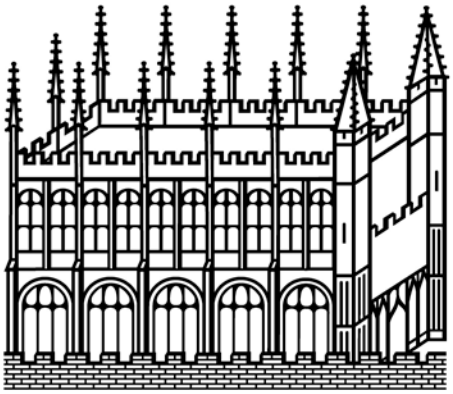


Bodleian Libraries

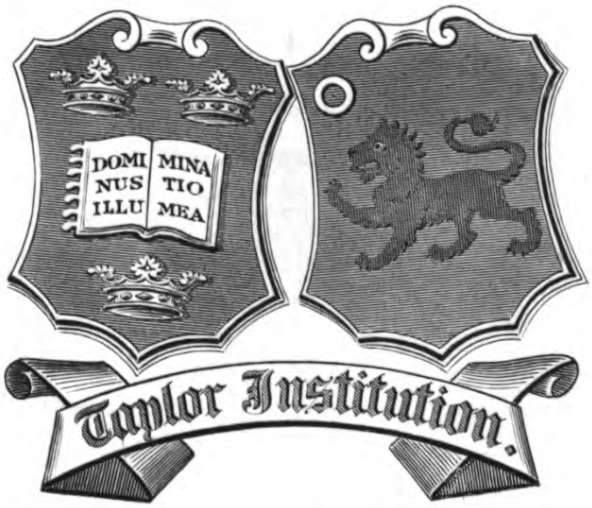
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~1/U 1952 A.1~~

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Taylor Institution.

REP. F 12 436

Given to the Library
by Mrs Bertram.

~~126 c 36~~

BRICHANTEAU

CÉLÈBRE

ROMAN PARISIEN

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 fr. 50 LE VOLUME

La Vie à Paris, 1895 à 1904	8 vol.
Monsieur le Ministre	1 vol.
La Cigarette	1 vol.
Candidat !	1 vol.
L'Américaine	1 vol.
L'Accusateur	1 vol.
Le Prince Zilah	1 vol.
Noris	1 vol.
Le Sang français	1 vol.
Les Amours d'un Interne	1 vol.
Jean Mornas	1 vol.
La Maîtresse	1 vol.
Une femme de proie	1 vol.
Le Troisième Dessous	1 vol.
Le Train 17	1 vol.
Robert Burat	1 vol.
Les Muscadins	1 vol.
Le Beau Solignac	1 vol.
La Fugitive	1 vol.
Le Petit Jacques	1 vol.
Michel Berthier	1 vol.
Profils de Théâtre	1 vol.
Brichanteau Comédien Français	1 vol.
Brichanteau célèbre	1 vol.

3685. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.

JULES CLARETIE

de l'Académie Française

BRICHANTEAU

CÉLÈBRE

— ROMAN PARISIEN —

QUATRIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1905

Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR
29 APR. 1927

AVANT LES PROPOS

DE BRICHANTEAU

Quand j'ai le temps, il m'est agréable de passer un moment avec mon ami Sébastien Brichanteau. C'est le meilleur des hommes. Un peu bavard, comme le vieil Homère. Mais lorsqu'on a vu tant de choses, on est bien excusable de les vouloir raconter. Il cause. J'écoute, et en écoutant j'oublie les soucis du jour, les nécessités du lendemain, la vie qui passe.

Ce que raconte Brichanteau tient du roman et de l'histoire. Roman de ses amours, histoire de ses succès et de ses chutes. Il passe d'une tombe où dort la bien-aimée à une discussion où s'exalte son esthétique militante. Il évoque des figures qui furent glorieuses ou qui le sont encore et d'autres

aussi, des visages inconnus, anonymes, délicieuses apparitions, femmes aux sourires effacés, profils falots d'hommes d'autrefois, de pauvres acteurs devenus fantômes. Il a eu des aventures, Brichanteau, et il a des opinions. Il affirme celles-ci avec toute sa foi — avec un grand F — et conte celles-là avec une modestie attendrie.

— Je n'ai pas à me plaindre, me disait-il un jour. J'ai été assez aimé — pour un honnête homme.

Il ne se plaint pas, en effet. Mais il n'admire point toutes choses. Ce n'est pas un révolté, mais ce n'est pas un satisfait. Révolté, il le serait plutôt par l'injustice, l'ingratitude et la bêtise. Seulement il repasse un de ses vieux rôles, il remâche les vers de ses poètes préférés — et il oublie. Il se débarbouille avec de l'ambroisie, comme le Mercure de Molière. Et puis ses récits le consolent. Histoires d'amours ou d'amourettes, histoires de théâtre.

Il a souvent sauvé l'Art et refondu l'enseignement dramatique en prenant le soleil dans son jardinet.

Et ce qui me plaît en lui, c'est qu'il est de cette race de gens qui ne seront jamais vieux, qui mourront je ne sais à quel âge, avec leur cœur de vingt ans.

Ses propos ne rappellent que de loin, sans doute, la conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye et parfois un grain, un léger granule du pessimisme de Thomas Vireloque se mêle aux enthousiasmes de ce romantique intransigeant. Si l'on n'était pas un peu narquois, on serait par trop dupe. Mais la résignation prend bientôt le dessus et Brichanteau se console de ses bulles de savon crevées en se disant que tout ce que les autres prennent pour de l'absolu — le pouvoir, le succès, la victoire, l'amour même — n'est que de la fumée.

Et c'est, dorée par un dernier rayon de soleil, cette fumée qu'il suit des yeux; et dans ce nuage léger, bientôt dissipé, il voit toute sa vie, il voit tous ses souvenirs, il voit tous ses rêves comme Hamlet entrevoit dans le nuage des formes et des figures que les autres n'aperçoivent pas.

Pareil au sage Glycion des *Colloques* d'Érasme, ce bon Brichanteau, en ses colloques parisiens, pourrait, parlant non du *haut du char*, suivant le proverbe grec, mais hors du char de Thespis, dire avec des variantes :

— Pour ne rien cacher devant mes amis, j'ai pris soin de ne commettre aucune action dont j'eusse rougi. A qui vit de la sorte, les hommes ne

peuvent guère nuire. Et la crainte de la mort ne m'inquiète pas plus que le jour de ma naissance. Mon sommeil est un peu moins bon, ma mémoire est aussi fidèle. Je n'ai rien de commun avec les médecins. Je me lève dispos, je me promène dans ma chambre puis au jardin. Et je me moque des neurasthéniques! — Vivez *joyeulx*, dit maître Rabelais.

Brichanteau dit : Vivez fidèles!

Il mourra en regardant quelque photographie jaunie et en murmurant un vers d'Hugo.

Mais pourquoi mourrait-il? Érasme lui dirait que les sages sont immortels dans cet *Entretien des Vieillards* qui s'appelle aussi le *Coche*.

Le Coche, ô ironie! Le Coche qu'a manqué Brichanteau, ce romantique resté en gare et qui voit la fumée du train express s'envoler avec l'encens de ses amours et la fumée de ses rêves.

J. C.

BRICHANTEAU

CÉLÈBRE

I

UN SOUVENIR DE BRICHANTEAU

Sébastien Brichanteau, comédien français de tous les théâtres de France, fut très étonné, un matin, de voir pénétrer chez lui — dans ce petit appartement de la rue des Dames, aux Batignolles, où, au fond d'un jardinet, cuvant ses souvenirs et cachant sa détresse, il croyait vivre ignoré — un jeune homme souriant, alerte, entrant en coup de vent, avec de grands gestes télégraphiques et qui, d'une voix aimable, demanda au vieil artiste surpris :

— Je suis bien ici chez M. Brichanteau ?

— Oui, monsieur !

— Et monsieur Brichanteau ?

— C'est moi-même, répondit le vieux comédien en posant sa large et belle main aux veines saillantes sur le côté gauche de sa poitrine, — *côté cœur* ou côté décoration.

Le jeune homme avait vivement jeté autour de lui un coup d'œil rapide, — regard perçant d'officier d'état-major ou de commissaire-priseur — et sa rétine emmagasinait, comme un appareil photographique, tout le décor de cet humble logis de comédien vaincu : la petite bibliothèque — trois planches en bois blanc — où l'auteur conservait les vieilles brochures maculées rapportées de ses tournées, les lithographies anciennes de Frédérick et de Bocage, un portrait colorié de Mélingue, des photographies féminines à demi décolorées, démodées de costumes dans des cadres de formes abolies, et, çà et là, de vieilles couronnes aux feuilles racornies, toutes sèches et comme frites, d'où pendaient des rubans de soie fanée avec des inscriptions dont l'or s'écaillait tristement.

— Monsieur, dit le jeune homme après cette brève inspection, je suis M. Paul Ralier, du journal *Lutèce*, et je viens pour vous *interviewer !*

Le beau visage du comédien exprima, sous ses longs cheveux, une stupéfaction où se mêlait un éblouissement de fierté. Un reporter chez lui ! La

visite d'un reporter dans ce petit appartement où seuls quelques anciens camarades venaient à peine, rarement, s'asseoir sur une des trois chaises rembourrées de crin qui, avec une petite table et un bureau de chêne que Brichanteau appelait son *secrétaire*, composaient tout le mobilier du pauvre homme, — le lit occupant à lui seul la chambre à coucher qu'on apercevait par la porte ouverte, toute petite! — Quel événement! Être *interviewé!* Ce mot barbare, qui avait si souvent paru odieux au diseur de vers habitué aux syllabes harmonieuses des poëtes, Brichanteau lui trouvait tout à coup, maintenant, une sonorité bizarre, mais agréable.

— Être *interviewé*, lui, Brichanteau! Il faut bien dire *interviewé*, après tout, songeait-il. Dire entretenu serait malséant.

D'un beau geste d'empereur faisant signe à Cinna de prendre un siège, il avança donc une chaise au jeune Paul Ralier qui tira de sa poche un carnet, fit glisser son crayon hors de l'étui d'argent et attendit que Brichanteau parlât.

Mais Brichanteau se contentait de sourire. Il attendait, lui aussi, que le reporter lui posât des questions et, avant d'aborder le sujet spécial qui l'amenait, Paul Ralier voulut avoir un aperçu général des idées du comédien sur la politique.

Alors Brichanteau parut déconcerté :

— Je croyais que vous veniez me parlez d'art, monsieur...

— Je viens vous parler de tout et surtout d'une question particulière que j'aborderai tout à l'heure. Un de mes prédécesseurs a bien *interviewé* jadis M. Renan sur l'utilité ou l'inutilité du sabre-baïonnette. Et M. Renan a répondu : « Certains hommes ont toujours une idée sur toutes choses ! »

On ne prenait jamais sans vert Sébastien Brichanteau.

— La politique ? fit-il, un peu dédaigneux. Eh bien ! soyons franc, c'est de la viande creuse ! J'admire ceux qui en font, ou qui en vivent, je les plains aussi. N'ai-je pas lu, l'autre matin, qu'un député qui fut célèbre déclarait qu'il ne se représenterait pas aux élections prochaines, parce qu'il était *désillusionné ?* J'ai longtemps rêvé sur ce mot : Désillusionné ! Il m'a mieux fait comprendre toute la supériorité de l'art sur la politique. L'art, monsieur, a cela d'admirable qu'il conduit l'homme, d'illusions en illusions, jusqu'à la fin et jusqu'au but : monument ou fosse commune. Quand on a foi en lui, on peut aller. C'est un viatique. J'aime autant *Hernani* qu'à vingt ans et je ne suis pas, je ne serai jamais désillusionné du vieux Corneille. Notez que j'ai mon opinion et que j'aurais pu être

député tout comme un autre. Parfaitement. J'ai même fait la campagne électorale dans le Lot pour un candidat qui était aphone. Voyant son élection compromise par une fâcheuse extinction de voix, il eut l'idée, m'ayant entendu jouer *Latude*, de me prier de réciter, avec cette voix que vous savez, dans les réunions publiques, les discours que, ne pouvant les prononcer, il écrivait. Je parlerais. Il se contenterait de la pantomime. Cela marcha comme sur des roulettes.

« Exemple : le candidat demandait la parole, par écrit. On la lui donnait, il me la repassait et je faisais rouler comme un tonnerre les phrases que sa laryngite eût misérablement étouffées. Quelquefois j'ajoutais au texte, j'accentuais. A mes côtés, le candidat protestait alors, disait tout bas : « Vous allez trop loin ! » Le fait est que je passais la rampe, affaire d'habitude. Je répliquais : « Faites les gestes ! » Et souvent mon candidat corrigeait par sa pantomime ce que sa prose, servie par moi, pouvait avoir d'excessif. Or le geste devenait, en ces cas-là, terriblement faux. Mais les électeurs ne le remarquaient guère. Ils ne voyaient que moi, n'entendaient que moi. Et, d'ailleurs, quand, chez un candidat, les gestes seuls sont faux, c'est peu de chose. Il ne vaut pas la peine d'en parler. On a vu plus faux que ça !

— Et, demanda Paul Ralier, humectant son crayon, votre candidat? Il fut élu, votre candidat?

— Au premier tour. Oui. Il est même devenu ministre. Je lui ai fait demander, moi qui ne demande jamais rien, les palmes académiques. Je les attends toujours. Il a oublié mon tonnerre, mon appui, mes campagnes. Ah! la politique!...

Par l'unique fenêtre de l'humble logis donnant sur le petit jardin, Brichanteau regardait sur le ciel d'automne, printanier et doux comme en avril, les feuilles des marronniers presque chauves tournoyer au vent et s'abattre, semblables à de larges papillons d'or, à des oiseaux blessés tombant sur l'herbe pour y mourir.

— Fichtre! dit-il, il y aura précisément vingt-sept ans, ce mois-ci, que j'entrai, tête haute, selon mon habitude, à l'Hôtel de Ville. Ce 31 octobre! Que c'est loin! Je voulais... je voulais je ne sais quoi. Quelque chose qui fût autre chose. J'entrais pour réclamer des coupures dans la pièce qui ne marchait pas. J'avais envie de dire : *Enchaînons!* Nous étions là un tas et, pour passer le temps, je regardais par-dessus l'épaule d'un petit garde national qui, assis devant la grande table à tapis vert du Conseil, dessinait des bonshommes, crayonnait des cœurs percés de flèches, pendant que Flourens, qu'on appelait Florence, parlait à

la foule, debout sur la table, en uniforme de major de remparts. Je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, l'idée me vint que ce garçon en vareuse à collet rouge et qui griffonnait était un camarade quelconque *collationnant* un rôle. Et machinalement je lus ce qu'il écrivait au bas de ses dessins... J'ai retenu la phrase... Comment l'aurais-je oubliée, du reste? Elle est lapidaire : « *Ma chère Titine, je viens de fonder un nouveau gouvernement. Ça m'embête déjà ! — Ton Gustave.* »

« Je n'invente pas. Je n'invente jamais rien. J'ai ramassé le papier que, tout d'un coup, le petit garde national froissa et jeta, roulé en boule, sur le parquet, sans l'envoyer à Titine. Eh bien! monsieur, toute la politique est là. Et tout le progrès aussi peut-être. Ce qui existe à peine *embête* déjà Gustave. Et Gustave, c'est tout le monde. Il est légion, Gustave. C'est Gustave qui fait les gouvernements et qui les défait, en faisant les révolutions. Ce que Gustave ne défait pas, c'est l'art, même quand l'art *embête* Gustave et Titine avec lui.

— Je vois, dit le reporter, écrivant comme sous la dictée du comédien, que vous êtes radical en art, monsieur Brichanteau.

— Irréductible, accentua l'acteur. Je n'ai jamais incliné ma dignité d'artiste devant personne, ni

devant le régisseur respecté, ni devant même la femme aimée. L'autorité et l'amour ne me faisaient rien abdiquer. Absolument rien. Tenez, monsieur, j'ai eu, entre tant d'autres passions, une grande affection dans ma vie : Claudine Ferney, une femme de talent, qui était en même temps une jolie fille. Nous jouions ensemble comme Alfred de Musset et George Sand écrivaient côte à côte, et précisément, naguère, lorsque je lisais toutes ces polémiques déjà un peu oubliées à propos de George Sand et du poète, de *Lui* et d'*Elle*, d'*Elle* et d'*Eux*, du duo de Paris et du trio de Venise, j'éprouvais un certain sentiment de joie intérieure en me disant que ma sensibilité d'artiste me permettait de deviner mieux que toutes les critiques à la fois la cause des froissements, des chocs d'âme de ces deux êtres supérieurs. Monsieur, ce qu'on n'a pas assez dit, c'est que tout venait de ceci, qu'un artiste digne de ce nom, fût-il amant, demeure artiste, un poète reste poète.

« Moi aussi, j'ai eu mon drame de Venise. C'était à Marseille. J'y passai une saison avec Claudine Ferney. On avait voté sur nos débuts : majorité presque absolue. Claudine avait même obtenu des abonnés deux voix de plus que moi. Mais je ne m'en préoccupais pas! On est toujours plus poli avec les femmes.

« Ces deux voix n'avaient projeté, si je puis dire, aucune ombre sur notre amour. Nous continuions à nous adorer littéralement, et à la table d'hôte, le soir, nous avions un tel sentiment de notre communauté d'affection que, bravant le sourire des jaloux, nous buvions dans le même verre pour bien affirmer notre union. Seulement, lorsque vint l'heure de l'affiche, quand je vis l'épreuve apportée par l'imprimeur dans le cabinet de la régie, l'artiste irréductible, comme je vous le disais, se réveilla chez l'homme amoureux. On avait, monsieur, mis devant moi, placé en vedette, imprimé au-dessus de mon nom, le nom de Claudine, et je lançai au régisseur un tel regard qu'il comprit vite et s'excusa, parlant de galanterie : « Une femme, monsieur Brichanteau, une femme! » Ah! je dis non, — par exemple, non! — Il n'y a plus d'amoureux, il n'y a plus d'amant, plus de maîtresse, plus de galanterie, plus de politesse, rien, il n'y a que des artistes! Plus de relatif, l'absolu seul : l'art! Et j'exigeai que *Sébastien Brichanteau* figurât (j'étais le plus ancien et mon engagement m'en donnait le droit) avant *Claudine Ferney*, — au-dessus de Claudine Ferney, au premier rang, — ne voulant pas humilier en moi le premier rôle et tous les premiers rôles des poètes!

— Mais, fit doucement Paul Ralier, vous buviez néanmoins dans le même verre!

— A table, oui. Mais au festin de l'art chacun a son hanap distinct. Mon hanap, c'est la vedette. Et je gardai la vedette! Eh bien! monsieur, George Sand et Musset buvaient dans le même verre de Venise et tenaient avec raison à leur vedette distincte. Où l'on a vu des querelles d'amoureux, il fallait voir simplement des rivalités d'artistes. Nobles rivalités, monsieur. Et lorsque la femme de lettres, qui n'avait pas oublié certaines observations du poète sur sa prose, prit le Pagello pour compagnon, peut-être y avait-il, dans cette vengeance, un ressouvenir de quelque discussion pour la vedette. Quant à moi, je sais bien que, lorsque Claudine s'amouracha de son baryton, l'affiche y fut pour quelque chose... Fondodège fut mon Pagello, son Pagello, notre Pagello! N'y pensons plus.

Brichanteau chassa, d'un geste noble, des images amères sans doute, et comme la conversation tombait, le reporter dit doucement :

— Et voici pourquoi j'étais venu (il dépliait avec soin un papier). Avez-vous lu le *Mercure de France?*

— Non, fit Brichanteau. Je relis plus que je ne lis. C'est un tort.

— Eh bien! cher maître (le vieux Brichanteau chercha du regard un miroir en entendant tout à coup ce mot), le *Mercure* demande à des personnalités diverses de tout âge, de toute condition et de toute opinion, de répondre à la question que voici : « Songe-t-on moins à l'Alsace-Lorraine? La guerre de 1870-71 ne pourrait-elle pas être considérée comme un événement purement historique? Si une guerre venait à surgir, qu'en penserait la France? Quelle est, selon vous, l'opinion de la jeunesse et l'opinion moyenne du pays ? »

Brichanteau avait écouté avec attention, l'œil enflammé, comme si Hugo vivant lui eût lu un drame inédit. Quand Paul Ralier eut achevé, le vieil acteur répliqua :

— Pour la jeunesse, c'est à elle de répondre!... J'en suis, comme les marronniers, à l'heure où les feuilles tombent! Quant à l'opinion moyenne du pays, je ne sais pas ce qu'elle pense là-dessus, la moyenne du pays!... Mais je vais vous dire mon avis : je trouve la guerre stupide, et je préfère à bien des compatriotes ce Schiller dont j'ai joué le marquis de Posa aux Matinées Internationales; — mais, s'il le fallait, tout vieux que je suis, je redemanderais parfaitement à la mairie de mon arrondissement mon vieux flingot de 70. Je suis

un romantique, vous savez! Le patriotisme me va. C'est le vieux jeu. Et mourir sous un drapeau, c'est une *sortie* comme une autre!

— Je vous remercie, monsieur Brichanteau, dit le reporter. C'est tout ce que je voulais savoir. »

II

BRICHANTEAU CÉLÈBRE

— Eh bien! oui, je suis célèbre! Il paraît que je suis célèbre! C'est étonnant, mais c'est comme ça. Les reporters viennent me prendre des interviews. Les petits journaux de théâtre ont publié ma biographie et, un soir, en entrant au *Théâtre Victor Hugo* (un beau nom à graver au fronton d'un théâtre), j'ai entendu, dans *Les Pantins* — les pantins, c'est nous, les porteurs de masques et les porteurs de fard, les maquillés et les déguisés — oui, j'ai entendu qu'on parlait de moi et qu'on m'appelait publiquement « un brave homme ».

Et ce serait la gloire, monsieur, si l'on ne me blaguait pas un peu et s'il n'y avait point de l'ironie dans cette popularité qui raille. Mais quoi! qui n'a-t-on pas blagué? Que n'a-t-on pas bafoué? Je ne peux pas exiger qu'on me respecte plus

qu'un autre. Gloire à l'envers, si l'on veut, c'est toujours de la gloire!

Et, comme on me demandait une fois mon opinion sur la politique, les reporters viennent me demander ce que je pense du *trust* des théâtres, ce qui peut se comprendre, ou de M. Scribe, qui m'est indifférent, et de la réforme de la magistrature, ce qui me laisse froid. En fait de magistrats, je ne connais que Daubenton, du *Courrier de Lyon*, qui est un noble cœur, monsieur, et Laffemas, de *Marion Delorme*, qui est une canaille. Mais je ne jouais pas les magistrats.

Ce qui est étonnant chez ces diables de reporters, c'est que lorsqu'on ne leur répond point, parlant à leur personne, ils vous disent : « Écrivez! » Et l'on écrit. On se baratte la cervelle pour trouver quelque chose à leur dire et que font-ils de vos pattes de mouche, les reporters? Ils les vendent. Ça se vend, les lettres, les billets, les signatures, comme tout se vend en ce monde, et c'est même comme ça que j'ai vu que j'étais célèbre! Célèbre, moi, cela me stupéfie! Et même, après tant d'années, cela me fait légèrement sourire!

J'avais donc répondu je ne sais quoi à un reporter qui exigeait mon opinion sur la mort. « *Que pensez-vous de la mort?* » Une question gaie, comme vous voyez. J'avais dû lui écrire :

« Relisez donc *Hamlet!* » Et voilà qu'un jour, en feuilletant, boulevard des Batignolles, de vieux papiers à la devanture d'un bouquiniste, je tombe sur un numéro de l'*Amateur d'Autographes* (je l'ai acheté, je l'ai là) où Charavay annonçait des autographes à vendre, et qu'est-ce que je lis, catalogués entre Brillat-Savarin et Bossuet?... Ces noms :

BRICHANTEAU (*Louis-Armand de*), maréchal de France (1682-1742). Mort à Versailles (Voyez NANGIS). Lettre aut. signée où il parle des drapeaux qu'il enleva à Malplaquet (1 page in-8°). — 25 francs.

Et :

BRICHANTEAU (*Sébastien*), comédien français, né à Versailles en 1830. Lettre aut. signée (Il donne son opinion sur la mort) (1 page in-8°). — 1 fr. 25.

En lisant cela j'eus comme un éblouissement. Je n'étais pas plus ému le jour où j'aperçus, pour la première fois, mon nom sur l'affiche : « *M. Brichanteau débutera...* » Mon autographe! Une lettre de moi! Mon opinion sur la mort citée après le récit du maréchal sur Malplaquet! Une lettre de Brichanteau, comédien français, cataloguée sur la même page que la signature de Bossuet, l'Aigle de Meaux! Mon front dut en

rougir de joie. De joie et d'orgueil. Évidemment vingt-cinq sous une opinion sur la mort, ce n'était pas cher. Mais parmi les millions de Français qui jouissent de leurs droits de citoyens il y en a tant qui pourraient donner leur opinion sur la mort sans que ça valût même vingt-cinq centimes!

Mourir! Dormir! Dormir, qui sait? Rêver peut-être!...

Bref, j'achetai le numéro du catalogue de Charavay et je me dis, à partir de ce jour-là, que, puisque je portais le nom d'un maréchal de France — puisque le nom de mes braves et bons parents était le même que celui d'un Nangis — je chercherais à savoir ce qu'avaient fait tant de Brichanteau qui, gentilshommes, ont traversé l'histoire de France comme j'ai, moi, roturier, traversé l'histoire de l'art.

Des Brichanteau et des Nangis je ne connaissais que ceux que Victor Hugo a évoqués dans *Marion Delorme*, le vieux Nangis et le marquis de Brichanteau, rôle que créa Davesne, l'excellent Davesne et que reprit Mirecour, un acteur élégant qui mourut pensionnaire à la Comédie et qui mérita dix fois le sociétariat. Ah! la citadelle était plus difficile à emporter autrefois!

Ce Brichanteau-là! à l'acte IIIe de *Marion*, ba-

dine avec Saverny. C'est lui qui dépeint Laffemas, face ingrate :

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine?
— Quelque ami qui se trouve au château! —
Le corbeau
Est noir de mine et vient à l'odeur du tombeau.

Un bout de rôle! Une *panne!* Les Brichanteau historiques s'en sont taillés de plus grands. J'ai potassé leurs aventures. Je ne suis pas un chartiste naturellement, mais je suis un curieux. Et quand je jouais Richelieu, le cardinal, je me campais, dans ma loge, devant une gravure de Philippe de Champagne. Un comédien doit être un historien. Voilà!

Alors j'ai fait souvent — aux fermetures de Pâques — le voyage de Nangis, entre Provins et Melun, et visité l'église. Des Nangis y sont enterrés, les Brichanteau y sommeillent. Et, comme Charles-Quint, devant le tombeau de Charlemagne, je me suis imposé de rêver devant ces tombes. Du vieux château des comtes de Nangis, il subsiste à Nangis une grosse tour. Mais ce n'est pas dans la ruine que palpite l'âme des Brichanteau, c'est sous leur mausolée, dans l'armure de pierre.

J'ai interrogé le passé. J'ai conversé avec les morts. L'obscur artiste, le passant que je suis, né

à Versailles, a évoqué le marquis de Brichanteau, maréchal de Nangis, mort à Versailles. Ces Brichanteau ! Ils datent de loin ! En 1467 Jeanne de Hemery, fille de l'écuyer seigneur de Hemery et de Sergine, épousa Charles dit Charlot de Brichantel, et c'est la tige des Brichanteau qui illustrent avec moi ce nom. La marquise Jeanne de Brichanteau eut, en son partage, le château de la Motte tenu en fief du Roy sous la châtellenie de Provins, avec la basse-cour de Gurcy tenue en fief de la terre de Pailly, et Charles dit Charlot de Brichantel, seigneur de Brichanteau et de Gurcy, meurt en 1506, enterré dans l'église de Saint-Jacques de Gurcy où l'on voyait sa tombe.

De Jeanne de Hemery il eut entre autres Louis de Brichanteau et Catherine de Brichanteau, épouse de Jean du Roux, seigneur de Sigy. C'est la scène des portraits dans *Hernani* que je vous dis là ; mais vous aurez la preuve que j'ai aussi consciencieusement pioché cette généalogie que consciencieusement je creusais mes rôles en mon beau temps !

Ce Louis, seigneur de Brichanteau, de la Motte de Gurcy, etc., fait son testament le 12 mai 1519 et élit sa sépulture en l'église de Gurcy, près de son parc où il ordonne qu'on mette au bout de l'an une tombe avec ses armes !

Il épouse Agnès de Choiseul Marie de Verer, dame de Nangis de Vienne (La Croix en Brie) de Valjouan, de Bailly, d'Encveur, de Nesle la Gilberde de Cerqueux, de Beauvoir et d'Amilly, et d'Agnès et de lui naissent Nicolas, seigneur de Brichanteau, et Crespin de Brichanteau, né le 5 août 1514, sous-prieur de l'abbaye de Saint-Denis en France, 1544, abbé de Saint-Vincent de Laon, conseiller et confesseur ordinaire du roi, évêque de Senlis, où se voyait son tombeau!...

Son aîné, Nicolas, seigneur de Brichanteau, de Beauvais-Nangis, de Gurcy, etc., chevalier de l'ordre du roi, né le 30 janvier 1510, fut blessé à la bataille de Saint-Denis où il commandait la cavalerie et resta prisonnier. A cinquante-quatre ans il mourut, suivant son épitaphe qui était sur son tombeau et celui de sa femme dans cette église de Nangis. Ils étaient représentés à genoux sur un carreau, ayant chacun un prie-dieu devant eux, avec l'écusson de leurs armes; lui en habillement guerrier avec le collier de l'ordre au col, et sa femme en habit de dame de son temps.

Son fils, Antoine de Brichanteau, marquis de Nangis, amiral de France, colonel des gardes françaises, né le 6 avril 1652, mourut en son château de Nangis en 1617. Il avait eu d'Antoinette de La Rochefoucauld, dame de Linières, sa femme, dix

enfants, dont Nicolas de Brichanteau, marquis de Nangis; Philippe de Brichanteau, baron de Linières, dont le cœur est à Nangis; François de Brichanteau; Benjamin de Brichanteau, évêque et duc de Laon, pair de France, abbé de Barbeaux et de Sainte-Geneviève de Paris, dont il était profès; Philibert de Brichanteau, évêque et duc de Laon, pair de France, abbé de Saint-Vincent de Laon, sacré par le cardinal de La Rochefoucauld;

Alfonse de Brichanteau, reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem au Grand-Prieuré de France, tué à la prise de Sainte-Maure en Barbarie, suivant l'épitaphe que le marquis de Nangis, son frère, lui fit faire à Nangis; Charles de Brichanteau, qui fit ses preuves au prieuré d'Auvergne pour l'ordre de Malte le 27 juillet 1610 et fut tué au combat donné près de Saragonse entre les galères de Malte où il servait et les galères de Bizerte; Antoine de Brichanteau, abbé de Barbeaux et d'Escurey, qui mourut au mois d'octobre 1638, laissant un fils naturel nommé La Coudraye, lequel vivait au château de Nangis en 1648; Antoinette de Brichanteau, femme en 1618 de Renaud de la Roche-Aymond, et Lucie de Brichanteau, épouse de Claude du Regnier, baron de Guerchy.

J'en passe et des meilleurs!

Oh! je les connais, tous ces Brichanteau, chevaliers, abbés, évêques, morts de leur belle mort ou d'une mort plus belle encore!

François de Brichanteau, baron de Gurcy, passe au service de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il devient maréchal de camp des armées de ce prince qui lui donne le collier de l'ordre de l'Annonciade à la promotion du 2 février 1618, à Turin. A son retour en France, il épouse Marie Le Conte, fille de François Le Conte, seigneur de Voisinlieu de la Mothe-de-Lorrez du Plessis, baron de Preaux, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Marguerite du Four. Et de leur mariage, naît Nicolas de Brichanteau, seigneur de Gurcy, capitaine des chevau-légers, capitaine au régiment de la Reine cavalerie, mort au siège d'Ypres, le 29 décembre 1658, enterré dans la cathédrale d'Ypres et son cœur porté dans l'église de Gurcy, auprès de son père. Ce cœur, vous le chercheriez vainement ailleurs!

Il a des sœurs, ce Brichanteau : Françoise de Brichanteau qui dort là; Anne de Brichanteau, religieuse aux Bénédictines de Provins; un frère, François de Brichanteau, seigneur de Gurcy, capitaine de cavalerie sous le nom de marquis de Brichanteau, 3 mars 1672, 1er capitaine et major du régiment de Bordage cavalerie, mort en son château de

Gurcy le 11 avril 1719. Et je trouve encore dans la liste de tous ces Brichanteau disparus : une Marie-Geneviève de Brichanteau, vivante en 1731; une Louise-Angélique de Brichanteau, morte le 4 octobre 1700 et enterrée dans la chapelle de Gurcy; un Louis de Brichanteau, seigneur de Gurcy dit le marquis de Brichanteau, capitaine au régiment du Roy infanterie par commission, chevalier de Saint-Louis, puis colonel réformé à la suite du même régiment!... Que de soldats! Que de prélats! Que de fantômes! *Altesses, saluez!*

Eh bien, il me prend des fiertés lorsque je me dis que moi, le pauvre Sébastien Brichanteau, échoué après tant de travaux dans mon logis des Batignolles, moi, méconnu, moi qui me croyais oublié, je suis aussi célèbre — que dis-je? — plus célèbre que ces capitaines et ces évêques dont j'ai remué la poussière et dont j'ai salué, le front nu, le nom et le souvenir dans l'église de Nangis!

Qui est-ce qui se soucie des Brichanteau du passé? Les reporters interrogent le Brichanteau qui finit de vivre dans un coin de Paris. Mes autographes coudoient ceux du maréchal qui combattit à Denain et à Philippsbourg. On les vend plus cher que les miens, c'est justice! Il est mort, il ne donnera plus de signatures. Et je peux, s'il me plaît, répondre encore aux *faiseurs d'en-*

quêtes qui porteront chez Charavay des lettres de moi dont le prix montera lorsque j'aurai ma tombe, non pas à Nangis, mais pas loin d'ici, au petit cimetière des Batignolles.

Est-ce drôle, tout de même!... Ces Brichanteau ont versé leur sang pour leur roi, chevauché, bataillé, tailladé les gens, conquis des tourelles et des grades; — parlez d'eux au premier chroniqueur venu, il vous dira : « Brichanteau? le marquis de Brichanteau? Connais pas! Je connais Brichanteau, le comédien, Sébastien Brichanteau de tous les théâtres de France! »

Et c'est la gloire! Et c'est la justice! Le petit Versaillais anonyme qui se présentait en tremblant devant le jury au Conservatoire, le jeune croquant dont la voix de cuivre rendait jaloux le tonnerre de M. Beauvallet est plus connu que ces marquis de Brichanteau, seigneurs de Gurcy et comtes de Nangis!

Si l'on parle d'eux, c'est parce qu'on a parlé de moi! Savez-vous que j'ai le droit d'en être fier? Ma popularité ranime leurs nobles ombres. Mon nom remet le leur à l'ordre du jour. Ils étaient des spectres, j'en fais des actualités, moi, moi le cabotin, moi l'enfoncé, moi le vaincu! Et c'est ma revanche!

C'est la supériorité de l'Art de consoler ses ser-

vants, de sacrer ses prêtres. Qu'est-ce que la gloire des armes, comparée à celle des lettres? Qui connaîtrait le Cid si les poètes ne l'avaient pas chanté? Au fond de ma misère je suis l'égal de ces seigneurs tout-puissants, mes homonymes. Que dis-je, leur égal?... Alfred de Vigny, l'auteur de *Chatterton* et d'*Othello* (j'ai joué son *Othello* à Nantes et la critique m'a dit : « Bien rugi, More! ») Vigny, fier d'avoir posé une plume de fer, la plume de l'écrivain, sur son cimier de gentilhomme, s'écriait en parlant de ses aïeux :

Si j'écris leur histoire, ils dateront de moi!

Eh bien, s'ils ne datent pas de moi, ces Brichanteau dont je ne descends pas, mais dont je porte le nom, ils me devront du moins un regain de célébrité. — Pourquoi? parce que, moi, l'interprète des poètes, le soldat de Shakspeare, de Corneille et d'Hugo, j'ai rendu leurs noms célèbres!

Ma parole, ils me devraient bien un coin, une dalle de pierre au pied d'un pilier, dans la petite église gothique de Nangis (Seine-et-Marne)!... Bah!... Sois tranquille, Brichanteau, ils ne te la donneront pas!

III

LE MAILLOT

Le Roi s'amuse ! Un de mes souvenirs de gloire et d'amour!... Victor Hugo et Jeanne Leroy, mon dieu et ma maîtresse. Deux adorations concentrées dans un même chef-d'œuvre. Nous étions à Lille, Lille en Flandre, Jeanne et moi, et je peux dire que le Grand Théâtre, aujourd'hui brûlé, a retenti des acclamations et des rappels qui m'accueillaient chaque soir — qui nous accueillaient, moi et Jeanne, car si elle était jolie — et elle l'était — elle avait du talent. Beaucoup de talent. Et ce qui vaut presque autant que le talent, le charme. Sans charme, sans sensibilité, pas de théâtre. On est un acteur, un diseur, un chanteur, on n'est pas un artiste, on n'est pas un homme, une femme : — on n'est pas humain.

Jeanne avait surtout la grâce, un esprit de Parisienne et une âme de comédienne. Une petite âme délicieuse. Comme elle ressemblait à une soubrette de Marivaux, bien qu'elle jouât les jeunes pre-

mières de drame, je lui disais souvent qu'elle me faisait l'effet d'une statuette de Saxe en qui brûlerait le feu sacré.

— Alors, faisait-elle en riant, dis-moi tout de suite que je suis une veilleuse.

Très alerte, elle était en même temps très timide. C'est curieux, cette maladie spéciale qui nous prend, invincible, irraisonnée, nous autres comédiens, et qu'on appelle le *trac*. On serait capable de prendre une citadelle d'assaut et on tremble tout à coup à l'idée d'entrer en scène. Ce n'est pas la peur, c'est une peur spéciale, c'est le *trac*. Jolie comme un cœur, aimée du public — aimée à me rendre jaloux, car tous les Lillois de vingt ans étaient amoureux d'elle, — Jeanne ne créait pas un rôle nouveau sans me dire : « J'ai le *trac*, j'ai envie de résilier mon engagement. J'ai envie de quitter le théâtre ! »

— Tu es folle !

— Non, me disait-elle. Tiens, écoute !

Et elle me mettait la main sur son cœur. Il battait, battait, ce petit cœur, dans sa poitrine comme un oiseau peureux et qui agite ses ailes. Pauvre petite ! Toute pâle alors, et plus jolie encore avec ses yeux noirs effrayés, tout grands, et ses lèvres entr'ouvertes qui me donnaient l'envie d'embrasser ses dents blanches.

A Lille nous avons joué un tas de pièces que nous ne connaissons plus, *le Brigand et le Philosophe*, *les Deux serruriers*, *Ralph le Bandit*, qui ressemble terriblement, — oui, c'est étonnant de ressemblance — aux *Brigands* d'Offenbach, avec des hussards qui arrivent un peu tard, comme les carabiniers légendaires... Mais j'étais las de cette littérature mélodramatique, je voulais, comme dit l'autre, me débarbouiller avec de l'ambroisie, j'allai trouver mon directeur.

— Si nous jouions *le Roi s'amuse?*

Il fit la grimace, mon directeur.

— Des vers, Brichanteau, y pensez-vous?

— Des vers de Hugo, monsieur!...

— Sur l'affiche, ces mots « drame en vers » c'est un repoussoir!

— Pour les philistins. Mais il y a moyen d'attirer les philistins. Ça dépend des sous-titres. Mettez des sous-titres. Acte premier : *M. de Saint-Vallier ou la tête du Vieillard.* — Acte II : *Saltabadil ou Or et Poignard.* — Acte III : *L'Antre du Roi.* — Acte IV : *Blanche ou le Dévouement d'une femme.* — Acte V : *Triboulet ou la Vengeance d'un Père.* Avec ça, vous avez un contrepoids. Les sous-titres, ça fait compensation. Les sous-titres pour les badauds, les vers pour les artistes.

— J'y consens, dit le directeur. Nous jouerons *le Roi s'amuse.*

Jouer Triboulet! c'était mon rêve. Je ne l'ai vu jouer par personne. D'ailleurs, je n'imite pas. Je n'imite jamais. Les imitateurs ce sont les singes du Beau. Incarner le bouffon, jeter ses malédictions à la foule, crier, comme dans *Ango*, — ah! *Ango*, un de mes succès encore! — des duretés au roi de France, François Ier qui fit brûler Dolet, — cela m'attirait, me plaisait, me tentait. Je me disais : « Tu y seras très bien, Brichanteau — et Jeanne aussi jouera avec beaucoup de charme ». Car, dans les distributions, je n'oubliais jamais Jeanne. Je gardais la vedette, c'est assez naturel, l'homme ne doit pas abolir l'artiste, je vous l'ai déclaré déjà! Mais je faisais à Jeanne sa part libéralement. Et je me disais : « Elle aura un grand succès dans ce rôle de Blanche, et j'aurai le plaisir de revenir aux rappels, à la fin de l'acte, en donnant la main à la femme aimée ». Oui, au moins pour les premiers rappels, car, à la fin, au rappel décisif, je revenais seul. C'est assez naturel.

Jeanne Leroy jouerait donc Blanche. Ma fille!

C'est assez curieux, avoir pour fille une femme qu'on a pour amante, mais c'est le théâtre. Les acteurs mariés jouent des rôles où ils se haïssent, et rentrés chez eux ils s'adorent ou, *vice versâ*, ils

se font des déclarations d'amour sur la scène et se jettent leurs assiettes à la tête en rentrant souper chez eux. C'est le théâtre, monsieur, vous dis-je.

Et j'étais persuadé que Jeanne allait être enchantée de jouer la fille de Triboulet, lorsque voilà — où diable les scrupules vont-ils se nicher? — elle me dit :

— Mais tu n'as pas réfléchi!

— A quoi?

— Blanche, au IV, oui, au IV — je relisais encore la pièce l'autre jour, — quand elle se rend chez Saltabadil...

— Eh bien?

— Elle s'habille en homme! C'est un travesti!

— Eh bien?

— Eh bien, les travestis, tu sais, je me suis juré de ne pas jouer les travestis! J'ai rompu un engagement à Rouen plutôt que de jouer les pages. Je ne veux pas montrer mes jambes au public!

Monsieur, je ne peux pas dire que je blâmais cette résolution. La pudeur est un sentiment qui me plaît. La grande vertu, dit Fabrice dans un vers de *l'Aventurière* — une pièce qui ne me déplaît pas non plus, quoique Augier me semble un peu bourgeois, — oui, la vertu suprême

Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur!

Mais il y a pudeur et pudeur, comme il y a fagots et fagots. La pudeur de l'actrice qui ajoute à son rôle sa beauté est déplacée quand cette beauté est nécessaire au personnage. J'ai vu Croizette, la belle Croizette, arracher son corsage, montrer sa poitrine et ses bras nus dans *la Princesse de Bagdad*, et cette nudité ajoutant au dramatique de la scène ne choquait personne, au contraire. Ah! la vaillante! elle était superbe!

Quelle drôle d'idée avait donc Jeanne Leroy de ne pas vouloir jouer Blanche du *Roi s'amuse* parce que Blanche s'habille en homme?...

— Alors tu ne jouerais pas le Dauphin de *Louis XI?*

— Non.

— Tu ne jouerais pas le Chérubin du *Mariage*?

— Non.

— Tu es stupide, ma fille! Permets-moi de te le dire, tu es stupide! Tout notre être appartient au public, notre âme, notre souffle, notre regard, notre sourire, nos pleurs, nos joues, nos dents... Nos jambes! Eh bien, oui, la comédienne qui joue Blanche est forcée de montrer ses jambes! Mais ce ne sont pas ses jambes!... Dis-toi bien qu'au-dessus de la réalité il y a le rêve. Non, ce ne sont pas ses jambes, ce sont les jambes de Blanche, les jambes de la créature de Victor Hugo, les jambes de la

fille de Triboulet. Oh ! je sais bien ! Cet imbécile de Labaronnière (c'était le nom de notre directeur) te dira que les jambes cela fait passer les vers, qu'un maillot console le public des alexandrins qu'on lui débite. Il te dira ça, Labaronnière ! Moi je te dis : le maillot, qui est un simple appât lorsqu'on déshabille de pauvres malheureuses pour les montrer dans quelque défilé ou quelque quadrille de revue de fin d'année, le maillot devient sacré lorsqu'il est celui de l'Antigone de Sophocle ou celui de l'héroïne de Hugo. Comprends-tu ?

Elle ne comprenait pas. Elle était femme. Elle avait peur aussi peut-être que ses jambes parussent maigres. Ah ! la pudeur ! Elle est faite aussi de coquetterie, il faut bien l'avouer. Les femmes qui ont de jolies épaules trouvent que les modes ne sont jamais assez décolletées. Les autres...

— Mais, sapristi, disais-je à Jeanne, on jurerait que tes jambes sont dégoûtantes à voir ! Elles sont jolies, tes jambes ! Des jambes de Diane, élégantes, fines ! Je voudrais être sculpteur pour les offrir à une statue ! Offre-les donc à Hugo. Un tailleur de drames vaut bien un tailleur de marbre. Et Pauline Borghèse posait parfaitement devant Canova.

Bref, je lui en dis tant et tant et lui donnai de si bonnes raisons — au nom de l'art — qu'elle céda. Elle jouerait Blanche. Seulement, — ah ! seu-

lement, — elle voulait savoir d'avance si elle ne serait pas ridicule en maillot.

Je haussais les épaules.

— Ridicule, toi? Comment veux-tu?

— On ne sait pas! On ne sait jamais!

Et nous décidâmes, Labaronnière et moi, de nous rendre compte de la façon dont Jeanne portait le maillot. Le directeur lui ferait déposer le maillot dans sa loge et elle descendrait au foyer, avant la répétition, pour marcher devant nous et nous montrer quel aspect elle avait sous son costume masculin.

Pauvre petite! Elle tremblait. Elle était toute rouge. Elle avait, pour descendre de sa loge au foyer, jeté sur ses épaules un manteau de drap, une cape espagnole — celle qui me servait pour jouer Don César de Bazan — et elle nous apparut, comme frileuse, se blottissant contre la cheminée du foyer.

— Allons, voyons ça!... dit Labaronnière.

Le manteau glissa des épaules aux pieds de Jeanne et elle nous apparut avec le pourpoint brun et le maillot gris qu'elle avait revêtu dans sa loge. Je la revois encore avec ce costume masculin qui lui allait si bien. Fine, un peu ébouriffée, la taille souple, des jambes exquises, enserrées dans la soie qui les modelait comme avec une caresse. Je

frappai dans mes mains, comme un chef de claque et je dis : Bravo !

Labaronnière, faisant claquer sa langue contre son palais, hocha la tête et fit :

— Mâtin !

Jeanne pouvait jouer Blanche et se montrer déguisée en homme. Elle était délicieuse. Troublée d'abord, n'osant pas bouger, se collant au coin de la cheminée, contre la muraille, elle avait fini par rire et faire de grands pas dans le foyer.

— Je pourrais jouer Gaultier d'Aunay ou Buridan, toute *la Tour de Nesle!* disait-elle.

— Dans tous les cas, répondait Labaronnière, vous vous moqueriez pas mal de la crise cotonnière. Vous n'avez pas besoin de coton pour rembourer vos maillots.

Nous avions devant nous un gentil petit page comme on en voit dans les pièces de Shakspeare. Et je dois me rendre cette justice que, tout amoureux que je fusse, c'est la vision des comédies shakspeariennes qui me venait à l'esprit avant l'admiration pour cette jolie fille dont la jeunesse rendait des illusions à mon âge mûr.

Et c'est l'artiste encore et non l'amoureux qui éprouvait à la scène III du II des émotions exquises lorsque je disais à Blanche : « Ma fille ! », lorsque je la serrais avec transport contre ma poi-

trine, lorsque je la regardais « d'un œil enivré », — c'est l'indication de l'auteur — et que je disais — ah ! comme je le disais, monsieur !

...Près de toi, tout rit, rien ne me pèse.
Enfant ! je suis heureux et je respire à l'aise !

Et l'artiste encore, l'artiste qui éprouvait une joie profonde lorsque Blanche, posant la main sur mon front, mon front de Triboulet, me demandait :

Vous soupirez. Quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas ?

Et l'artiste toujours, l'artiste, seulement l'artiste, quand je lui passais la main dans les cheveux « en souriant » — toujours l'indication de l'auteur :

Oh ! les beaux cheveux noirs ! Enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait ?

Mais comme je me rattrapais, après la représentation, lorsque nous rentrions tous deux dans notre petite chambre, sur la vieille place, dans une hôtellerie d'autrefois, au-dessus d'une écurie où piaffaient les chevaux ! Ces beaux cheveux noirs où Triboulet passait sa main, Brichanteau les dé-

nouait alors, les portait à ses lèvres, en respirait l'odeur, en baisait la soie brune! J'ai gardé longtemps une résille, où je retrouvais, en pleurant parfois, la bonne odeur de ce cher passé mort. Que nous reste-t-il, monsieur, de nos amours? Des fantômes et des parfums... Fumées!...

Et Lille n'a pas oublié, je pense, ces représentations du *Roi s'amuse*. Lille a eu grâce à moi la reprise du drame de Hugo avant Paris. Ah! je vous promets que je jetais avec conviction mes imprécations aux seigneurs m'empêchant d'arriver jusqu'à Blanche : « *Enfer! Il m'a tout pris!* » J'attrapais Vermandois, j'écrasais Brion,

> Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,

j'adjurais Marot, Clément Marot, « mon bon Marot », — je foudroyais François Ier :

> O roi François premier! Puisse Dieu qui m'écoute
> Te faire trébucher bientôt dans cette route!
> Puisse s'ouvrir demain le sépulcre où tu cours!

Mais voilà! Il m'arrivait une chose qui ne m'arrive presque jamais à moi qui ai appris plus de rôles encore que je n'ai eu de maîtresses. J'avais tant maudit François Ier dans le drame d'Au-

guste Luchet et Félix Pyat que j'avais peur de mêler la prose d'*Ango* aux vers du *Roi s'amuse*. Des tirades d'*Ango* me revenaient à la mémoire : « *Le matelot Ango a bloqué un sire dans sa capitale pour un vaisseau brûlé... Et pour tout mon honneur, mon bonheur flétri, perdu, je ne te tuerais pas, toi, Majesté que je tiens dans les quatre murs de ma maison !* »

Je me disais : « Brichanteau, tu soufflettes bien François Ier, mais ce n'est pas celui du dramaturge, c'est celui du poète. Attention, Brichanteau ! »

Et il ne me fallait pas longtemps pour que la musique de Hugo chassât de mon cerveau le ressouvenir des tirades de l'Ambigu. Seulement, ah ! dame !... il fallait un effort.

Ce qui fut délicieux, par exemple, c'est après la première, le souper en tête à tête avec Jeanne encore vêtue de son costume d'homme.

> Va chez moi ! Prends-y des habits d'homme,
> Un cheval, de l'argent...

Cette charmante fille que j'avais, tout à l'heure, traînée au bord de l'eau dans un sac pour la jeter à la Seine — au fond du théâtre, — cette fine et chère jolie petite Jeanne que le public avait applaudie, elle était là, en face de moi, me sou-

riant à la lumière des deux bougies posées sur la petite table, et j'avais voulu qu'elle gardât pour moi son costume masculin et je l'avais emmenée, emportée du théâtre à notre chambrette, enveloppée dans mon manteau de Don César.

Ah! le bon souvenir!... Et comme elle riait maintenant, ses jambes fines, dans leur maillot gris, frôlant les miennes sous la table; et elle, toute gaie, grisée par le succès plus que par le petit vin clair dont nous arrosions le maigre poulet froid qu'elle mangeait de bon appétit (rien ne creuse comme les bravos), elle, répétant le mot de Labaronnière :

« — Vous vous moqueriez pas mal de la crise cotonnière! » C'est vrai! Étais-je bête de ne pas oser montrer mes jambes!

Et si je vous conte cette histoire toute simple, qui ne vaut que par le souvenir de Jeanne, c'est que ce maillot, le maillot gris du *Roi s'amuse*, c'est le symbole même de notre vie de théâtre, surtout de la vie de tant de pauvres filles qui viennent se brûler au théâtre, donnent leurs sourires, leur jeunesse, leur beauté — puis disparaissent. Feux de paille! Déjeuners de soleil! Des papillons de nuit.

Le maillot! Ce maillot que Jeanne Leroy ne voulait pas mettre, le maillot de Blanche qui, pour

notre étonnant Labaronnière et pour les spectateurs de l'orchestre, valait plus que la tirade de Saint-Vallier et que tout le désespoir de Triboulet, le maillot gris, je devais le revoir porté par ma chère Jeanne plus tard — après des années de gaieté trempée de misère, — et les *travestis* maintenant me rappellent la jolie fille qui passa dans ma vie comme une chanson.

Premier couplet : le maillot du foyer! Deuxième couplet : le maillot de notre chambre. Troisième couplet : le maillot qu'elle voulut, un soir, étant malade, très malade, mourante, remettre par un de ces caprices qu'ont les moribonds lorsqu'avant d'aller vers l'inconnu ils souhaitent, un instant, revivre le passé!

Je vous ai dit que c'est un symbole de la vie des comédiennes, le maillot de ma pauvre Jeanne? Elle était trop frêle pour résister à la dure vie des planches, surtout à la vie de hasard des comédiens errants. Ça dure peu, par les nuits d'été, les étoiles filantes! Un éclair, une lueur, et fftt!... comme une larme d'or, fini tout de suite!

La petite Jeanne s'en allait, toussant, amaigrie, ne pouvant plus remonter sur ces planches qu'elle aimait tant, ne pouvant plus jouer ses rôles. Je la soignais de mon mieux, je la consolais de mon mieux. Étendue dans son lit, maigre à faire

peur, elle récitait encore des scènes apprises au Conservatoire, des tirades de drames joués en tournées. Je m'asseyais à son chevet et je lui donnais la réplique. Nous avons ainsi repassé bien des morceaux du répertoire, redit bien des choses oubliées.

J'avais peur de la fatiguer. Sa respiration était courte. Mais le médecin me disait : « Faites tout ce qu'elle voudra. Ça la console. A ce degré-là il ne faut plus donner à ceux que nous aimons que les illusions !... C'est d'ailleurs toute l'existence, ces mensonges-là !... »

Et voilà qu'un soir — je ne l'oublierai jamais, — un soir d'août orageux, avec une étouffante atmosphère entrant par la fenêtre ouverte, Jeanne, tout à coup se dressant dans son lit, appuyant sur l'oreiller, qu'il semblait trouer, son coude, me fit un signe, m'appela près d'elle, et d'une voix étrange, une voix d'au-delà, une voix d'enfant ou de séraphin, on ne sait pas : — Dis donc, chéri, tu ne te douterais pas de ce qui me passe par la tête ?... Une idée folle !... Oh ! une idée !... Tu te rappelles quand nous avons joué *Le Roi s'amuse ?*

— Si je me rappelle...

— Blanche ?... Tu sais, le maillot de Blanche ?... Je ne voulais pas jouer Blanche à cause du maillot ! Est-on bête ! Mes jambes ! Tu avais raison. Il n'y a pas de déshonneur à montrer ses jambes... Eh

bien, Blanche, je voudrais — tu vas te moquer — je voudrais rejouer Blanche... Le maillot? Je voudrais le remettre. Je l'ai là, le maillot... Dans l'armoire... Il a des reprises... J'ai joué *Griselidis* avec, tu sais... Mais c'est le même : le maillot de Lille. Le maillot du *Roi s'amuse*. Ah! Lille! La petite chambre de Lille! Tu te rappelles? L'enseigne? Elle nous faisait rire : « *On ne répond pas des chevaux!* » On ne répondait pas non plus des amoureux! Donne-moi mon maillot, dis, veux-tu?

Et je pris dans l'armoire où il était plié, sous un tas de linge, le maillot d'autrefois, le maillot que nous avions bel et bien payé, pour le garder, à Labaronnière — et Jeanne, la petite Jeanne, faisant un effort, s'appuyant à mon épaule, laissant tomber aussi, comme un petit être qui s'endormirait, ses lèvres (elles brûlaient) sur mon cou, Jeanne se leva, découvrit ses pauvres jolies jambes devenues maigres : — « Mes fuseaux! » dit-elle, et, assise sur le rebord du lit, les passa, les glissa dans le maillot gris du *Roi s'amuse :*

— Je sais encore le rôle, mon bon Sébastien! Tu vas voir! « *Oh! que je voudrais bien vous rendre heureux!* » Allons, la réplique! Va! Va donc!... « *Qui? moi?* »

Mais, à mesure qu'elle enfonçait dans les deux jambières de soie molle ses jambes, ses pauvres

jambes amaigries, je voyais ses yeux s'agrandir, son pâle visage aminci se contracter, et sur son cou sinueux sa jolie tête se balançait pendant qu'elle disait :

— Mes jambes !... Non, ah ! non, je ne pourrais plus les montrer, mes jambes !... Oh ! ces cuisses, vois donc ces cuisses, mon adoré ! Comme tout flotte là-dedans ! François Ier aurait une triste Blanche à s'offrir maintenant, hein, Brichanteau ?

Je ne répondais pas. Je regardais le maillot qui semblait large, si large, dessinait comme deux petits crânes d'enfants les os des genoux, flottait autour des tibias comme un pli de drapeau autour de la hampe... Ah ! la jolie fille du théâtre de Lille ! Les jambes nerveuses et fines, bien dessinées, le maillot plein de la répétition de costumes du foyer, devant Labaronnière !

Le même souvenir, le mème nom vinrent à la pensée de Jeanne.

— Labaronnière ? Il ne pourrait plus me dire que je n'aurais qu'à me moquer de la crise cotonnière ! Il devrait joliment m'en fournir du coton s'il voulait me refaire jouer Blanche, Labaronnière !

J'essayai de la faire rire :

— Il voudrait peut-être bien encore t'en fournir ! Tu sais qu'il est mort, Labaronnière ?

— C'est vrai. A Galignani. Eh bien ! je n'aurai

pas le temps de vieillir assez pour finir à Galignani et je n'aurai plus besoin de reprises pour mon maillot gris. Ah! ce maillot! Ah! ces jambes! Un torchon enveloppant deux quilles, mon pauvre Brichanteau!

Elle regardait sous le maillot d'autrefois ses jambes osseuses d'aujourd'hui. Elle tâtait, de ses mains transparentes, ses genoux anguleux aux trous sinistres. Et de ses grands yeux si spirituels et si doux autrefois, à présent si tristes, mélancoliques et rêveurs, tombaient deux grosses larmes qui n'avaient pas grand'peine à trouver des rigoles toutes tracées dans ces joues creuses et ridées.

— Du coton, oui, par exemple, il en faudrait du coton!... Comme c'est drôle! Moi qui disais que je ne voudrais pas jouer les pages! Eh bien! je joue les spectres aujourd'hui!...

Ses beaux cheveux noirs mal attachés s'étaient brusquement déroulés et tombaient, lourds encore, un peu secs, sur ses épaules pointues.

Je passai dedans les mains en « souriant » — c'est l'indication de l'auteur — et je redis avec passion les vers de Triboulet :

Oh! les beaux cheveux noirs! Enfant, vous étiez blonde.
Qui le croirait?

Elle répéta : « Qui le croirait? » en regardant ses jambes, son maillot vide...

— Mon pauvre Brichanteau, va, nous ne rejouerons plus *le Roi s'amuse!* Tu as envie de pleurer.

Elle essaya de rire :

— Ah ! oui, plutôt ! Tu fais une figure !...

Puis, arrachant son maillot, elle le porta à ses lèvres, le garda là un moment et le rejeta ensuite :

— Ote-moi ça!... Ote-moi ça!

On eût dit qu'elle voyait apparaître là, devant elle, le spectre ironique de sa jeunesse, de sa beauté. Pauvre petite Jeanne! Moi aussi, dans ce maillot gris, je la revoyais charmante, souriante, timide, hésitante, toute rose d'émotion, elle si pâle, blême et ravagée maintenant... Ah ! les lendemains de toutes choses!... J'ai gardé le vieux maillot rapiécé de la chère fille et il dort quelque part chez moi, sous les couronnes du temps passé, celles qu'on me jetait dans la province et qui deviendront Dieu sait quoi, quand je ne serai plus ! *Accessoires* de la gloire, défroques de l'amour ! Mais si je ne demande point qu'on m'enterre — dans quelque fosse commune — avec les vieilles couronnes poudreuses, je ne réponds pas de ne point exiger qu'on mette, un jour, dans la boîte de bois blanc avec la dépouille de feu Triboulet le maillot gris de la Blanche du *Roi s'amuse!*

IV

LE CLOU

Criqueville-la-Comtesse, plage nouvelle. Paysage délicieux. Casino. Petits chevaux. Tombes des comtes de Criqueville. Station archéologico-hydrothérapique. Prix modérés. A quatre heures de Paris.

L'affiche polychrome qui illustrait cette annonce, attirante comme le boniment d'un forain, représentait une paysanne d'opéra-comique, mollets nus, le fichu dégrafé, inclinée à demi vers une pierre tombale où, les mains jointes, en son costume du moyen âge, la cotte serrée autour du corps, un grand manteau formant autour d'elle une sorte de linceul flottant, une figure de châtelaine, couchée là, semblait dormir. Au loin, l'*illustrateur* avait groupé, dans un paysage un peu cru, devant une mer bleue et sous un ciel criblé de mouettes, des Parisiennes en costumes de bains et des cabines multicolores. Et c'était le fond même, le décor de cette petite scène curieuse : la jolie Normande

d'aujourd'hui penchée vers le tombeau de pierre de la dame du temps passé.

Comme je regardais, parmi toutes celles qui sollicitent l'attention dans la petite gare des environs de Paris : Cabourg, Trouville, Dinard, Saint-Malo, l'affiche de la « plage archéologique », j'entendis derrière moi un fort éclat de rire et, en me retournant, je reconnus Brichanteau. Il revenait de faire un tour dans les bois voisins, sa canne à la main — la canne de Frédérick Lemaître — et, une fleur des champs à la boutonnière (comme Béranger), il attendait le train pour rentrer, grisé d'air et las d'avoir marché, dans son logis des Batignolles.

— Ah! me dit-il, la bonne histoire! *Criqueville-la-Comtesse!* Station archéologique! Savez-vous que c'est moi qui aurai lancé cette plage-là? Oui, monsieur! Moi, et d'autres amis! Et si le Casino y fait fortune, Criqueville aura, je pense, la reconnaissance de l'estomac. Il donnera bien à Marchenoir ou à moi le nom d'une rue quelconque. *Rue Brichanteau, rue Marchenoir.* Nous ne l'aurions pas volé. Je ne demande pas de statue! Je suis modeste. Mais une rue, ce serait amusant!

Il se mit à rire encore et frappant sur sa cuisse droite :

— Non, vrai, c'est drôle tout de même! C'est

trop drôle! *Criqueville-la-Comtesse!* En voilà une histoire, par exemple!

« Figurez-vous (je ne vous empêche pas de prendre votre train?) qu'il y a des années, des années, nous étions, Marchenoir et moi, d'une *tournée* qui *faisait* les Casinos de bains de mer, l'été. Marchenoir, ancien des beaux-arts, élève du père Ingres, s'il vous plaît, avait lâché l'atelier pour *faire du théâtre*, comme tant d'autres, et souvent il regrettait les tableaux qu'il n'avait pu peindre, qu'il ne peindrait jamais!... On regrette toujours quelque chose en ce monde. Il jouait les jeunes premiers, Marchenoir. Mal. Mais il était joli garçon et les compensations ne lui manquaient pas dans la troupe. Dans la troupe et ailleurs. J'aurais été jaloux si la vie ne m'avait pas gardé, à moi aussi, ma part d'aventures. Côté *jardin* — à gauche — Dieu merci! je n'ai pas à me plaindre, et, voulez-vous que je vous dise? Le sourire des femmes m'a amplement consolé de l'injustice des hommes.

« Donc, nous allions, la tournée, Marchenoir et moi, de stations en stations, au bord de la mer. Faut-il vous l'avouer? Nous ne faisions pas fortune. Mais la fortune, ah! *sango dé mi!* nous n'y pensions guère! Des bravos, oui; des rappels, oui; de petits papiers roses ou vert clair dans des enveloppes parfumées, c'était tout ce que nous deman-

dions. Avec ce qu'il fallait pour prendre le train et boire du cidre normand dans les auberges.

« En ce temps-là, Criqueville était un trou. Pas même un petit trou pas cher, un trou ignoré, un trou où quelques Parisiens, de bons bourgeois économes venaient planter leur tente, en passant, et prendre des bains de mer pour la forme. Mais il y avait, autour de Criqueville, pas mal de paysans, des fermiers cultivant leurs champs, sur la hauteur, et vendant leurs pommes au fabricant de *calvados*. Ces braves gens pouvaient être un public. On avait là un petit cabaret où la nourriture était bonne et les lits pas trop durs. Nous pouvions donc nous arrêter six ou sept jours à Criqueville et même y donner deux représentations, une le jeudi, l'autre le dimanche. Marchenoir jouerait les *Demoiselles de Saint-Cyr*, et je dirais des monologues. Oh! pas ceux que vous croyez! Non, par exemple : le monologue de Charles Quint, le monologue de Saint-Vallier, le monologue de Barberousse. Ce sont mes monologues à moi.

Et Marchenoir faisait les affiches. Si vous êtes collectionneur d'affiches, je regrette que vous ne connaissiez pas celles de Marchenoir. Il vous avait une patte, des idées, de la couleur! On serait allé au théâtre rien que pour voir la scène figurée là par Marchenoir. Malheureusement, à Criqueville,

qui ne s'appelait pas encore Criqueville-la-Comtesse, le public ne se laissait pas prendre aux affiches, à ce qu'il paraît. Notre première représentation au Café Malakoff, transformé en théâtre pour la circonstance, nous donna en bloc une recette de trente francs. Trente francs pour toute la troupe! Et nous avions beau jouer quelquefois quatre rôles chacun dans la même soirée et dans la même pièce, nous étions dix, comme les pirates d'Otrante en arrivant à Cadix. Trente francs pour dix. Trois francs par tête.

— Serrez-vous le ventre! disait en riant Marchenoir.

Or, le lendemain de ce beau succès, avec mes trois francs dans ma poche pour attendre la recette du dimanche, nous déambulions, mélancoliques, Marchenoir et moi, sur la petite place de Criqueville. C'était le matin. La mer, aperçue là-bas, à travers les ruelles, était grognonne, toute noire, avec de l'écume, et elle balançait comme des bouchons les petites barques des pêcheurs.

— Pas plus fortunés que nous, les pauvres gens! disait Marchenoir.

— Aussi *secoués* que nous les soirs de *premières*, quand ça ne marche pas!

— Et qui sait s'ils *feront* même leurs trente francs?

Ainsi nous regardions danser les barques, très loin, et nous échangions nos philosophies. Marchenoir avait sa boîte à couleurs. Ça l'amusait souvent d'enlever du bout du pinceau un petit panneau, en passant. Les kodaks n'étaient pas inventés, alors. Les pochades de Marchenoir, c'étaient les *instantanés* de la route. Et voilà que sur la petite place de Criqueville, autour d'un vieux pommier au tronc moussu, déjà chauve, nous avisons trois grands bancs de pierre, des bancs de grès posés là comme de faux petits dolmens, des bancs où les pêcheurs en ce moment en mer avaient sans doute bien souvent reposé leurs os en fumant leur pipe.

Marchenoir se mit à les regarder, ces bancs, et (nous n'étions pas gais) en les examinant à mon tour, je ne sais pas pourquoi l'idée me vint qu'ils ressemblaient à des pierres de tombes, à ces dalles des vieilles églises, et je dis au camarade :

— Cette fois, mon vieux, si je récitais un monologue, ce serait le monologue d'Hamlet. Ils évoquent, ces bancs de pierre, les tombes du cimetière d'Elseneur, que je n'ai jamais vu, d'ailleurs !

— Quelle idée ! fit Marchenoir.

Il s'était mis à rire, et, comme nous étions seuls, les maisonnettes de la place semblant endormies :

— Ah ! par exemple, Brichanteau, ce serait comique !

Et, sans même m'annoncer ce qu'il allait faire — une idée lui traversant la tête, — il ouvre sa boîte à couleurs, il se penche sur les bancs de pierre, et, riant encore, riant de ce bon rire de la jeunesse qu'on entend au Conservatoire, parce qu'on l'y apporte :

— Tu vas voir !

Alors, monsieur, sur le grès des vieux bancs, une à une, il se met à peindre — devinez quoi ? — des figures de pierres tombales, oui, sur ces larges pierres qui ressemblent, en effet, à des dalles de tombeaux. Il dessine, du bout du pinceau, de vieux seigneurs étendus, des châtelaines aux mains jointes dans le geste de l'éternelle prière. Il va d'une pierre à l'autre. Il traite les bancs de Criqueville comme nos affiches de théâtre. Il s'amuse, il m'amuse, et nous oublions, redevenus gais, la piteuse recette de la veille et les soucis du lendemain.

Marchenoir avait, huit jours auparavant, croqué sur son album, en passant par Valmont, la plaque tombale de Robert V d'Estouteville et son épouse... *Cy gist Madame Marguerite de Hotot, jadis « feme » de noble homme Monseigneur Robert, qui trespassa l'an de grâce, etc...* Je me rappelle encore l'inscription gothique. J'ai gardé ma mémoire de dix-huit ans. Marchenoir savait, d'ailleurs, son

affaire, ayant pioché l'*Histoire du Costume* de Quicherat, comme moi quand je jouais Buridan. Il connaissait son moyen âge comme un Luc Olivier-Merson. Il en avait *fait*, autrefois, du moyen âge, malgré M. Ingres, qui lui répétait :

— La nature ! La nature ! Rien que la nature !

Et alors, là, sur ces bancs de Criqueville, naissaient, gisant comme sur des tombes, des figures de femmes, la tête couverte de la coiffure d'autrefois, le menton à demi caché, les mains maigres, avec un lévrier à leurs pieds et un rosaire à leur ceinture — et des figures d'hommes couchés, tête nue, mais le corps armé, cottes de maille, jambards, brassards, poignards, épées, souliers de fer, appuyés sur un lion, hauts et puissants seigneurs avec leurs écus sur la cuisse ou leurs cimiers à leur côté. C'était divertissant, monsieur, de voir naître ça, d'assister à cette éclosion de longues figures immobiles, comme endormies par la mort.

Je disais : « Bravo, Marchenoir ! » Je battais des mains après chaque banc illustré comme pour un rappel après chaque acte. De vraies tombes ! Une abbaye en plein vent ! Marchenoir cernait de noir toutes les lignes de ces corps grêles. Il relevait, çà et là, d'un peu de jaune de chrome, les armures, qui semblaient ainsi incrustées de cuivre.

— Maintenant, du siccatif — et un fixatif !

Il avait je ne sais quel fixatif qui rendait indestructible cette couleur dont le grès s'était comme imprégné.

— Maintenant il faudrait gratter joliment longtemps pour enlever ça, crois-moi !... Ça tiendra jusqu'au XXIe siècle !

— Et qui sera étonné en voyant ça ? Les pêcheurs des petites barques, là-bas !

— Ça leur fera un musée, dit Marchenoir.

Mais, avant d'étonner les pêcheurs de Criqueville, nous eûmes, nous, notre étonnement. Deux douaniers qui tuaient le ver dans un cabaret de la place, après une nuit passée sur les falaises, nous avaient aperçus, et leurs mains un peu rudes s'abattirent sur l'épaule de Marchenoir, ce même Marchenoir qui incarnait, quelques heures auparavant, le duc d'Anjou. Les douaniers ne badinaient pas. Ils ne comprenaient pas les facéties artistiques.

— Suivez-nous !

— Où cela ?

— Chez M. le maire !

Le maire de Criqueville dormait encore. Il avait assisté à notre représentation de la veille. Il fallut le secouer sur son oreiller pour lui apprendre que la maréchaussée, si je puis dire, lui amenait des malfaiteurs. M. le maire passa son pantalon, vint à nous les yeux encore gros de sommeil, nous

regarda, nous reconnut, nous félicita d'abord, nous interrogea ensuite, écouta le rapport des douaniers, parut intéressé et dit :

— Allons voir ça !

A la bonne heure ! Il était curieux. En outre, il aimait les arts. Ancien aubergiste, il avait commandé à des peintres de passage, pour orner la salle commune, des scènes de *la Tour de Nesle*. Un romantique sans le savoir, un romantique rural.

— Faut-il ligoter ces gars-là, monsieur le maire ?

— Êtes-vous fous ! Des artistes !

Brave M. le maire ! J'ai retenu son nom sans difficulté. Il s'appelait Durand.

M. Durand arrive donc sur la petite place de Criqueville, où, déjà, un certain nombre de Criquevillois étaient accourus, parmi eux, le notaire, qui répétait avec fureur ce mot : *iconoclastes !*

M. Durand, maire de Criqueville, ne prononça, lui, qu'un seul mot :

— Prodigieux !

Et, contemplant longuement les chevaliers et les châtelaines que le pinceau de Marchenoir venait d'étendre sur les bancs de grès :

— C'est vous, messieurs, qui avez fait cela ?

— C'est monsieur, répondis-je en montrant Marchenoir.

Le maire Durand demeura un instant muet, puis, du geste d'Auguste pardonnant à Cinna :

— Qu'on laisse libres ces messieurs ! Messieurs, je vous remercie !

La population était stupéfaite. Le notaire était indigné. *Iconoclastes !* Criqueville ne comprenait pas. Mais M. Durand, maire de Criqueville, comprenait et devinait. C'était un homme de génie. Jaloux de la vogue des plages voisines et ambitieux des destins de sa cité, il cherchait, depuis longtemps, le *clou* qui, du trou ignoré de Criqueville, pouvait faire une station balnéaire *dans le train*. Et, comme Colomb faisant tenir un œuf debout, brusquement il avait trouvé ! Criqueville devenait subitement un coin de France archéologique. Criqueville pouvait offrir aux yeux des artistes et à l'érudition des savants les pierres tombales des sires de Criqueville, dignes de l'attention des touristes !

— Messieurs, je vous remercie !... A dimanche, et bon succès !

Le dimanche, nous jouions — à nous dix — *Marion Delorme*. Recette superbe. Deux cent cinquante francs. M. le maire nous fit appeler dans sa loge — je veux dire auprès de sa chaise, au premier rang. Il félicita en nous « les comédiens, dignes des peintres, et les peintres, dignes des comédiens ».

— Et si vous revenez à Criqueville, l'an prochain, vous verrez, messieurs, que Criqueville ne vous oublie pas !

L'année d'après, en effet, Criqueville était devenue *Criqueville-la-Comtesse.* Le Guide Joanne ayant refusé d'insérer une notice sur les pierres tombales de Criqueville, dont il discutait l'authenticité, M. Durand avait fait publier une notice spéciale sur les *Comtes de Criqueville* et leurs tombeaux. Je crois même qu'il les avait fait un peu repeindre à ses frais. Une discussion s'élevait parmi les savants pour savoir si les Criqueville avaient fait partie des compagnons de Guillaume le Conquérant, et un docteur de l'Université d'Oxford publiait une thèse spéciale sur les Criqueville, famille éteinte. Le patriotisme s'en mêlait, et un autre docteur de Cambridge réclamait les Criqueville pour l'Angleterre. Il prouvait même qu'il y avait eu un lord Crickwill parmi les fidèles de Charles Ier.

Criqueville-la-Comtesse ! Le prospectus de M. le maire est ainsi conçu :

Ne pas visiter la Normandie sans s'arrêter à Criqueville, où l'on peut admirer les fameuses pierres tombales des comtes de Criqueville, gloire de la contrée.

Et Brichanteau, me montrant l'affiche polychrome — qu'aurait pu signer Marchenoir, élève d'Ingres — de me dire, avec l'ironie qu'il eût apportée au rôle de Méphistophélès :

— *Station archéologico-hydrothérapique !* Ah ! crédulité humaine ! Il est mort, le bon M. Durand qui a, de la sorte, saisi l'occasion aux cheveux. Mais si Criqueville nous doit une rue, Criqueville doit une statue à son maire. Et je puis dire, moi aussi, que, parmi mes vieilles couronnes, j'aurai eu ma tiare de Saïtapharnès !

V

LE PANACHE

J'ai lu, comme de raison, monsieur, vous le concevez bien, tous les articles consacrés à *la Tour de Nesle*, puisqu'on reprend encore *la Tour de Nesle* malgré les tranches de vice et les pièces russes. Il est peu de critiques qui n'aient, à propos du vieux drame, parlé du « panache » des acteurs qui le jouèrent autrefois. Avoir vécu est un privilège. Je vais bien vous étonner peut-être en disant, ce qui est très exact, que l'admirable créateur de Buridan, Bocage, joua Buridan sans panache. Il avait la foi, il avait l'étude, il avait l'intelligence profonde de son art, il avait le dévouement à l'œuvre et à l'auteur, il avait la passion contenue, la flamme cachée, je ne sais quoi de concentré et d'irrésistible, — il n'avait pas « le panache ». Mais il avait la beauté. « Bocage, beau comme Apollon », écrivait Henri Heine, beau lui-même comme un jeune dieu.

Vous vous les imaginez tous échevelés et affolés

ces représentants du drame romantique. Non. Talma jouait la tragédie sans grands gestes et Bocage, dans Antony, brûlait d'un feu intérieur. Lorsqu'il incarnait Buridan, ce Buridan possesseur d'un secret terrible, il avançait lentement sur la scène, parlait bas — jusqu'au moment des éclats tragiques — et semblait ne poser le pied sur une dalle qu'avec précaution, comme si Marguerite y eût fait creuser pour chaque pas une chausse-trape.

J'ai encore vu Bocage très vieux, et son apparition m'est demeurée là, inoubliable. La Porte-Saint-Martin venait, comme aujourd'hui, de reprendre *la Tour de Nesle*, cette fois avec Mélingue, Taillade et Mme Marie Laurent. La pièce n'était pas alors, comme elle le fut plus tard, encadrée par Marc Fournier d'une mise en scène étourdissante qui la surchargeait et l'allongeait indéfiniment. J'entends encore Théodore de Banville — j'ai joué son Louis XI dans *Gringoire* — Banville moins dédaigneux du colossal mélodrame que les poètes d'à présent, dire dans un couloir de l'Odéon, après que Fournier nous eut montré Buridan jeté « en un sac en Seine », ouvrant ce sac d'un coup de dague et atteignant la rive (c'était Dumaine qui se livrait à cette natation) :

— Frais inutiles, Eschyle n'a pas besoin de tableaux supplémentaires!

Ce qui prouve qu'en ces questions tout a été dit, monsieur, et que — sauf dans la science qui toujours marche — tout a été trouvé. Il suffit de retrouver ou, ce qui revient au même, de faire croire qu'on a retrouvé.

La Tour de Nesle triomphait donc, en ce temps-là, avec Mélingue, — et Bocage, vieilli et amer, entendait parler avec tristesse de ce Buridan dont, le premier, il avait fait entendre les tirades et martelé les sarcasmes.

Mélingue, le Buridan de 1861, était précisément un acteur à panache. Il était tout naturellement d'Artagnan, le héros de cape et d'épée; mais il savait aussi être simple, touchant et profond. Moi qui l'ai vu dans *le Comte Hermann* de Dumas, je puis le dire.

Et Mélingue, peintre, sculpteur, dessinateur, comédien avant tout, qui s'était révélé un soir, au pied levé, jadis, dans ce rôle de Buridan qu'il reprenait avec éclat sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin, Mélingue attristait le vieux Bocage, lui, le créateur de 1832, n'ayant plus un bout de planche où poser les pieds, un coin de théâtre où se montrer encore.

— Si je faisais voir pourtant, se disait Bocage, comment j'ai compris, comment j'ai créé Buridan!

Et c'est ainsi que le vieillard fut amené à donner,

un soir, sur la scène du théâtre de Belleville, une représentation unique de *la Tour de Nesle*, une représentation destinée à montrer à la génération nouvelle ce qu'avait été le Buridan d'autrefois. Très pauvre, très attristé, très digne, Bocage voulait en un dernier assaut se mesurer avec le public. Il avait donc, au hasard, composé une troupe, groupé autour de lui des camarades dont je ne sais plus les noms et demandé à une belle comédienne, Suzanne Lagier, de lui donner la réplique dans Marguerite de Bourgogne.

Qui se rappelle Suzanne Lagier? Moi!... Henner en avait fait un portrait superbe qu'il a, je crois, détruit. Elle avait la beauté et elle avait l'esprit. Elle eût joué avec infiniment de grâce quelque marquise de Prie. Musicienne, elle écrivait des rondeaux que chantaient, dans les revues de fin d'année, les comédiennes des Délassements-Comiques. Elle était tour à tour, dans les drames du boulevard, la reine Bacchanal d'Eugène Sue ou la Servante d'Eugène Nus. Je cite encore là un nom parfaitement oublié, qui fut celui d'un homme d'un grand talent dont les œuvres populaires, d'un réalisme puissant, étonneraient infiniment et par la mise en scène précise et pittoresque dont on les entourait et par les sentiments de pitié et l'émotion vraie qu'ils contiennent. Si les drames d'Eu-

gène Nus nous arrivaient aujourd'hui traduits de l'allemand ou du russe, on crierait au chef-d'œuvre! Mais voilà, monsieur : Eugène Nus donnait ses drames à l'Ambigu et Suzanne Lagier se contentait d'être l'Augustine Brohan des petits théâtres.

Pourtant elle voulait prouver, elle aussi, en jouant *la Tour de Nesle* à côté de Bocage, qu'elle avait non seulement le physique mais peut-être le talent d'une Rodogune. Nous en sommes tous là! Et un soir d'été, moi, vieux romantique, je montai, le cœur battant à l'idée de revoir le créateur de *la Tour de Nesle*, jusqu'au théâtre de Belleville. Je pourrais rechercher et retrouver facilement la date de ce soir-là : les journaux annonçaient la condamnation du banquier Mirès.

Mais je me souciais bien de Mirès! Je n'ai jamais eu affaire aux banquiers, sauf dans les drames. J'allais voir l'homme qui avait été l'Antony de Dumas et, dans *Marion Delorme*, le Didier de Victor Hugo.

Ah! sur ma foi, ce fut une représentation hors de pair, une incomparable impression d'art!... Là, dans cette petite salle fumeuse, où s'encaquaient les spectateurs du quartier mêlés aux boulevardiers accourus; là, devant ces décors poudreux, entre ces portants déchirés, dans des palais d'un

moyen âge douteux, des prisons dont les pierres montraient la corde, des rues du vieux Paris où les toits en poivrière se détachaient comme des squames de peaux malades, — sur cette petite scène où Bocage, courbé par l'âge, semblait redresser sa haute taille jusqu'à atteindre les frises, un spectacle sublime nous attendait. Un acteur de génie galvanisait son corps pour atteindre à l'intensité d'émotion qu'il voulait rendre. Son maigre visage s'animait d'une vie extraordinaire. Ses yeux, profonds, allumés d'une flamme sacrée, flambaient dans cette figure émaciée et douloureuse. Ils étaient terribles, ces yeux, magnétiques, foudroyants! Et quelle voix! Grave, poignante, déchirante! Comme, en se frappant le front et en se touchant la poitrine, ce Buridan disait en parlant de ses ressources, lui, ce politique, cet arriviste de la vengeance :

— Elles sont là — et là, — dans la tête et dans le cœur.

Ce n'était pas du « panache », c'était de la pensée, c'était de la douleur, c'était le drame dans toute sa puissance intime, déchirante, sans gestes, et ce drame aux phrases débridées devenait soudain un drame *sans phrases*, si je puis dire.

Puis quel costume ! Un homme du passé sorti de son tombeau. Une figure de sépulcre se levant

droit de la pierre où on pouvait la voir sculptée et marchant là sur les tréteaux devenus un palais tragique. Le costume mi-parti, le bonnet de feutre, les souliers à la poulaine. Un spectre littéralement. Une évocation. Un revenant.

Et l'entourage n'enlevait rien à Bocage de sa grandeur et de sa puissance. On riait autour de lui; — l'auditoire de Belleville s'égayait, quand Buridan n'était pas en scène, des annonces d'un pauvre diable de comparse annonçant, avec son accent faubourien :

— Lettre patente du Roi !

Patente ! Épatante ! Des lazzis, des fous rires. Car la même « lettre patente », la même annonce arrivait plusieurs fois. Alors le malheureux figurant de s'avancer enfin et, scandant chaque syllabe avec une expression de résolution et de bravade, regardant le public en face, — ah ! mais !... — la voix colère :

— Let-*tre* pa-ten-*te* du Roi !

Mais tout se taisait, oui, tout, lorsque Bocage revenait en scène. C'était le dompteur, monsieur, c'était le conquérant, c'était le maître.

Non, jamais je n'oublierai l'émotion qui m'étreignit à la gorge lorsqu'au dénouement Buridan, apprenant que c'était son fils qu'on égorgeait, son Gaultier livré aux coupe-jarrets de Marguerite, se

hâtait, voulait se précipiter, essayait, aux cris de l'assassiné, de gagner la porte fermée, de secourir le malheureux... Il allait, livide, chancelant, jambes brisées, raidi et comme paralysé déjà par la douleur, vers cette porte; — il ressemblait à une statue qu'eût fait mouvoir quelque mouvement saccadé, et lorsque, ramenant — non, rapportant entre ses bras — le cadavre de son fils, il s'écroulait, tombait, gardant sur ses genoux le corps immobile, penchant sa tête épouvantée sur cette tête pâlie, touchant de sa main maigre la poitrine trouée, comptant avec une formidable angoisse les derniers battements du cœur qui s'éteignait, rien ne peut rendre la puissance tragique de cet homme qui ne disait pas un mot, qui restait là, cadavre contemplant un cadavre, personnification de la Douleur humaine me rappelant, mais plus poignant encore, *le Larmoyeur* d'Ary Scheffer.

Bocage avait déjà, dans *Antigone*, à l'Odéon, donné cette même sensation de douloureux effroi lorsqu'il descendait, Créon pleurant Hémon, l'escalier du théâtre en rapportant le cadavre de son fils, jeu de scène que j'ai revu — heureusement — à la Comédie-Française.

Une immense acclamation, une tempête de bravos, comme je n'en ai pas entendu peut-être, un délire d'enthousiasme accueillit le vieux Bocage

lorsque, brisé physiquement, redressant son torse creux, dominant avec peine le tressaillement de ses nerfs, il reparut devant nous, accablé, comme mourant. Nous ne savions vraiment plus où nous étions. Nous venions de voir égorger un homme. Le drame nous semblait aussi vrai qu'un meurtre en Cour d'assises. Nous nous demandions si Buridan vivait encore. Il était là, debout, blême, avec ses grands yeux embrasés. On lui jetait des fleurs, des éventails, des oranges. C'était en juillet. J'avais à la main mon panama, coiffure à la mode. Je jetai, de l'orchestre sur la scène, mon panama à Buridan et, comme si le grand artiste eût été un Frascuelo ou un Lagartijo, d'autres coiffures suivirent... Une pluie de chapeaux et de roses. Je ne sais comment Bocage put prendre un fiacre. On voulait dételer sa voiture, moi le premier !

Et jamais, jamais je n'oublierai l'homme qui me donna cette sensation d'art inexprimable sur la petite scène d'un théâtre de banlieue. Ce ne fut pas le dernier soir de Buridan. Paul Meurice offrait à Bocage, un an après, avec *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, l'occasion d'un dernier triomphe. Qui a vu le regard du vieillard en cheveux blancs foudroyant le traître qu'il tient au bout de son épée et qu'il va tuer peut se vanter d'avoir vu quelque chose de sublime — sans panache.

Puis Bois-Doré rentra dans l'ombre, disparut, comme Buridan. L'admirable acteur, « grave, lyrique, passionné, réalisant l'idéal de l'auteur » du Victor Hugo de *Marion*, le Bocage « beau comme Apollon » d'Henri Heine, mourait pauvre, après avoir voulu rentrer à la Comédie-Française, où il avait débuté jadis, qu'il avait quittée et que, directeur de l'Odéon, et directeur excellent, il regrettait encore, comme la regrettaient Mlle George, et Mme Dorval, et tant d'autres... Histoire tristement banale : on s'en plaint éternellement et on la regrette toujours. Si j'avais eu la bonne fortune d'y entrer, je vous jure bien que je n'en serais jamais sorti ! Quel honneur ! Ça vaut mieux que l'argent. Et l'honneur, voyez-vous, le voilà, le vrai panache !

VI

PORTRAITS D'ACTEURS

— Et tout cela... tout cela est mort !

Je reconnais la voix qui, derrière moi, d'un ton hamlétique, prononce ces mots devant l'aquarelle qui représente la vieille troupe du Palais-Royal, exposée chez Georges Petit avec les portraits d'artistes dramatiques et lyriques du siècle. Une voix de cuivre, une voix superbe, le « creux » admirable de mon vieil ami Brichanteau.

Et c'est bien lui, le comédien retraité, matelot ridé regardant la tempête du bord du rivage et toujours prêt à se rejeter à l'eau dès le prèmier appel — espérant encore un dernier appel ; — c'est lui qui contemple de son œil mélancolique les silhouettes, les visages, les spectres de tant de camarades ou de maîtres disparus.

Je devais le rencontrer là ! Il y vient souvent, prenant dans ce passé accroché aux murailles un bain de souvenirs. Il y revit sa vie de hasards,

il y respire comme l'odeur de poudre des batailles oubliées. Lui, le cabotin vaincu mais non lassé, fidèle à l'art, il trouve là l'occasion d'admirer ou de juger. Il y a un peu de sa jeunesse sur chacune des toiles apportées rue Godot-de-Mauroi. Son vieux camarade d'atelier, Donato, peint par Giraud, lui rappelle sa vie de modèle, sa beauté virile. Et il va de l'un à l'autre de ces portraits, évoquant un « autrefois » qui lui fut cher, respirant l'air des vieux portants, l'odeur des pommes vertes où il mordait à belles dents blanches, quand en province, jadis, le lampion sur l'oreille, il jouait Fanfan-la-Tulipe et courtisait quelque Pompadour qui est à Sainte-Périne aujourd'hui.

« — Tout cela est mort, ajoute Brichanteau, mais que voulez-vous, monsieur ? C'est la vie. Place à d'autres ! On ne peut pas toujours durer.

« C'est égal (et je le vois alors redresser, comme au temps des colichemardes et des feutres retroussés, sa haute taille un peu voûtée), on se rajeunit parmi ces images de grands comédiens ou de belles comédiennes, et je suis certain que plus d'un, comme moi, y sentira un parfum de lilas refleuris !... Ils sont si bien choisis, ces portraits, si bien présentés, si curieux. Ceux qui n'ont pas connu Talma, Potier, Mlle Mars,

Mlle George, par exemple, les découvrent là, vivants, étudiés d'après nature. Talma, nu, comme Wellington devant Hyde-Park, l'avez-vous vu? C'est toute une époque. Pauline Borghèse posait bien ainsi devant Canova. Quand on a des biceps, qu'est-ce que vous voulez? on les montre. Après ça, peut-être jamais Talma n'a-t-il fait voir ses pectoraux à son peintre. Celui-ci les a peints, voilà le certain.

« Si vous saviez ce que chacun de ces portraits me rappelle! Regardez cet Elleviou, par Boilly. Le pantalon collant et les cuisses, aussi musclées que celles d'un hussard de Géricault, vous expliquent tous les succès du chanteur sorti de scène. Et approchez-vous de cet autre portrait, celui de Lays, de l'Opéra. Il est beau, il est pensif, il a l'air très triste. C'est une remarque à noter : tous ces comédiens ont l'air attristé quand on les représente en habits de ville. Il nous faut nos costumes, les vêtements de nos rôles. Nous ne sommes « nous » que lorsque nous sommes autrui. Notre moi coutumier n'est pas le moi idéal de nos créations et de nos rêves. Je me moque pas mal d'être peint en redingote de notaire : si je veux qu'on sache qui je suis — qui j'étais — qu'on me plante un feutre sur le front et qu'on revête ma poitrine de l'acier de cuirasse ou du velours d'un pourpoint! Voilà!

« Oui, il faut que l'acteur laisse de lui l'image de ses songes incarnés, et non son propre fantôme. La vérité bourgeoise, c'est trop pâle. « Le « génie de l'acteur est une lueur qui s'efface. Il « ne laisse qu'un souvenir. » Je me rappelle avoir entendu ces paroles de Victor Hugo, devant la tombe de Frédérick Lemaître, il y a... il y a vingt-huit ans. Eh bien, ce souvenir, il faut que ce soit celui de l'être supérieur — le super-homme des planches — et non celui du monsieur quelconque, qui porte un chapeau haute-forme comme tout le monde. Voilà mon sentiment, et je le partage, comme disait mon camarade Monnier.

« Tenez, voulez-vous voir la différence qu'il y a entre le portrait de tous les jours, si je puis dire, et le portrait de toujours? Comparez l'étonnante figure de Léonide Leblanc par Corot, et l'évocation de Mme Doche dans *la Dame aux Camélias*, par R. Buchener. Ce Buchener n'est pas un maître tel que le père Corot que je rencontrais si souvent, rue de Paradis-Poissonnière, quand j'allais répéter à l'Ambigu, du temps de Chilly et de *la Prière des Naufragés*. Corot a fait de Léonide Leblanc une figurine délicieuse, debout au bord d'un lac où glisse une barque, et qui doit être quelque étang de Ville-d'Avray. Qui diable se serait douté que Corot avait laissé un portrait de

Léonide Leblanc? Et il l'a faite très ressemblante, avec ses yeux de velours mouillé entre ses longs cils d'ombre, il l'a faite telle que je l'ai connue à la ville, avec une crinoline et un toquet, pareille aux Parisiennes que croquait, dans la *Vie Parisienne*, Marcelin, l'élégant « crayon » du temps du second empire.

« L'œuvre est un chef-d'œuvre sans doute. Mais qui vous dira, en la voyant, combien cette Léonide était exquise sous la perruque poudrée de la *Frileuse*, ou le petit chapeau de *Patrie?* Elle était belle comme la Dubarry. Les paniers, voilà sa parure; la crinoline, non. La crinoline cache le Tanagra. Elle a l'air là, malgré le génie du maître, d'une gravure de mode passée de mode. Et, tout au contraire, Mme Doche, par ce Buchener, que vous ne connaissez peut-être pas, la voici telle que le public la vit et l'applaudit le 2 février 1853 — la date est là, sur le cadre, et combien de fois Eugénie Doche l'a relue — le soir de l'éclatante « première » de *la Dame aux Camélias*. Ceux qui — vous, par exemple — n'ont pas vu Mme Doche dans Marguerite Gautier, et contemplaient, amaigrie par l'âge, celle qui avait incarné si poétiquement l'héroïne de Dumas fils — le petit Dumas, comme nous disions — peuvent se rendre compte, cette fois, de son charme de femme, de sa séduc-

tion, de cette élégance supérieure qui affola les Parisiennes. La robe de dentelle à rubans bleu clair est tout un poème ! Et la coiffure ! Les bandeaux ! Le front ! Le regard ! Le port de tête ! Dumas fils, grandi, avait raison de dire : « Les « autres ont joué *la Dame aux Camélias* plus « dramatiquement parfois, Mme Doche a été la « *Dame aux Camélias !* »

« Et voilà un portrait de comédienne comme je les comprends, le portrait de la comédienne, l'évocation d'un personnage, le durable, le toujours jeune souvenir d'un rôle. La « lueur qui s'efface » dont parlait Hugo est ici fixée. Pauvre Léonide ! Elle méritait non pas un plus grand peintre que Corot — est-ce que vous en connaissez beaucoup de plus grands, monsieur ? — mais un portrait qui la rendît telle qu'elle était à la scène, eh ! parbleu, justement dans cette Dubarry de *Joseph Balsamo*, où son fameux collier de perles fit presque autant de bruit que celui de la Reine. Je l'avais vu débuter à Belleville, la petite Léonide, dans un drame, et je l'avais retrouvée aux Variétés, sous un costume de travesti espagnol, dans une revue de fin d'année ! On n'était pas jolie comme elle. On n'a jamais, du reste, été plus jolie que ce trio : Léonide Leblanc, Céline Montaland, dont le portrait par Boldini est là, et Blanche Pierson que

vous voyez là-bas, peinte par Blanche Pierson elle-même. Léonide Leblanc ! Encore une qui gardait, cachée, sa tristesse. Je savais, moi, tout ce qu'avait souffert, en sa première enfance, cette princesse de la rampe dont on contait les aventures, et qui, à Bade, allumait sa cigarette avec des billets de banque, de cette banque qu'elle fit un jour sauter. C'était le temps où on l'appelait, sous les arbres de Lichtenthal, « Mademoiselle Maximum ». Elle écrivit même, sous ce titre, un livre ou le dicta à un homme de lettres, ancien camarade de théâtre, et qui est encore un journaliste excellent aujourd'hui. Vous le connaissez.

« Eh bien, elle était la fille d'un casseur de cailloux des environs d'Olivet, « Mademoiselle Maximum ! » Elle avait vécu ses premières années dans une cahute, sur le bord de la route d'Orléans. Le père et la mère travaillaient rude. Malgré le travail, manger était difficile et les pauvres gens avaient des dettes. Oh ! des dettes ! Quelques francs. Mais ça pèse. Une nuit, le malheureux partit avec sa femme, laissant en gage à ses créanciers ses outils de travail et, comme à tâtons, dans les ténèbres, il prit le chemin de Paris, se disant : « Là, on fait fortune ! » La pluie se mit à tomber. La route devint une fondrière et, marchant au hasard, la petite Léonide — elle avait quatre ou

cinq ans — perdit ses souliers, englués dans la boue. Les chercher à tâtons, le père essaya. Ah ! bien oui, la nuit était trop noire ! « Allons, continuons, je porterai la petite ! » Et l'on continua, en effet, les fuyards harassés, trempés, grelottants. Et c'est ainsi que, matériellement, Léonide Leblanc arriva à Paris, non pas en sabots, mais pieds nus.

« Peut-être se souvint-elle de la pauvre fillette mouillée jusqu'aux os sur la route sombre, qu'elle avait été autrefois — et dont le casseur de cailloux, arrivé à Paris, voulait faire, l'ambitieux, une institutrice — lorsque, se sentant mourir, à la veille d'une opération dangereuse, elle dictait son testament en le commençant ainsi : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » et léguait tout ce qu'elle pouvait laisser aux pauvres secourus par l'Assistance publique et à une enfant sans parents aucuns, recueillie à Ménilmontant, je crois, et qui portait un nom d'héroïne de mélodrame populaire, Nini. Oui, oui, elle songeait à la nuit froide et à ses petits pieds enfoncés dans la boue glacée, lorsqu'elle donnait les moyens de marcher droit à l'orpheline parisienne, la petite Nini.

« Je vous conte tout ça et je vous empêche peut-être de voir les portraits. Les bavardages de Brichanteau, cela ne vaut pas une bonne peinture.

Non. Et il y en a d'excellentes ici, d'admirables. Et tous ces acteurs en effigie, morts ou vivants, savez-vous ce qu'ils font? Ils font la quête pour les camarades pauvres. Le prix de nos visites ira à la caisse de l'Association des artistes dramatiques qui en a besoin. Coquelin cadet a dit le mot : « Il faut que les fourmis n'oublient pas les vieilles cigales ! » Et il y en a tant, de pauvres vieilles, qui ont été jeunes, qui ont été jolies, qui ont été aimées et qui se contenteraient maintenant du brin de mouche ou de vermisseau que Léonide mourante léguait à la petite Nini !...

« Il faut être juste, les comédiens ridés et les cigales sans ressources devront une fière reconnaissance à leur nouveau président, M. Coquelin. Ce diable d'homme va au bien comme Cyrano allait au feu. Il y a ici le portrait du philanthrope admirable que fut le baron Taylor lorsqu'il fonda (vous n'étiez pas né) notre Association en 1840. Le baron Taylor était la bonté même, aussi fut-il fortement raillé et attaqué pendant sa longue vie de dévouement. Aujourd'hui, on l'honore, ce grand brave homme et on bénit le bénisseur. Il n'est pas bénisseur, Coquelin. Il est actif, il est ardent. Ce n'est pas un agité, c'est un agitateur. Il marche devant lui tout droit, et ce qu'il entame, il l'achève. Il a voulu enrichir la Société, grossir

son fonds de retraites, faire une loterie, placer des billets, attirer la foule. Il fait tout cela et, comme tous les grands travailleurs que rien ne lasse, ni ne décourage, il joue la comédie, par-dessus le marché.

« Et son frère ! Son frère a la charité agissante, lui aussi, il a la charité souriante, il a la charité insinuante, il a la charité équestre. C'est encore un ubiquiste, j'entends un ubiquiste de la bonté. Que de portraits de ces deux frères, sans compter le Jean Coquelin de cet admirable évocateur le peintre Friant ! Mais que voulez-vous ? les comédiens sont volontiers guettés par les peintres et les peintres aiment à prendre pour modèles les comédiennes et les comédiens. J'ai joué à Londres. On m'a fait l'honneur de m'inviter, moi infime, au Garrick-Club. Tous les murs du Garrick-Club — où les artistes dramatiques dominent — sont tapissés de cadres d'où sortent des têtes de comédiens. Garrick apparaît là, un peu partout, sous tous ses aspects, dans tous ses rôles. Et Kemble et Kean, et Henry Irving ! Reynolds et Gainsborough peignaient avec joie, deux fois, dix fois, ces visages mobiles, curieux et charmants. Millais répétait volontiers : « Avec un acteur on a tout l'homme et tous les hommes ! »

« Et je reviens à ce que je vous disais, mon-

sieur. Hors de leurs rôles, ils ont l'air triste. Les comiques surtout. Nous autres, tragiques, nous gardons notre physionomie. Voilà un superbe fusain représentant M. Paul Mounet. Il est signé Kasak. C'est un pseudonyme féminin comme « Claude Marnef », qui a là de si vivants portraits de femmes. Je connais celle qui signe Kasak. C'est une princesse russe; d'elle, j'ai vu dans la section moscovite deux portraits de premier ordre, un portrait de femme et celui du général Frédérix, en uniforme. J'ai rencontré Kasak autrefois dans l'atelier de Zichy. Que M. Paul Mounet ait l'aspect pensif, rien de plus naturel. Mais un comédien, joyeux à la scène, qu'il soit lugubre dans la vie, par quel mystère ou quelle loi psychologique expliquerez-vous cela ? Oui, on dirait que les comiques portent, dans l'existence courante, la peine de la joie qu'ils expriment, par état. Gil Pérès, qui amusa toute une génération, qui joua, qui inventa *le Brésilien*, était le plus drôle à la fois et le plus lugubre des hommes. Il est mort fou. Après ça, nous vivons tous un peu en état de folie. Un peu plus, un peu moins, ce n'est pas une affaire, et la différence n'est pas grande. Puis, j'aime mieux les fous que les sots.

« Je vous ai dit que le chanteur Lays paraît mélancolique sur la toile qui est là. Ça ne m'étonne

pas. Il songe peut-être à l'aventure sinistre que nous contait le brave baron Taylor, précisément, un soir, au dîner de l'Association. Voici la chose. Lays, de l'Opéra, avait pour ami d'enfance un camarade singulier. Celui-là s'appelait Sanson. C'était le bourreau. Oui, le bourreau tout simplement. Et, pendant la Terreur, le bourreau, fort occupé par Fouquier-Tinville, avait des heures de mélancolie noire. Après une rouge journée, ou, le matin, avant les charrettes, il se donnait le délassement nécessaire d'aller chez son ami Lays, et de lui demander de lui chanter quelque romance, de lui jouer un air sur le clavecin.

« — J'ai besoin d'oubli ! sauve-moi. Mes nerfs se brisent!

« Et Lays, pour consoler l'exécuteur des hautes-œuvres, lui jouait quelque morceau de Glück, quelque mélodie de Grétry. Cette tristesse du bourreau prenant un bain de poésie pour laver les taches de sang, voilà, monsieur, une scène à faire! La Terreur passa. Le chanteur Lays resta l'ami de son camarade, le bourreau Sanson. A son tour, il allait voir Sanson à l'œuvre lorsque l'exécuteur avait une « première ». Ils faisaient l'échange. Un jour, Sanson marquait, en plein air, un forçat condamné au fer rouge. Il y avait foule. On regardait l'épaule nue du misérable, frissonnant

à la bise d'hiver. Le bourreau dit à son voisin :

« — Le fer, vite le fer ! Le malheureux grelotte ! Passe-moi le fer !

« Le valet n'entendant pas — par pitié pour l'homme dont les dents claquaient, Lays, qui était là, prit le fer dans le réchaud, le tendit à Sanson et la chair grésilla. Mais le lendemain, — ah ! le lendemain ! — lorsque Lays revint à l'Opéra, quels visages ! quels sourcils froncés ! Pas une main tendue ! « Valet, valet de bourreau ! » murmuraient des voix, derrière les portants. Lays voulut s'expliquer. On ne le croyait pas. Le chanteur accusé de servir d'aide et de laquais au pourvoyeur de la guillotine en faillit mourir. Et voilà pourquoi il a l'air si triste dans le cadre que vous voyez là. Il songe peut-être à Sanson, au fer rouge, et à cet écho sinistre des coulisses : « Valet de bourreau ! »

Mais, au fait, je vous répète là ce que vous savez aussi bien que moi puisque, m'avez vous dit, le baron Taylor vous avait conseillé d'écrire la chose !...

« Ah ! que j'en aurais à vous dire, monsieur, si je vous contais tout ce que cette exposition tire du fond de ma mémoire ! Mais je vous demande pardon, quelle heure avez-vous ?... Curieux de tout, je vais à la Fête des Vendanges. Je vous demande pardon de vous dire au revoir... »

Et, de sa voix de cuivre, Brichanteau fredonna, comme il eût tonné :

La vendange est finie !
La nature bénie
A livré son trésor,
Grappes de pourpre et d'or !

— C'est d'Édouard Plouvier, dit-il alors. J'ai joué son *Mangeur de fer*, un de mes succès. Et une pièce solide... Brave Plouvier !... Encore un mort ! Tout cela est mort !

Et Brichanteau s'en alla, vendangeur de l'art qui, sans être un panier percé, n'a pour trésor qu'un panier vide.

VII

DÉCLAMATION

Je l'ai rencontré, cette fois, devant le monument du faubourg Poissonnière, planté de l'autre côté du trottoir, et regardant le grand bâtiment dont la porte close s'entr'ouvrait pour laisser passer quelque maigre fillette en chapeau de paille allant se faire inscrire au secrétariat et se présenter aux auditions dans quelques jours.

Son œil, sous ses sourcils froncés, me parut plein de songes, mélancolique, presque douloureux — et sa belle tête vieillie avait de temps à autre des hochements attristés.

— Eh ! que faites-vous là, mon cher Brichanteau ? Vous venez encore évoquer votre passé et retrouver votre jeunesse !

« — Précisément, monsieur, répondit-il. Faust ridé, je voudrais bien qu'un Méphistophélès quelconque me rendît les beaux jours où l'on peut aimer Marguerite. Cela n'arrive pas. La vie se moque bien des inventions des poètes, et c'est

un vieux qui s'arrête devant le logis d'autrefois !

« Le Conservatoire ! J'y ai vécu, j'y ai dormi, car nous y étions pensionnaires au temps des neiges d'antan. J'y ai vu Chérubini. Une partie de mon existence — celle où l'on bâtit des châteaux en Espagne — tient entre ces murailles. Je passais là devant, par hasard, et je me suis arrêté, me disant qu'elle n'a pas changé, la façade de ma caserne d'Art et que c'est bien le même seuil que j'ai franchi il y a tant, tant, tant d'années ! Ah ! comme ça file la vie ! Elle avait inventé les trams électriques avant celui qui les a trouvés.

« Et — vous allez être étonné — pour la première fois voilà qu'aujourd'hui l'inscription que je lis là et que j'ai vue si souvent m'a frappé : « *Conservatoire de Musique et de Déclamation* ». Déclamation ? Oui, c'est bien ça. J'épelle le mot, ce mot qui ne me disait rien autrefois, j'entends qui ne me choquait pas, et, cette fois, il me taquine. Oh ! je sais bien ce qu'il veut dire : bien prononcer, faire valoir les parties du discours, accentuer, rendre la musique même de la phrase. Parfaitement. Mais tout de même je me demande s'il ne vaudrait pas mieux mettre au-dessus de cette porte : « *Conservatoire d'Art théâtral* ». Déclamer, c'est bien — et encore ne faut-il point s'habituer à ce qui est déclamatoire, et le mot a un sens après

tout qui n'est pas si favorable; — mais jouer, aller, marcher, venir, vivre, en un mot, c'est ça le théâtre. Alors, comme le vieux général qui entendait chanter le rossignol, vous savez, je me suis mis à rêver, à songer à un tas de choses, à mon passé, à l'avenir de ces enfants qui vont rentrer dans leurs classes et remâcher leurs rôles avant peu. Et ma vieille tête de comédien retraité qui n'a plus qu'à passer en revue ces chimères s'est mise à trotter par les espaces. « Déclamation! » Il y a tout un monde dans ce mot-là, toutes les qualités et tous les défauts de notre art.

« Déclamation! Oui, oui, c'est bien le mot qu'ils épellent au fronton du Conservatoire, tous ces nouveaux venus qui se présentent là pour remplacer les anciens et rajeunir les théâtres! Ah! misère! Où vont toutes les toiles accrochées, chaque année, dans les salons du Grand-Palais? Où finissent tous ces lauréats et demi-lauréats qui sortent du faubourg Poissonnière en se disant, comme Rastignac: « A nous deux maintenant, Paris!... » Et après Paris, la boussole entière! Avec leur diplôme de parchemin, ils croient tenir, ces pauvres enfants, la gloire et la fortune. Or, voilà: dès leurs premiers pas, la vie change son sourire en grimace. Ils en voient de grises après avoir vu tout en rose. J'ai passé par ces petits chemins, et il m'a fallu

une carcasse crânement constituée et une forte dose de philosophie pour résister à tant de traverses. Mais qu'est-ce que vous voulez? On avait la foi.

« Ont-ils la foi, ces jeunes gens qui piochent leurs auteurs dans leur coin et vont affronter le jury la semaine qui vient? Oui, sans doute. Je l'espère pour eux. Je ne suis pas de ceux qui croient que leur génération avait toutes les vertus et qu'après elle il faut tirer l'échelle. Ah! non, par exemple! Nous avions nos qualités, mais nous avions nos défauts, parbleu! et ces petits, s'ils ne sont pas parfaits, ont une vertu qui vaut toutes les autres : ils ont la jeunesse! Ah! le nommé Vingt Ans, il n'a qu'à se montrer : il nous enfonce tous.

« Mais il y a Vingt Ans et Vingt Ans! Il me semble que nous les portions plus allègrement, quand nous les avions, ces vingt ans-là! Nous étions plus fous, nous étions plus bêtes, si vous voulez. Il y avait plus de phosphore dans nos cerveaux. Ah! monsieur, il fallait nous voir dans nos aventures! Ballotés comme Ragotin ou Destin, gelés comme le Matamore de Gautier, cahotés, soumis aux votes des publics de province, nous nous moquions de tout et nous bravions tout à la fois. Tout et le reste! J'ai reçu des pommes cuites aux côtés de Glatigny, et il les ramassait, le bon poète,

en disant : « Brichanteau, mon cher, regarde bien : cela vient du Jardin des Hespérides ! » Ce sont ces illusions-là qui font vivre. Ah ! c'est un peu le refrain de la vieille chanson de Nadaud. En ce temps-là, nous n'étions pas

Non, nous n'étions pas notaires !

« Eux, ces enfants, c'est ce que je leur reproche. Ils sont graves, ils sont sévères. Ils ont la redingote notarienne. Et, arrivistes volontiers, ils sont pessimistes et dédaigneux. Monsieur, je faisais queue pendant des heures et je me privais de dîner pour aller voir Frédérick dans *Ruy Blas* ou Bocage dans *Antony*. Et j'avais des battements de cloche dans la poitrine quand j'apercevais de loin ces géants. Je ne voyais que leurs grands gestes, et, moi aussi, fronçant le sourcil comme l'un, je marchais comme l'autre, dans mon rêve étoilé. Aujourd'hui, ils blaguent. Ils ont l'impatience, ils ne peuvent attendre. Pressés, pressés, pressés ! Nous étions, nous, fiers d'être l'alcade qui vient arrêter Don César, et le vieux Régnier, dans *Bertrand et Raton*, se faisait une réputation avec deux mots, avec un seul cri : *Vive moi !* Quand nous pouvions nous glisser dans l'ombre d'un maître acclamé, ça nous suffisait, nous étions heureux.

Aujourd'hui, dès les premiers pas, il leur faut un « rôle de pièce », comme on dit. Pas de galons de sergent-major, non, non, les épaulettes de colonel tout de suite. Et quand je dis colonel ! Ils fendraient avec plaisir l'oreille à leurs généraux en déclarant : « Plus de vieux ! ». Vieux ? On est vieux quelquefois à vingt ans, et moi qui en ai plus de soixante-dix, j'ai parfois, quand il s'agit de l'Art, des flambées de jeunesse. Donc, ça ne veut rien dire, l'âge, et je ne voudrais pas que les petits jeunes vieillissent si vite. On m'a conté qu'un jour, Delaunay, resté membre du jury après avoir quitté la Comédie, avait donné, au Conservatoire, une réplique, dans *l'École des Femmes*, à un élève de vingt ans qui n'avait pas de camarade pour partenaire. Ah ! monsieur, ceux qui l'ont entendu ce jour-là ! Il paraît qu'il franchit les marches du petit escalier menant à la scène et que là, sur ces planches où il avait été écolier jadis, il fit entendre — à soixante ans passés — une voix aussi jeune, il joua avec autant de verdeur et de charme Horace qu'autrefois, à l'Odéon, ou, il y a quelques années, à la Comédie-Française. Ce fut un feu de jeunesse et comme un feu de joie.

« Eh bien ! je les voudrais jeunes, ces jeunes gens, qui me semblent des critiques un peu amers, qui coupent les cheveux en quatre et ne s'aban-

donnent pas assez à la joie de vivre. Ah ! messeigneurs, autrefois, quand nous allions non pas en tournée, mais en voyage, quels caquets, quels gais refrains, quelles fusées, quelles chansons ! Une volière, un chant d'oiseaux ! Des folies ! Maintenant, on prend son billet, on apprend son rôle en chemin de fer, on arrive, on joue, on repart, on dort en wagon. C'est réglé comme du papier de musique. L'imprévu est fini, l'oiseau bleu est envolé ! Des notaires, monsieur !

« La roulotte du forain qui s'arrête au bord du chemin, la roulotte, avec les repas pris au revers du fossé, tandis que le cheval broute l'herbe des routes, cette bonne vieille roulotte de l'artiste en plein vent, notre frère de misère, contient plus d'idéal, je crois, que le sleeping-car qui emporte Alceste ou Iphigénie à travers les frontières. J'ai été un bohème ou un bohémien de l'art, moi, et je m'en vante !... »

Il marchait à mes côtés, remontant le faubourg pour gagner les Batignolles.

Et, tout à coup, revenant à son idée, au mot qui l'avait frappé :

« Déclamation, fit-il en hochant encore la tête. Déclamation ! J'ai déclamé, comme tout le monde. Ç'a été mon art et mon triomphe. Je

vibrais, je criais. Et si les directeurs ne me trouvaient pas fini, fini — imbéciles de directeurs! — je vibrerais et je crierais encore. Mais j'avais tort. Gueuler n'est pas jouer. Écraser M. Beauvallet sous mon tonnerre, c'est un triomphe que pouvait obtenir aussi bien que moi un train de chemin de fer. Déclamer, s'il faut aller au fond des choses, c'est jouer faux. J'ai essayé, depuis que je ne vous ai vu, monsieur, de suivre en qualité de régisseur — car il faut bien vivre — quelques artistes jouant à l'étranger, et si j'ai cessé d'exercer ces fonctions, c'est que j'avais la conviction intime que j'aurais pu, malgré mon âge, jouer certains rôles mieux que les comédiens à qui j'envoyais les bulletins de répétitions. Alors, qu'est-ce que vous voulez? je souffrais. Mon cœur de comédien souffrait. Donc, j'ai démissionné. Mais j'ai pu, en voyageant ainsi, étudier le jeu des artistes des autres pays, et savez-vous ce qui me frappe, moi, Brichanteau, ami du grand art et élevé à la grande école? Ce qui me frappe, c'est qu'ils jouent simple. Ils ne crient pas, ils ne déclament pas.

« J'ai vu Irving, sir Henry Irving. Il est très simple. Un autre Anglais, M. Beerbohmtrel, est très naturel. Il est simple. La Duse ne crie pas. Elle m'a rudement empoigné, la Duse. Ce n'est

pas une actrice en scène, c'est une femme. Quand elle supplie Armand Duval de ne pas l'insulter devant tout ce monde et qu'elle lui jette, la pauvre femme, des *Armando! Armando! Armando!* qui attendriraient des cailloux, elle ne crie pas. Il ne crie pas, M. Novelli, que j'ai vu jouer une scène de folie dans *Un Drama Nuovo* comme un médecin l'eût étudiée dans sa clinique. Tous ces gens-là ne déclament pas, ne déclament plus. Cela m'a beaucoup frappé, ce besoin de simplicité qu'on cherche partout, que le public demande à ses acteurs et qui est la marque de ce temps-ci. Voyager est une bonne chose. Mais, du reste, n'avez-vous pas autour de vous des artistes éminents qui sont simples aussi — aussi simples et vrais qu'une Desclée — et que vous pourriez citer comme modèles?

« Je sais bien, on me dira : « Il est plus facile « de *jouer simple* que de donner aux vers le rythme « voulu ». Un tragédien que vous connaissez bien disait à un comédien très célèbre, aujourd'hui retiré : « C'est étonnant, vous jouez vos rôles avec « vos gestes de tous les jours! » Il faut à la tragédie des dons physiques particuliers; c'est de la statuaire; on doit y être sculptural; mais les gestes naturels n'excluent pas la majesté. En somme, les anciens avaient, eux aussi, leurs gestes de tous les jours! C'est assez simple, ces petites statues

de Tanagra que je me payerais avec tant de joie, si j'étais riche. Ah! monsieur, je vois bien (je ne regrette rien, j'aime le pittoresque) que j'ai, jadis, trop souvent joué avec mes gestes des dimanches!

« Et, tenez, Rachel, la grande Rachel, elle était assez antique, je suppose? Eh bien! elle était simple. Un des honneurs de ma vie est de lui avoir donné la réplique, une fois, à Marseille. Je la vois encore : une statue vivante, oui, mais une femme, une femme de tous les jours, pas endimanchée, vraie comme la vérité. Mieux que ça, monsieur. J'ai connu des gens qui avaient connu Talma. C'était un cerveau, Talma, en même temps qu'un interprète ou un créateur admirable. Et il en avait tant vu! Il disait un jour à des amis : « Je n'ai « pas seulement joué des tragédies, j'ai assisté à « des tragédies réelles qui n'étaient pas moins san- « glantes que celles de Corneille ou de Crébillon. « J'ai vu de près des conciliabules d'hommes poli- « tiques qui se préparaient aux combats du lende- « main. Il s'agissait de plans de campagne oratoires, « de discours à prononcer ou d'accusations à porter « à la tribune de la Convention. Ils jouaient leur « liberté, ils jouaient leurs têtes, ces Conventionnels « que j'écoutais, et ils visaient la tête des autres. « C'était la loterie de la mort. Je les écoutais, je les « regardais, je les étudiais, *répétant* ainsi la pièce

« terrible où ils allaient tenir leurs rôles dans « quelques heures. Eh bien! ce qui me frappait, « *c'est qu'ils parlaient bas et qu'ils ne faisaient pas « de gestes!* »

« Déclamation! Est-ce que vous ne pourriez pas obtenir qu'on biffât ce mot-là comme on a, à ce qu'il paraît, effacé du programme des classes, dans les lycées, le mot « rhétorique »? Rhétorique! On me dit qu'il y a des gens qui le regrettent, ce vieux mot, comme quelque chose de la vieille France. « Faire sa rhétorique! Être en « rhétorique! » On ne dira plus ça. On dira je ne sais quoi. Autre chose : « Être en première », probablement. « Faire sa troisième, sa seconde, sa « première ». On s'habituera à l'étiquette nouvelle, on s'habitue à tout, et il faut bien que ce qui est vieux — meubles et bâtiments, hommes et choses — tout craque à la fin. Mais — je ne sais pas, moi — il ne me semble pas que ces appellations-là soient à regretter. La rhétorique fait des rhéteurs et la déclamation des déclamateurs, je ne vois que ça! Eh! ma foi, monsieur, quand, au Conservatoire comme au lycée, on fabriquerait des hommes, où serait le mal?

« Après ça, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde point. Je ne fais pas partie de la commission des études, et je ne suis pas des-

tiné à faire longtemps l'ornement du vingtième siècle. C'est bien assez d'avoir vécu tant d'années du dix-neuvième! Songeons à désencombrer la Société des Artistes dramatiques! Il y en a qui guettent ma pension sans être des requins, c'est trop juste ! Salut, monsieur! »

Il entra dans un bureau de tabac pour rallumer une cigarette éteinte, et j'avais remarqué que, dans son salut comme dans son discours contre la déclamation, Sébastien Brichanteau avait gardé quelque chose de déclamatoire.

On est toujours de son époque.

VIII

COMÉDIENS A CONCOURS

— Tous les ans, me dit Brichanteau, j'obtenais, jusqu'à présent, de quelque ancien camarade arrivé, un billet pour un coin quelconque au Concours du Conservatoire. Mais voilà : les années passent, les vieux s'en vont, ceux que je connaissais disparaissent et ceux qui arrivent ne me connaissent plus. Épave du théâtre, je me contente alors du sort des épaves. Je suis le flot. J'ai fait souvent comme tout le monde, et le jour du Concours, dès le matin, — je dis dès quatre heures du matin, — la queue à la porte du Conservatoire, dans la rue. Ça me rajeunissait de me mêler à cette jeunesse qui venait là, restant des heures pour gagner un strapontin à la force du jarret. Et puis en juillet, si les jours sont durs, les nuits sont fraîches, et pour la santé, c'est tout profit. Il y a encore de la vigueur dans mes vieilles jambes. Brichanteau, j'espère, ne connaîtra jamais l'ataxie!

Et ça me plaît de retrouver dans cette salle sur-

chauffée, enfiévrée, turbulente, un peu des battements de cœur de mes vingt ans ! Dans la buée que dégage cette foule, plongée là comme en une étuve, hammam de l'art dramatique, il me semble, lorsque vient la minute angoissante de la proclamation des prix, revoir tous mes camarades d'autrefois, pâles, anxieux, les jolies filles près de s'évanouir, les pauvres garçons prêts à crier leur rage et à pleurer leurs déceptions, et moi-même attendant, comme un arrêt de mort, la proclamation de mon nom.

Que c'est loin ! Ah ! que c'est loin, tout ça ! Et c'est inoubliable ! Et comme pourtant c'est oublié ! Que de Célimènes et d'Hernanis, que d'Œdipes et que d'Antonys, que d'Agnès et que de Silvias ont passé, passé comme des ombres, depuis moi, sur ces planches du petit théâtre ! Et je les vois tels que furent les créatures exquises de ma jeunesse et, avec leurs cheveux crépus, les compagnons de voyage de mes premières tournées ! Presque tous sont au cimetière, à présent. Je passe bien souvent, moi aussi, dans mon petit logis, des Revues Nocturnes, comme César décédé.

Mais j'aime toujours le théâtre et j'ai toujours l'espoir que de ce concours annuel du Conservatoire sortira quelque Rachel nouvelle, quelque Dorval, quelque Desclée, quelque Mélingue,

quelque Frédérick, quelque Talma. Et je ne manquerais pas un concours pour un empire. C'est le cas de le dire, un empire! Qu'est-ce que j'en ferais?

Je sais bien que je sors le plus souvent déçu de ces longues séances et que je n'en garde point ce parfum d'art qui fut jadis comme mon viatique. J'entends répéter à chaque fois : « Tout s'en va, tout se perd! » Et cela parce que le génie n'apparaît pas à chaque scène et n'est pas la règle commune. Avec ça que le génie, et même le talent, n'est point l'exception, au théâtre comme partout, dans la peinture ou dans les lettres. J'ai beau avoir des rides, je suis toujours aussi plein d'espérance que ces « jeunes » qui vont attendre avec moi à la belle étoile, et je laisse dire et passer ceux qui crient à la décadence. Décadence! On a toujours jeté ce mot, comme une pierre, à la tête des vivants. J'ai beaucoup lu si j'ai beaucoup vu, et j'ai toujours entendu le même refrain. Toujours. Il y a longtemps, par exemple, que l'excellent Casimir Bonjour s'écriait dans un article du livre des *Cent et Un* de Ladvocat sur les *Comédiens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui* : « Hélas! il n'y a plus de tragédie! Elle est morte pour longtemps, pour toujours peut-être! » Et, peu d'années après, une petite chanteuse des rues surgissait et répondait à Casimir Bonjour : « Pardon, monsieur, Her-

mione et Phèdre vivent toujours, et voici ma carte : *Rachel Félix.* » Puis quand Rachel mourut, ah! Dieu! ce fut un concert de *De profundis* : cette fois, elle est bien morte, la tragédie! — absolument comme lorsque Mlle Mars disparut, on imprima que c'en était fait pour jamais de la comédie! Lisez Mme d'Abrantès, vous verrez que dans les salons de Paris on déclarait que lorsque Mlle Mars ne serait plus là, il n'y aurait plus rien... Rien... Et il y a toujours quelque chose. Et malgré nos calvities et nos rhumatismes, il y a toujours de la jeunesse au monde et il y a toujours des lilas, des primevères, des printemps!

Je relis souvent les vieilleries qui furent jeunes quand je n'avais pas encore moi-même de cheveux blancs. J'en relis même qui sont plus anciennes que moi. Des vaudevilles oubliés, de bons vieux drames abolis. Connaissez-vous *Préville et Taconnet?* Ce fut aux Variétés un succès de vogue insensé. On y voyait Préville, l'acteur de la Comédie-Française, et Taconnet, l'acteur du théâtre de Nicolet, amuser l'un la cour, l'autre le boulevard, et c'était la question même de la *tradition* et du *naturel*, l'éternelle question du Conservatoire, qui se posait là, dans un vaudeville grivois. Ah! le boulevard du Temple! Il revivait, joyeux et clair comme un vin pur, dans cette pièce anecdotique! Et Préville et

Nicolet y échangeaient ce dialogue qui date de 1817, s'il vous plaît :

— Ah! çà, mon cher Préville, nous passons la journée ensemble. Vous avez fait relâche?

— Oui, répondait Préville, par indisposition.

— Et de qui, mon Dieu?

Préville, riant : — Par indisposition de Mlle Clairon, qui a une partie de campagne pour ce soir.

Alors Nicolet continuait :

— Comment va le Théâtre-Français? Attirez-vous la foule? Faites-vous beaucoup d'argent?

— Oui, beaucoup. En province.

Lekain, mon cher, est à Lyon;
Madame Belcourt est à Lille;
Molé va partir pour Mâcon,
Ma femme part pour Abbeville;
A Rouen, Bourret a des succès,
Et Brizard récolte en Provence :
C'est bien le Théâtre-Français,
Car il est dans toute la France.

Ça se chantait alors, ce couplet, sur l'air du *Verre*. Ça se chante sur un autre air; mais c'est toujours le même couplet.

Et ce pauvre Conservatoire! L'a-t-on assez attaqué! Sans doute il n'enseigne pas le génie,

comme je vous disais tout à l'heure, mais il apprend l'orthographe et c'est quelque chose. Un peintre a besoin de savoir broyer ses couleurs, faire sa palette. Après quoi, s'il peint des chefs-d'œuvre, tant mieux pour lui et tant mieux pour nous! Il faut bien savoir marcher, savoir respirer, savoir gesticuler. « Les doigts, disait Garrick, sont autant de langues qui parlent. » Et la voix, il faut l'étudier! On se fabrique une voix. Oui, monsieur. Par une gynastique spéciale. Le vieux Sarrazin, le prédécesseur de Brizard, disait à un débutant à la voix faible : « Toi, viens étudier chez moi, et avant peu je te ferai cracher le sang! » Et il faut cracher le sang si l'on veut parvenir. On peut tout ce qu'on veut. Adrienne Lecouvreur avait la voix sourde; la voix de Lekain était lourde et les contemporains nous parlent de la « voix souriante » de Mlle Mars. « Sans le médium de la voix, pas de vérité », répétait volontiers Molé. Ce médium, on se le donne. Ce cabotin de Néron, que Sienkiewicz a remis à la mode, s'appliquait des cataplasmes au cou et se faisait faire des gargarismes pour la voix. C'était un malin. Et, pour les apprentis comédiens, que de ressources dans l'enseignement des vétérans! Par exemple, l'art des *temps*, ne faut-il pas l'enseigner?.. Les élèves l'ont-ils d'instinct? Lekain demandait qu'on n'oubliât pas l'art des préparations, le

jeu muet précédant le mot, l'art des *temps*, je le répète, comme on dit aujourd'hui, ces *temps* qui donnent une valeur si grande aux paroles, qui les font attendre, les préparent, et qu'on appelait les *grâces additionnelles* du temps de Garrick. Ce sont choses que les auteurs eux-mêmes, lisant leurs pièces, ignorent quelquefois.

Croirez-vous que Corneille, le vieux Corneille, ne savait pas dire ses vers ? Oui, le vieux Pierre de Rouen. Il balbutiait. Il ne savait pas *indiquer*, comme nous disons. Au contraire, Racine, Molière, comme Lulli, *indiquaient* admirablement. La Champmeslé devenait meilleure quand Racine la faisait répéter. Molière notait musicalement toutes ses intonations avant de jouer. Il savait conduire sa voix, éviter l'emphase. Ce n'était pas seulement un auteur comme on n'en voit plus. C'eût été un admirable professeur au Conservatoire.

Encore une fois, je ne vous dis pas que le Conservatoire donne *le don*, mais il apprend à se servir des dons qu'on peut avoir. L'originalité n'a besoin de personne. Mais court-elle les rues, l'originalité ? Il y a une façon d'exprimer un sentiment qui n'appartient pas à tout le monde. Un comédien passionnel, d'inspiration impulsive, n'aura pas les ressources ingénieuses d'un comédien pensif et

descriptif, si je puis dire. Pour exprimer la misanthropie, la colère de ces vers d'Alceste maudissant les hommes, mais leur gardant cependant le dévouement qui subsiste en tout amour rentré :

> Tous les hommes me sont à tel point odieux
> Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux...

que faisait Molé, par exemple? Au lieu du geste qui repousse, du geste de la haine brutale, il disait ces deux vers en resserrant ses bras sur sa poitrine avec une expression de douleur contenue, comme s'il aimait encore, obstinément, en voulant haïr. Si je jouais *le Misanthrope*, je dirais ces vers-là comme les disait Molé. Ça ne m'ôterait rien de mon *naturel*, et ça y ajouterait la *tradition*. Toujours Préville et Taconnet!

Mais aurais-je raison, moi qui suis naturellement Lagardère ou Buridan, d'endosser l'habit vert d'Alceste? C'est là la question, comme dit Hamlet. On ne peut pas bien jouer tous les rôles. La nature nous a formés avec des qualités spéciales. De là les *emplois*, d'où tous, tant que nous sommes, nous demandons à sortir. Le comique veut être aimé, le tragique entend faire rire. Et le public, dérouté, s'étonne de ces inutiles ambitions. Kean avait, certain soir, voulu jouer Abel Drugger,

un rôle comique et naïf, que Garrick avait créé. Le lendemain, la veuve de Garrick, qui assistait à la représentation, lui écrivait ce tout petit mot : « Mon cher monsieur, vous ne jouerez jamais Abel Drugger. Votre servante. » Kean répondit simplement : « Ma chère dame, c'est vrai. Votre serviteur. » Et ça prouve que Kean avait de l'esprit. D'autres, qui n'ont pas le talent de Kean, se seraient fâchés. Kean comprit et ne joua plus le rôle d'Abel Drugger.

Ah ! Kean ! *Désordre et Génie !* disait Dumas. Je l'ai joué, ce *Kean !* J'ai jeté au public ses revendications et ses colères. Il vivait à sa guise et jouait à sa fantaisie. C'était le type insouciant et inspiré qui nous hantait, dans notre jeunesse. Être Kean ! Être le fou de génie qui livre au public son âme en pâture ! Nous étions peut-être insensés ; mais, je le répéterai souvent, nous avions la foi. La considération n'était pas ce que nous ambitionnions le plus. Ce qui nous mettait le feu aux artères, c'était la gloire, la perspective, l'appétit de la gloire. Un jour, Hugo m'a parlé, oui, à moi qui vous parle. Je figurais dans *Ruy-Blas*. Il devina que j'étais quelqu'un et, sous le feutre d'un hidalgo quelconque, l'homme qui pouvait incarner, à une heure donnée, l'amant de la reine d'Espagne. Il dit : « Ce comparse, là-bas, à droite, il porte bien

la rapière, ce comparse ! On le prendrait pour un Velazquez ! » Ce jour-là, monsieur, j'aurais baissé la tête en sortant du théâtre, de peur de cogner mon front aux étoiles. Voir Hugo de près ! Avoir attiré son regard ! Être comparé à un Vélasquez ! J'emportais de la joie pour une année. Et ce souvenir est une consolation, aujourd'hui que je suis vieux. Ne le dites pas à mes jeunes camarades, ils me prendraient, à mon émotion, pour une vieille bête. Je ne suis pas une vieille bête. Je vis de souvenirs et je rumine les heures de misère consolées par des minutes de gloire !

Aujourd'hui, la gloire seule semblerait sonner creux. C'est le pain sec, la gloire. On veut du succès argent comptant. On se dit avec raison qu'un comédien vaut un autre homme, et souvent vaut beaucoup mieux. Et, alors, encore une fois, on est un bourgeois ayant pignon sur rue au lieu d'être l'errant d'autrefois, qui vivait à l'aventure, mais librement, joyeusement. Quand les comédiens feront partie d'un Cercle, je regretterai, ma parole, le temps où ils entraient, comme Ragotin, en carriole aux roues grinçantes dans leur bonne ville du Mans. Ah ! sainte bohème ! Mais que voulez-vous ? Personne n'ose plus être un bohème aujourd'hui, et le temps est loin où Glatigny, mon camarade Albert Glatigny, comédien et

poète épique, clamait aux oreilles des bourgeois ce vers qu'il n'a jamais imprimé :

Nos habits vous font voir les cordes de nos lyres !

Talma, à son lit de mort, avait sur sa table le livre du baron Denain de Cuvellier, *Le Clergé et les Comédiens*, ouvert à la page où il est question des honneurs rendus à un comédien mort, par ordonnance de Louis XIII. Ce grand homme, qui dépassait ses contemporains de dix coudées, n'avait qu'une idée après avoir vécu d'une vie supérieure à tout le monde : être enterré comme tout le monde. Aspirer à l'existence de tous, pour nous autres, c'est aspirer à descendre.

Baron, épris de distinction, demandait que les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices. Frédérick Lemaître ne fut nourri que de vache enragée et pourtant joua les grands seigneurs et semblait élevé dans des palais. Il ne faut pas trop demander à la vie, Monsieur, et quand nous avons une parcelle de succès nous devons nous en contenter.

Voilà ce que je dirais volontiers, moi qui suis non pas un raté, Dieu merci, — car j'ai eu mon heure, — mais un déchet de l'art dramatique. Patience et courage ! répéterais-je volontiers à ces

pauvres enfants qui vont concourir aujourd'hui ! Patience, car la vie est dure. Courage, car la mêlée est ardente et les arrivistes des coulisses ont des ongles comme ceux de la littérature ont des griffes.

Je lis quelquefois, en plein air, des journaux de tous pays qu'accroche à son kiosque une marchande de mon boulevard extérieur, et, hier, je vois dans le *Daily Graphic* les portraits de deux jeunes filles, deux belles filles, en vérité, miss Ida Yeoland et miss Edith, sa sœur, qui se sont suicidées, à Londres, l'autre jour, les pauvres petites, parce qu'elles étaient lasses de lutter, qu'elles comptaient sur un engagement pour l'Amérique et que l'engagement ne venait pas. Ah! l'Amérique! Si on ne compte que sur ses dollars, on est perdu ! Charmantes, de cette grâce des Anglaises qui fait songer à Ophélie, Edith et Ida ont pris du poison pour fuir la vie, et on n'a trouvé, dans le petit logis d'Holborn où habitaient les malheureuses filles, qu'une lettre où Edith écrivait à la mère : « Nous en avons assez. Pardon du chagrin que nous allons vous faire; mais l'existence est trop dure. La supporter plus longtemps nous est impossible. Ida veut être enterrée avec son petit collier et sa bague. Je vous demande, moi, de brûler mes lettres et de m'oublier. La toile va se baisser sur notre tragédie de tous les jours. Adieu ! »

Je pourrais vous traduire la lettre entière, car j'ai appris l'anglais afin de pouvoir lire Shakspeare. Elle est poignante. Elle en enseignerait long sur l'envers du théâtre et les lendemains de l'espérance. La vie est encore le plus rude des Conservatoires.

Pauvres petites ! Elles avaient escompté l'avenir de gloire qui n'était devenu qu'un avenir de misère. Il faut être trempé durement pour supporter cette existence de trappeur — trappeur avec trappes et chausse-trapes — qui semble rayonnante et facile à tous les papillons de la rampe. Il faut s'armer, se raidir, se répéter que toutes les carrières ont leurs heures sinistres, si l'on veut continuer à courir la chance de cette loterie macabre : le Théâtre ! Ou plutôt, quoi ! il faut aimer son art, l'aimer pour ses succès, l'aimer pour ses déboires ; il faut garder jusqu'à la dernière heure les amours et la foi de ses premières années, croire à ce qui n'est pas, croire au rêve, et se dire que, dans sa justice distributive, le sort a été clément s'il vous a donné une minute, une seule minute d'illusion. L'illusion, monsieur, c'est peut-être tout simplement ce qui permet à l'homme de vivre sa vie.

Et voilà pourquoi, tous les ans, je viens revoir, sous des traits nouveaux, mes vieilles chimères dans ce palais de l'illusion qu'on appelle le Conservatoire.

Et, cette fois, les spectres blonds des deux petites Anglaises mortes attristeront un peu la joie de mon plaisir, de ce voyage annuel au pays de l'Espérance ! Enfin ! En avant toujours, par delà toutes ces tombes, comme disait l'autre.

A tout à l'heure, monsieur ! Sébastien Brichanteau a bien l'honneur de vous saluer.

IX

AU CONSERVATOIRE

— Savez-vous, monsieur, ce qu'il faudrait au Conservatoire? Je vais vous le dire. C'est une chaire de Beauté!

Je reconnais la voix sonore qui jetait ces mots comme un coup de clairon — à la Barbey d'Aurevilly — parmi les conversations, les propos, les potins, au milieu des groupes bavards, le pépiement d'oiseaux échappés, dans la cour du faubourg Poissonnière. C'était encore notre ami, toujours jeune malgré les années, ardent, militant, toujours sous pression comme une machine à vapeur qui chaufferait pour un Voyage vers l'Idéal.

— Ah! tiens, mais, c'est une idée! Qui vous l'a donnée?

— Personne. Je joue mes rôles, mais j'invente mes idées!

« Oui, monsieur, je dis bien, une chaire de Beauté. Et je vous prie de croire que je ne tiens

pas à faire là du paradoxe et à épater le bourgeois. Non. Je dis ce que je pense, comme je le pense. Les théâtres c'est, ce doit être la Beauté sous toutes ses formes : œuvres et ouvriers, créateurs et interprètes, et la première vertu pour un comédien c'est d'être beau. On parle souvent, on parle toujours des réformes à apporter, des lézardes à boucher dans l'enseignement du Conservatoire. On interroge les critiques, on *interviewe* les professeurs. *Interviewer!* Ces mots nouveaux me semblent toujours un argot qui ne vaut pas celui des coulisses. Pour un peu, on demanderait, ma parole, leurs avis aux écoliers qui entrent à peine dans les classes et n'ont pas plus de barbe au menton que Chérubin. Eh bien, en fait de réformes, j'en propose, une réforme : — je réclame pour tous les candidats à venir la beauté du visage et la beauté du corps. Aux prochains examens d'admission, appliquez-la donc, ma réforme !

« Voyons, monsieur, n'est-ce pas un crime d'admettre à suivre des cours et à s'embarquer sur la galère dramatique de malheureux enfants dont la laideur et le ridicule les exposeront plus tard à tous les mécomptes? Et n'y a-t-il pas, en outre, un devoir, pour le jury, à ne pas infliger au public la vue de pauvres êtres noués et comme rachitiques qui rêvent de jouer *le Cid* ou *Andromaque* avec

des physiques de petits bouffons de cafés-concerts? N'eût-on pas de talent, on est déjà agréable quand on est beau. La beauté est une force. Vous entrez en scène; si vous êtes beau, votre succès est conquis à demi ! Mais la laideur, c'est ce qu'il y a de plus absurde au théâtre, de plus inconciliable avec le théâtre. Elle devrait constituer un cas rédhibitoire, la laideur. Et le professeur qui serait élu à la chaire de Beauté aurait le devoir — vous entendez, le devoir — de décourager à tout jamais les imprudents et les pauvres sottes qui se présenteraient devant lui avec des physiques impossibles !

— En vérité, monsieur Brichanteau, lui dis-je en riant, il faudrait peut-être instituer aussi un conseil de revision et faire passer sous la toise les candidats dans le costume sommaire des conscrits?

— Et pourquoi pas? s'écria violemment le chercheur d'absolu. On rejette bien comme impropres au service militaire des mal venus qui pourraient cependant manier le flingot mais que la moindre marche et le plus léger exercice laisseraient sur le flanc, hypothéqués et tirant la langue. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait des réformés de l'art dramatique et des individus déclarés impropres au service de la scène? Est-ce que le théâtre, joie des yeux et des oreilles, n'est pas chose aussi sacrée qu'un bataillon qui défile

musique en tête, et n'a-t-il pas comme lui son esthétique et son besoin de beauté ? Quand je vois de pauvres diables cagneux et affreusement bâtis, fruits gâtés ou fleurs de misère, se présenter pour incarner des amoureux, dire des vers et séduire des femmes ; — quand je regarde de malheureuses filles visiblement nées pour récurer des casseroles ou piquer des bottines, avec des aspects de maritornes ou des épaules de bossues, je me dis qu'il y aurait conscience à les détourner à tout jamais de l'horrible voie douloureuse où ils s'engagent et — je vais vous paraître épouvantable, féroce, moi, volontiers pitoyable et attendri sur les vaincus, — je pense alors que les Chinois n'ont pas si grand tort, qui jettent, paraît-il, au fleuve les enfants contrefaits et mal venus...

Au fleuve jaune où sont les cormorans !

ajouta Brichanteau, heureux d'écouter la musique d'un vers.

Il continua, hochant la tête :

— Oui, je sais bien, vous me direz : il y a les comiques qui peuvent tirer parti de leur laideur et trouver un capital jusque dans leur ridicule physique. Vous avez peut-être connu le brave Hyacinthe, dont le talent, qui était réel, semblait logé

dans son nez, un nez énorme, légendaire, étonnant, tout à fait drôle, un nez qui provoquait le rire, un nez qui fit la fortune des caricaturistes, un nez spécial, un nez-proverbe. Hyacinthe réussit malgré son nez, par son nez. Un autre a dû son succès à une laryngite chronique promenée avec des accompagnements de toux morbide à travers tous les vaudevilles de son temps. Il toussait. On riait. Il jetait d'une voix cassée des plaisanteries qui semblaient les facéties macabres d'un agonisant. Toute la salle entrait en gaîté. Chacun a sa façon de comprendre. Moi, monsieur, ces drôleries me plongeaient en des mélancolies profondes. Je ne voyais là que la contorsion sinistre d'un bouffon faisant publiquement la nique à la Mort. Oh ! bravement, crânement, oui, sans doute. Mais je trouve que notre art, l'art admirable du théâtre, doit donner d'autres spectacles à la multitude et que celui qui spécule sur les misères ou les tares humaines, sur sa bosse s'il est bossu, sur sa phtisie s'il est poitrinaire, fait le dernier des métiers. Et c'est pourquoi je réclame de la Beauté, toujours de la Beauté et encore de la Beauté ! — « Ne vous présentez jamais au théâtre, disait la Clairon, sans avoir reçu tous les dons que cet état demande ».

« Ah ! les malheureux qui, parce que, disent-ils, Lekain et Mlle Duchesnois étaient laids, croient

qu'ils triompheront de l'indifférence ou de l'ironie du public avec des visages de macaques ou des jambes de kanguroos ! Oh ! je sais bien, on me répond : « Il y a le génie qui se moque de la laideur, et le charme, le fameux charme qui vaut mieux que la Beauté. » Exception, le génie ! Le charme de la laideur, chose rare. Notre premier devoir, encore une fois, à nous qui paradons, montons sur les planches, nous montrons à la foule, plastronnons et voulons lui plaire, c'est d'être beaux ! Et combien on éviterait de sombres tristesses à Ragotin si on lui disait tout de suite : « Va-t'en au diable, mon garçon, tu es trop laid ! »

« Seulement, dit Brichanteau philosophiquement, Ragotin ne croirait pas, Ragotin n'écouterait pas. Il n'écoute jamais, Ragotin. Il accuse le sort, les camarades, les malins, les jaloux. Il ne se dit pas qu'il était condamné par sa propre physionomie à toutes ses mésaventures. Ah ! monsieur, ce n'est pas à moi de railler ceux qui n'arrivent pas et qui voient devant eux filer les arrivistes avec du soixante d'intrigue à l'heure. Je sais trop par expérience tout ce qu'il y a de méconnu et d'injustement ballotté dans ce bas monde. Mais vraiment, non vraiment, quand je vois se précipiter vers la rampe comme des papillons de nuit autour des ampoules électriques ces demi-talents

et ces demi-laideurs qui encombrent les abords des théâtres, je me dis : « — Que voulez vous? Ce sont les assoiffés du malheur, des buveurs d'une autre absinthe : la déception ; — des amoureux de la Misère ! »

« Encore s'ils l'aimaient, pour la braver, par la gaîté ou par le caprice, par la chimère et par le rêve, cette Misère que mes épaules ont supportée pendant soixante ans et plus sans que les omoplates aient faibli ! S'ils se moquaient, comme ceux de mon temps, de l'argent dont on se passe quand il le faut, et de la gloire qui poussera peut-être plus tard sur une tombe comme une fleur d'hiver, s'ils étaient les bohèmes bons enfants des grandes routes poudreuses de la vie, s'ils se fichaient du tiers et du quart comme les poètes faméliques et joyeux

Nourris de l'air du temps et vivant des étoiles,

cela pourrait encore passer. On vit, après tout, quand on ne hait pas et qu'on espère encore. Mais ils se plaignent de la destinée qu'ils se sont faite. Mais ils envient ; mais ils nient ceux que la nature a mieux doués ou que le sort a plus favorisés. Ils ne s'expliquent pas les succès d'autrui. Ils promènent à travers l'existence leur bouche amère et

leurs propos de colère. Leur chimère, monsieur, n'a plus que des griffes. Le diable soit de ces mécontents ! La vie m'a imposé des tristesses comme à tout le monde, et je ne crois pas qu'elle m'ait donné ce que j'en attendais quand ma jeune voix de cuivre inquiétait Beauvallet, Jupiter tonnant de la tragédie française. Mais je me croirais déshonoré, indigne de mourir dans la peau d'un comédien méritant ce nom qui est un titre, si je ne rendais point justice à ceux qui, n'ayant pas plus de talent peut-être, ont eu plus de chance que moi ! Non, non, ce n'est pas parce que mon ballon a crevé en l'air que je souhaite des plongeons aux ascensionnistes.

« Mais tous les compagnons ne sont pas ainsi. Je me suis toujours rappelé, pour l'avoir écoutée par tradition — quoique révolutionnaire, je ne médis pas de la tradition, elle s'appelle aussi la science, et je respecte la science — oui, je me rappelle l'histoire typique, éternellement vraie, que contait et qu'avait inventée sans doute Dugazon, qui, paraît-il, était inimitable dans ces soliloques ou ces scènes comiques. Un monologuiste jouant les monologuistes, Dugazon. Il appelait cette plaisanterie : *l'Audition*.

« Et donc, Dugazon racontait et mimait volontiers la scène de ce comédien de province qui

vient pour se faire engager dans un théâtre de Paris.

« Pauvre diable ! N'en rions pas trop. Nous en avons tous passé, le cœur battant la chamade, le front congestionné, de ces auditions dont dépend notre avenir ; et, — depuis le sous-préfet qui fait antichambre au ministère pour devenir préfet jusqu'au malheureux qui se fait inscrire pour jouer les *utilités* et récite *Polyeucte* afin de prouver qu'il peut apporter une lettre, — tout le monde a eu en sa vie de ces minutes dont les affres vous serrent la gorge et vous font sonner dans les oreilles des cloches invisibles.

« Bref, le comédien de province se présente au directeur d'un grand théâtre pour remplir les rôles de son emploi. Quel emploi ? Le premier, parbleu ! Tous les emplois ! Et tous les premiers emplois ! On commence toujours par rêver la couronne. Naturellement.

« Le comédien, maigre, pâle, l'air minable, se carre donc et s'étale et sourit, sûr de lui-même, avec un imperturbable aplomb. Il bégaye. Il ne peut prononcer ni les *R*, ni les *T* ; il a un bras tombant le long du corps. Mais quand on lui demande ce qu'il sait, sa réponse est prompte et elle est nette : il sait tout.

— Tout ?

— Oui, monsieur, tout !

— Voyons, fait le directeur.

Et, assis devant le comédien, il écoute.

Le comédien récite alors une scène d'*Alzire*. Du Voltaire ! Au temps de Dugazon Voltaire n'était pas une vieille bête. Oui, du Voltaire. *Alzire*, rôle d'Alvarez, père de Guzman :

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime...

Mais voilà. En gesticulant, son bras gauche se balance étrangement. Il va, vient, oscille. Le comédien le renvoie en le frappant de la main droite. Inutile. Ce diable de bras gauche revient toujours comme un balancier de pendule et dodeline devant la poitrine d'Alvarez...

Du conseil de Madrid l'autorité suprême...

— Mais, interrompt le directeur, qu'a donc votre bras ? Il est là, pendu et agité à la fois...

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est pas mon bras !

— Comment, ce n'est pas votre bras ?

— Non, monsieur, non, ce n'est pas mon bras !

— Vous vous moquez.

— Et vous, vous m'affligez, monsieur. Vous me rappelez une infirmité désagréable. Ce n'est pas mon bras, c'est un bras d'osier. J'ai en effet perdu... Mais qu'est-ce que cela fait? Un bras de plus, un bras de moins. L'important, c'est la diction, n'est-ce pas? Je reprends :

Du çonseil de *Madid l'auoié supême*

— Vous dites?

— *Alzire*, acte premier, scène un :

Du conseil de Ma... Ma... Madid l'auoié supême...

— Mais, monsieur, vous avez une diction déplorable! Quel diable de vers est-ce là?

— Comment, vous avez remarqué? Vous remarquez tout. Vous êtes difficile. Oui, je prononce malaisément les *r* et les *t*, cela est vrai. Je les passe même. Mais qu'est-ce que cela fait? Je dis admirablement les autres lettres.

— C'est possible. Mais j'ai une faiblesse : je tiens aux *t* et aux *r!* D'ailleurs, je n'ai pas de place disponible. Tous les emplois sont tenus!

— Pas de place! Tous les emplois?... Ah! mon-

sieur, c'est trop fort, par exemple ! Pas de place ! Et vous me laissez-là vous réciter *Alzire ?* Tous les directeurs se donnent le mot, monsieur. Pas de place ! Je leur campe mon Alvarez : « *Du conseil de Madid...* » Ils n'ont pas de place ! Dès qu'ils m'entendent, ils me font la même réponse ! Pas de place ! Ce sont, je le vois bien, les camarades qui intriguent auprès d'eux ! Pas de place ! les comédiens de Paris ont peur de moi, voilà ce que cela prouve ! Pas de place ! Eh bien, je me la ferai, ma place, moi ! Moi, tout seul, malgré vous, malgré eux ! Pas de... plaa... pas de plaa-ace !

« Mme d'Abrantès (avez-vous lu Mme d'Abrantès, monsieur ?), Mme d'Abrantès, qui entendit Dugazon débiter et détailler cette scène, un soir, dans le salon de Lucien Bonaparte, assure qu'il était (ce qui ne m'étonne pas) irrésistible dans ce type de Brid'oison manchot venant conquérir la capitale. Et, au Conservatoire, notre professeur, qui avait la tradition de cette drôlerie, nous contrefaisait, lui aussi, Dugazon et le bras ballant du comédien bègue. Et j'en riais ! Et nous en riions tous !

« C'était pourtant l'aventure de la plupart de mes camarades et de moi-même. Pas de place ! La réponse éternelle, inévitable, épouvantable ! Pourquoi ceux qui ont conquis leur coin pénible-

ment le céderaient-ils à ceux qui arrivent? Parce que ceux-ci sont plus jeunes? Parce qu'*ils* ou *elles* sont plus belles? C'est une raison, mais que ne comprennent pas, ce qui est bien naturel, ceux qui occupent les places et que le public a adoptés!

« Monsieur, elle est symbolique, du reste, l'histoire de Dugazon. Il faudrait décourager les manchots, les bègues et les fous qui vous répondent : « Qu'est-ce que cela fait? » et qui se cramponnent et insistent. Et voilà que j'en reviens à mon idée, que je rabâche et que j'insiste à mon tour : « De la Beauté! Une chaire de Beauté! Enseignez l'art de plaire! Éliminez la laideur! Ajoutez au jury de professionnels un statuaire ou un peintre! Donnez-nous de beaux comédiens et on vous donnera de beau théâtre! Non! non! je ne ris pas. Si j'étais consulté, moi, vieux routier, j'en dirais bien d'autres! au Conseil supérieur! »

Il regardait avec une sorte de curiosité narquoise la foule élégante qui l'entourait, et comme y cherchant de lointaines visions disparues de pauvres filles en robe de jaconas devenues maintenant des duègnes :

— Pourquoi, par exemple, dit-il en revenant vers le bâtiment où le concours interrompu allait

recommencer, oui, pourquoi ne laisse-t-on plus des places disponibles aux passionnés d'art qui ne peuvent être invités à aucun titre, qui ne sont ni journalistes, ni cousins de petits-cousins de journalistes, ni Parisiens du Tout-Paris, ni habitués des courses et des *premières*, ni critiques improvisés, ni chroniqueurs mondains, ni snobs, ni parents, amis ou fournisseurs, tailleurs ou modistes, des concurrents? Pourquoi ne pas — comme à la Chambre quand on vise un ministère et à la Cour d'assises quand on demande une tête — permettre à ces affamés de théâtre d'assister à ces concours, ainsi qu'on leur en laissait la possibilité autrefois? On faisait *la queue*, dès minuit, la veille du grand jour, pour pouvoir monter aux derniers gradins, au *poulailler* du petit théâtre. Rue Bergère on passait la nuit pour être là, debout et présent, à l'ouverture des portes. J'ai vu de braves filles, jeunes, hâves et jolies, rester accroupies contre la muraille, un morceau de pain et du chocolat dans la poche — avec peut-être quelque vieux volume de Corneille ou de Molière — jusqu'au lever de l'aurore. Des mendiantes d'un peu de poésie, si vous voulez! Des affolées de théâtre et qui, une fois entrées, *ohimé!* comme dit Figaro, applaudissaient, criaient, réclamaient, tempêtaient, il fallait voir, il fallait entendre! J'ai

partagé, je vous l'ai dit, leurs impatiences succédant à cette longue patience d'une nuit à la belle étoile pour aller voir quoi? les levers d'étoiles!

« Oui, j'ai été, avant d'être un concurrent, le spectateur anonyme battant la semelle et attendant son tour. J'ai été aussi le jeune fou épris de justice, voyant de l'iniquité partout, et criant contre le jury, bravant le sourire sceptique de M. Auber, comme mes aînés avaient bravé le coup d'œil sévère du vieux Chérubini. Et si c'est parce que ces invités de la rue formaient, au moment de la proclamation des récompenses, comme un levain de protestation qu'on les a supprimés depuis quelques années, eh bien! on a eu tort. Vive la colère juvénile et même l'injustice de la foule, si elles sont la passion, la fièvre, la foi! Jamais un sifflet ne m'a fait peur. Je me suis dit, quand je percevais le coup de bistouri : « Eh bien! quoi! c'est peut-être un homme de goût qui me rappelle à l'ordre, ou un ennemi qui me rend hommage à sa façon! Dans tous les cas, sot ou bon juge, honnête ou canaille, il est libre! »

« Mais voilà : la rue ne connaît plus la longue file de postulants faisant la queue en attendant le lever de l'aurore! C'est dommage. Ceux-là ne voyaient pas dans la *grande journée* un sport, mais une sorte de cérémonie quasi-religieuse, une ba-

taille d'art et de drame! Vieux jeu, vieilles coutumes! Je les regrette. A propos, monsieur, est-il vrai qu'après un concours on vous ait, une fois, lancé, dans la loge du jury, une pomme de terre? Une humble patate?

— Crue! Parfaitement! Et je l'ai gardée! Je l'ai même plantée dans mon jardin. Mais elle était mauvaise et n'a point germé.

— Elle eût été cuite que je vous aurais dit que le protestataire l'avait apportée pour son repas du matin. C'était notre coutume dans le bon temps. Et (j'en suis fier), apprenti dramatique, j'ai passé, rue Bergère, de longues heures ainsi, attendant le jour en mangeant des pommes de terres frites et en disant des vers! »

Nous quittâmes la cour du Conservatoire — car la sonnette annonçant la reprise du concours se faisait entendre comme le drelin-drelin du *Malade imaginaire*. Et nous nous arrêtâmes un moment, avant de rentrer, sous le péristyle où les spectateurs lunchaient. Autour du pâtissier étalant ses *éclairs* et arrosant de bières et de sirops les sandwiches attrapées par des mains avides et avalées par des bouches affamées de répertoire — et par le répertoire — les parents, les amies, les ennemies, les camarades, les rivaux, les rivales, dis-

cutaient encore les concurrents pendant cette suspension d'audience et, au-dessus de ces têtes blondes ou brunes et de ces clairs chapeaux de paille, la blanche sainte Cécile de Lombard, en son bas-relief de marbre, jouait imperturbablement, de son geste immobile, l'air qu'écoutait un ange, joli comme un amour, et charmé.

Brichanteau regardait ces enfants, quelques-unes si jolies dans leurs toilettes d'été :

— Pauvres filles! fit-il tout à coup. J'aurais bien envie de leur réciter, moi, vieux romantique, la grande tirade de Kean à Anna Damby que disait si bien Frédérick à la belle Atala Beauchêne! Je l'ai encore dans la peau, ce rôle de Kean où j'ai mis mon âme! Le théâtre, ô jeunes filles! Ah! le théâtre!... « *C'est à moi de vous montrer le revers de cette médaille brillante qui porte deux couronnes : une de fleurs, une d'épines...* »

Puis, redevenant Kean, en effet, il ajoutait avec amertume, comme parlant à Anna Damby :

« *Un jour, des larmes dans les yeux, du dégoût plein le cœur, du désespoir plein l'âme, vous en viendrez à maudire l'heure, la minute où cette fatale idée vous a prise de poursuivre une gloire qui coûte si cher et qui rapporte si peu...* »

Et il élevait le ton, dominait de son tonnerre le murmure, le bruit de voix, de jupes, de rires,

de frou-frous de toute cette jeunesse en liberté, de tout ce public en pleine fièvre.

— Voulez-vous prendre quelque chose, monsieur Brichanteau? lui demandai-je, pour interrompre le pessimisme de sa tirade et couper court à la prose de Dumas père.

— Non, merci. Jamais, jamais je n'ai rien bu entre mes repas. Je ne connais qu'un alcoolisme, celui de l'ambroisie!

Il songeait aussi peut-être que les tristes avertissements de *Kean* ne pouvaient servir à personne :

— Bah! après tout, quoi! Même en souffrant on a vécu! On pleure partout sur cette terre, et toutes les choses humaines ont leurs dégoûts. Si elles se sentent des ailes, ces petites, s'ils se croient des Icares, ces petits — qu'ils volent! Tout le monde tombe. Mais ce qui est bien, c'est de tomber de haut!

Puis, comme la sonnette continuait à tinter, battant le rappel :

— Savez-vous cependant l'arrêt que je rendrais, non pas peut-être cette fois, non, mais tous les ans presque, si j'étais le président du jury? J'agiterais ma sonnette et, appelant l'huissier, je dirais (l'ironique idée n'est pas de moi) : « *Hommes et Femmes. Pas de premiers prix. Pas de seconds prix. Appe-*

lez tout le monde! » Et à tout ce cher petit monde plein d'illusions et de nervosités, et d'espoirs et de colères, je crierais : « Mesdemoiselles et Messieurs, le président vous donne à tous des accessits. Quant aux prix, demandez-les à la vie. Prenez-les d'assaut! C'est l'avenir seul qui décerne les couronnes. » Au revoir, monsieur.

X

LE DÉSHONNEUR DE BRICHANTEAU

— Vous me trouvez soucieux, n'est-ce pas? Je vous parais triste, sombre. Si je jouais Oreste qui n'est plus de mon âge, j'aurais cette tête-là. Ce n'est pas étonnant, j'ai des remords. Ma parole, je dirais volontiers que je me méprise. On me trouverait sot, exagéré, méticuleux sur le point d'honneur, si je disais pourquoi. Mes scrupules sembleraient des peccadilles, des infiniment petits, des microbes de scrupules, à bien des gens qui ont fait pis et qui portent la tête haute. Moi, qui suis un intransigeant de l'art, je m'accommode fort mal aussi des capitulations de conscience. Et ma parole, j'ai capitulé. Oui, j'ai été faible, je me suis laissé aller à accepter une situation qui m'eût semblé intolérable quand j'avais vingt ans et que j'eusse repoussée comme Don César — celui de Hugo — repousse les propositions de Don Salluste. J'ai capitulé, vous dis-je. Non pas comme Bazaine, Dieu merci. Mais enfin, à un mo-

ment de sa vie, et sous des cheveux gris, qui pis est, Brichanteau a capitulé.

Voici comment. J'ai encore sur les lèvres l'amertume de l'aventure. Je revenais du vélodrome et je regagnais les Batignolles en remâchant mes souvenirs et, machinalement, repassant les rôles que je ne jouerai plus, malheureusement pour moi, malheureusement pour le public peut-être, lorsque, devant la porte de Neuilly, je me trouve comme nez à nez avec une vieille, non, une ancienne amie à moi, dont la voiture découverte était visitée par les employés de l'octroi. Moi à pied, comme le vulgaire, Angèle Richaud en victoria, comme une femme du monde, qu'elle est devenue. Elle rapportait de sa maison de campagne un tas de paquets que les douaniers avaient la prétention de lui faire ouvrir et de visiter, et elle était furieuse, Angèle Richaud, répétant : « Je suis pressée, pressée, je prends le train de Trouville ! On m'attend. Vous allez me faire manquer le train ! »

Les gabelous souriaient ironiques. Tant de paquets leur paraissaient suspects.

— Mais c'est du linge, du linge de femme !

Le cocher se retournait sur son siège, avec des envies de fouetter ses chevaux et d'entrer à Paris bride abattue, en plantant là les gens de l'octroi, les laissant stupéfaits devant leur grille.

J'avais reconnu Angèle, ma bonne chère camarade Angèle du théâtre d'Étampes et de la Porte-Saint-Martin, oui, je la reconnaissais malgré les années qui semblaient n'avoir pas mordu sur elle, — elle a du reste, vingt ans de moins que moi, — et je m'avançai vivement, très digne, disant aux douaniers :

— Vous ne voyez donc pas que madame est une artiste et que ces paquets sont les accessoires de sa profession?

Et ces fonctionnaires me regardaient, étonnés, lorsqu'à son tour, dans sa victoria, Angèle Richaud s'écria, toute joyeuse :

— Ah! Brichanteau!... Mon vieux Brichanteau! Et par quel hasard?...

Elle ne se préoccupait plus des gens de l'octroi, qui, du reste, ne s'occupaient plus d'elle; et comme l'un deux faisait signe au cocher que la victoria pouvait entrer, Angèle l'arrêta net : « — Monte avec moi, Brichanteau. Où vas-tu comme ça! Je te déposerai en route. »

J'ai porté, monsieur, des redingotes moins caressées que celle-ci de l'ongle du temps. Il me déplaisait de me montrer à une vieille amie sous ce feutre qui a plus d'une fois bravé l'ondée! Et l'antithèse était forte, forte et ironique, de ce piéton aux vêtements modestes et de cette jolie

blonde toujours délicieuse, en sa claire toilette d'été. Les douaniers ne devaient point comprendre. Moi-même j'étais un peu ébahi. Mais, comme poussé par un mouvement impulsif, je montai prestement dans la victoria et je faillis écraser un chien starker que je n'avais pas vu, qui s'étendait près des petits pieds d'Angèle et qui, furieux, me voulut sauter aux jambes.

Angèle le calma d'un geste, d'une caresse de sa main gantée :

— Eh bien! Trim!... C'est un vieil ami, mon bon Trim! Un ami comme toi! Brichanteau! Sébastien Brichanteau!

Et, comme nous présentant l'un à l'autre, elle ajouta :

— C'est le chien du prince! Une bonne bête!

Puis riant :

— Deux bonnes bêtes, je pourrais dire!

Il s'agissait du prince, évidemment dans ce pluriel. Et Angèle me demandait où je voulais m'arrêter : « — N'importe où... boulevard des Batignolles » et jetait l'indication au cocher un peu surpris. Ensuite elle me prenait les mains : « Mon vieux Brichanteau!... Mon vieux Brichanteau!... Toujours superbe! Pas changé... Si, poivre et sel, mais ça te va bien... Tu sais que je t'ai toujours aimé, beaucoup aimé? Tu ne t'en es pas douté!

Tout à ton art, toi ! Moi, j'aurais pour toi, à un moment, allumé un réchaud de charbon... Oui, Bernerette, tu sais ! Candeur, hein ? Et qu'il y a longtemps ! Te retrouver comme ça, par hasard, je suis si contente ! »

Et c'est vrai, elle rayonnait, Angèle Richaud, superbe, du reste, grasse, la peau blanche, des fossettes ; portant sur son gai visage des yeux qui riaient, des dents qui éclataient, une intensité de vie dans tout cet être bien nourri, saturé de luxe et de joie. Elle me questionnait, coupait mes confidences par les siennes, disait de temps à autre : « Est-ce drôle, la vie ? », s'attristait sincèrement en m'interrogeant : « Alors, toi, mon pauvre ami, pas de chance, toi, la guigne ? Eh bien ! avec ton cœur, oui, ton cœur, ta conscience et ton talent, tu méritais mieux, vrai !... Je te le dis comme je le pense !... Je ne vois pas de *mélo* que je ne songe : « Tout de même, Brichanteau, dans le temps, comme il enlevait ça, Brichanteau ! »

Et ça me faisait plaisir, monsieur, c'est trop juste, d'entendre casser le jugement du sort par une vieille amie. Elle, elle avait envoyé promener le théâtre, elle en avait assez de ses embêtements et elle vivait en bonne petite bourgeoise ou plutôt en grande dame avec le prince, un vrai prince, pas un prince d'opérette, un prince des croisades

qui lui menait voir ses portraits d'ancêtres à Versailles et qui l'aimait comme dans les romances. Plus jeune qu'elle et pris pour toute la vie. Hôtel à Paris, maison à Ville-d'Avray, villa à Deauville, pied-à-terre à La Condamine. Pas une minute d'ennui. Et aucune gêne, liberté complète, bien que le prince parlât d'épouser, quand sa seule parente, sa dernière tante, qu'il appelait sa dernière molaire, aurait disparu.

La voiture filait, filait, et Angèle n'avait pas achevé ses confidences lorsque je dis, au coin de la rue Boursault : « C'est là » — et ce diable de train de Trouville, qu'il fallait prendre, empêchait ma vieille camarade de me garder plus longtemps. La femme de chambre, le valet de pied, le cuisinier attendaient à la gare.

« — A l'automne, Brichanteau! Oh! dès le retour des bains de mer, je tiens à te revoir, tu sais, j'y tiens beaucoup! absolument. Est-ce convenu?

— Convenu.

— Juré?

— Juré.

« Mais je n'y pensais plus. Des serments! Des serments de femmes? J'en ai tant entendu, recueilli, échangé! Ça a des pépiements d'oiseaux d'abord, puis, frrtt! des battements d'ailes. Mais non! non!

non ! Angèle gardait ce souvenir et mon adresse avec dans un coin de sa jolie tête blonde et, il y a huit jours, oui, vendredi dernier, je recevais dans mon courrier un petit carton écrit sur papier bleu de roi, avec une fleur de lis dans l'angle, où Angèle me rappelait les gabelous de Neuilly et m'invitait à déjeuner pour le surlendemain, en son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Et, comme au bon temps des années de misère, lorsque nous jouions *Angelo, tyran de Padoue*, à Angoulême, elle m'appelait par mon petit nom, la jolie blonde Angèle Richaud ! Si l'on était fat, cependant ! A mon âge ! Mais c'est quand l'appétit s'en va que les alouettes demandent à se faire rôtir !

Si je fus exact au rendez-vous — car, ma parole, c'était un rendez-vous — vous le pensez bien. J'avais brossé mon feutre un peu roussi et boutonné ma redingote n° 1 comme un pourpoint. Pour la première fois depuis des années il m'était arrivé, ce matin-là, de me regarder dans la glace. Les soucis ont pétri mon visage, les neiges d'hiver argentent mes tempes ; mais la physionomie est encore, si je puis dire, théâtrale et sculpturale. Elle n'a pas l'attrait de la jeunesse, certes non, mais elle peut garder l'attirante mélancolie du souvenir. Ainsi sans nul doute pensait Angèle Richaud.

J'arrive chez elle. Un petit hôtel superbe, un hôtel très grand, pour mieux dire, entre deux jardins avenue du Bois-de-Boulogne. Des allées tirées au cordeau, un sable fin comme de la poudre à poudrer. Je sonne. Un immense laquais, beau comme un majordome de lord anglais, vient m'ouvrir et me regarde de cet œil froid qu'ont ces gens, que rien n'étonne. « Madame Richaud?... — Oui, monsieur! » Il m'ouvre la porte d'un salon. Un petit salon blanc... — Trianon au Bois, — meubles Louis XVI, consoles, aquarelles, portes à droite et à gauche, bibelots sur les meubles, un secrétaire et tout ce qu'il faut pour écrire. Jolie plantation. Et je contemplais ce luxe exquis, frais décor du répertoire, du grand répertoire, lorsque, côté cour, une porte s'ouvre et Angèle apparaît, jolie comme au beau temps, dans un déshabillé du matin blanc et bleu clair, qui l'enveloppait comme d'un nuage d'une mousse d'étoffes blanches coupées de rubans.

— Mon vieux Brichanteau! » Elle me tendait ses deux petites mains et je voyais ses bras nus sortir de ces dentelles. Je m'inclinai et je baisai les menottes l'une après l'autre, longuement comme Buckingham incliné devant Anne d'Autriche.

Et elle était si joyeuse, Angèle, rajeunie, frappant précisément dans ses petites mains et me disant, l'œil plein de paillettes : — Est-ce qu'il ne te

semble pas être à Nîmes! Te rappelles-tu le petit hôtel garni, rue du Mûrier-d'Espagne?

Non, il ne me semblait pas être à Nîmes, rue du Mûrier-d'Espagne, et je me sentais même tout étonné de me trouver là. Si différent de mon refuge des Batignolles, ce salon Louis XVI! Et cette femme élégante, sentant bon, grasse et gaie, baignée dans son luxe, qui me recevait ainsi, en camarade sans doute, mais en camarade qui avait, il fallait bien se le dire, été plus qu'un camarade! Était-ce bien ma place? Quel rôle venais-je jouer? Et à quel âge! A l'heure où les poils gris me condamnaient à changer d'emploi, même dans la vie!

— Qu'est-ce que tu as donc, Brichanteau, mon cher? Tu es tout drôle! me dit alors Angèle.

C'est vrai, certainement je devais être tout drôle. Il me semblait que le grand beau majordome de tout à l'heure était planté là-bas, derrière l'autre porte, *côté jardin*, et épiait mes mouvements, écoutait ce que l'artiste au chapeau de feutre pouvait bien avoir à dire à Madame. Je suis un fier, moi, monsieur, je peux le dire, un fier, un loyal et un timide. Je ne me trouvais pas à l'aise chez Angèle Richaud. Pas du tout. Une gêne m'était tombée sur les épaules, dès l'entrée. Le vieux comédien regrettait sa mansarde de vaincu. Comprenez-vous?

Je dois dire pourtant qu'elle faisait tout pour

me mettre à mon aise, Angèle. Telle je l'avais connue aux répétitions, jadis, telle je la retrouvais. Elle me contait sa vie, ses ennuis, ses tristesses. Joli, le salon Louis XVI, mais la vie qu'on y menait n'était pas toujours très, très divertissante, non! Elle n'aimait pas le prince, elle détestait même tout ce qu'il aimait, elle le trouvait stupide, lassant, snob au possible, mais quoi! il y avait des compensations!...

Et elle essayait de rire et de me faire rire aussi, moi que tout cela glaçait, et qui me demandais déjà :

— Brichanteau, qu'est-ce que tu es venu faire ici? Est-ce que tu ne te sens pas déplacé, Brichanteau?

A un moment, elle me dit :

— Mais je bavarde, je bavarde. Je suis sotte. Tu dois mourir de faim, mon pauvre ami!

Oui, oui, je suis un fier ! Ce « *tu dois mourir de faim* » et ce « *mon pauvre ami* » me firent l'effet d'une injure dissimulée. J'eus un instant l'envie — un éclair — de répondre : « Merci, j'ai déjeuné! » Mais d'abord, c'eût été faux, ensuite c'eût été bête. Un amour-propre mal placé. Angèle avait sonné, du reste. Le laquais avait reparu.

— Que l'on serve!

Et elle me prit le bras pour passer dans la salle à manger. La chaleur douce de sa peau, sur ma

manche, la petite pression de ses doigts sur ma main me causaient une sensation délicieuse, je dois le dire, et consolante, et je voyais avec plaisir reflété dans la glace ce couple élégant formé par la jolie femme en blanc peignoir et le comédien aux cheveux gris. Et nous marchions vers la salle à manger lorsque, clair et continu, un tintement de sonnette électrique arrêta Angèle.

— Qui vient là?

Elle avait froncé le sourcil.

— Je parie que c'est le prince! dit-elle, mécontente.

Puis, tout aussitôt, haussant les épaules :

— Bah! si c'est le prince, qu'est-ce que ça te fait? Il déjeunera avec nous!

C'était le prince, monsieur, et je ne vous étonnerai point, je gage, en vous déclarant que, quoi que pût en penser Angèle Richaud, cela me faisait *quelque chose*. En somme, je venais prendre à cet homme inconnu une part de son bonheur, une parcelle de son luxe, un peu de son amour et une portion de sa nourriture. Était-ce bien digne de ce Sébastien Brichanteau qui n'a jamais transigé?

Partager, à mon âge, monsieur, une table fournie par un rival à la fois plus heureux et plus jeune, quel personnage jouais-je donc, je le répète, et ne devais-je point reprendre à la fois mon

feutre et ma liberté? Mais, voilà : je suis poli! Quelle excuse trouver? Et pourquoi aussi battre en retraite devant un prince?

Mieux valait le voir, ce prince, l'étudier et le juger. Je saurais, du moins, qui m'avait succédé, après plusieurs autres peut-être, dans le cœur d'Angèle Richaud.

Il entra, ce prince. Il était petit, maigre, pâle, roux, tout jeune et déjà chauve. Il se tenait raide, essayait de sourire et me regardait, le lorgnon à l'œil, du haut d'une cravate monumentale, à reflets changeants.

— Le prince de Vargues, dit Angèle qui me le présenta (elle a une âme d'artiste) au lieu de me présenter. — Monsieur Sébastien Brichanteau, mon meilleur ami!

Ça me rappelait *Mademoiselle de Belle-Isle* et je jouais là un étrange duc de Richelieu. Mais enfin j'étais dans l'engrenage. Impossible de reculer. Je déjeunerais avec le prince! Et je déjeunai, je déjeunai avec le prince, monsieur!

Déjeuner exquis, du reste. Et dans quel décor! Des tapisseries mythologiques d'après Boucher, des portes à petites glaces où se réflétaient la chevelure blonde d'Angèle, notre Angèle. Un menu royal : Croustades à la Moscovite, œufs à la Mirepoix, sterlets Schouwaroff, timbale de laitances de

carpes, sorbets au clicquot. Plus fort que le menu du Vatel de *M. Poirier*, ce menu-là Ah çà! mais, Angèle attendait donc le prince? Non, c'était pour moi. Ce Balthazar!... J'oubliais le cuissot de chevreuil Saint-Hubert et les truffes à la Louis XVIII. C'était pour moi, les truffes à la Louis XVIII!

Je mangeai de tout, je dois dire. Je mangeai de tout, avec colère. Je bus de tous les vins, avec rage : Madère, Saint-Emilion, Château-Latour, Musigny, Mouton-Rothschild, Saint-Marceaux! Ce n'était pas Angèle, c'était cet homme qui, en réalité, était mon hôte. Et j'éprouvais comme un amer plaisir à toucher à tous les plats, cuissots, croustades, sterlets, comme si j'eusse voulu avoir une indigestion de déshonneur.

Je dis de déshonneur, monsieur, le mot n'est pas trop fort. Un artiste qui accepte ainsi l'hospitalité déguisée d'un gentilhomme prend un nom que vous devinez et que je ne prononcerai pas. J'éprouvais comme un sentiment d'ironie à me dire que, moi, qui étais dans mon genre un Alceste à vingt ans, je jouais là un étrange personnage — plus Philinte que Philinte! — Puis ce déploiement de luxe m'étonnait un peu. Était-ce vraiment pour moi qu'Angèle avait mis toutes voiles dehors? Oui, oui, c'était pour moi. Pour moi évidemment puisqu'elle n'attendait pas le prince! Il m'agaçait un

peu, le prince, avec ses théories d'un snobisme à crier de colère et, autant pour moins l'écouter que pour manger avec plaisir, je ne faisais pas la petite bouche, non, je tapais dans le tas. Je faisais honneur au menu dont Angèle m'honorait. Et cependant, de temps à autre, entre deux bouchées, il me prenait des envies de jeter là ma serviette et de couper la scène.

Je me disais à part moi, l'*aparté* étant dans la nature :

— Mais oublies-tu donc, Brichanteau, que ce n'est pas Angèle, mais le prince, l'or du prince, qui te convie à ce déjeuner extravagant? Ne sais-tu pas que ton hôtesse est elle-même l'hôtesse de cet homme et que l'amphytrion, le véritable amphytrion, c'est lui? Il n'y a pas d'erreur, Brichanteau! Que tu le veuilles ou non, tu es le convive et l'obligé du prince! Cet homme qui te paraît stupide, c'est lui qui te convie à ce repas!... Plus il t'assomme, plus il t'accable!

Et j'avais, je vous le répète, la tentation d'en rester là, de feindre une sortie — et les beaux yeux souriants d'Angèle, la brave camarade, son sourire, son air de dire : « Qu'est-ce que ça te fait s'il est bête, le prince? Il ne compte pas! » les vieux souvenirs et tout ce qui revient en nous du passé quand nous retouchons à ses cendres me retenaient,

me rendaient patient, renfonçaient en moi mes révoltes. Et j'acceptais tous les vins que m'offrait le laquais — pour m'étourdir !

— Oui, versez ! Ce que vous voudrez !

Quand on avale de la honte, il faut aller jusqu'à la lie, et je dois dire que les vins d'Angèle, ou du prince, enfin du déjeuner, n'en avaient pas !

Je devenais un Desgrieux à soixante ans ! Et Desgrieux attaquait les œufs à la Mirepoix. Desgrieux faisait disparaître les laitances de carpes, Desgrieux lampait le château-latour. Oui, je l'avoue !

Mais je me disais tout bas :

— Cet homme, pourtant, ce jeune homme qui est là, c'est le maître, ces Boucher sont à lui, cette femme est à lui, ces sterlets Schouwaroff sont à lui. Que dirais-tu s'il te disait tout à coup : « Sortez ! » comme Don César de Bazan le dit au roi d'Espagne ?

Il ne pensait pas du tout, mais du tout, à me dire cela, le prince de Vargues. Pauvre jeune homme ! Il me faisait part, à moi, de ses théories esthétiques. Il ne connaissait pas le vieil Hugo. Il savait que *Faust* est un opéra. Il avait bâillé à Shakspeare. Il aimait Sudermann, Ibsen, ou plutôt, non, il ne les aimait pas, mais il allait les écouter. Il leur préférait, au fond, les revues des Variétés. Il suivait les conférences de la Bodinière.

Là, on lui avait révélé un nommé Bossuet. Mais c'était l'accessoire de sa vie. Il eût donné toute la littérature, comme Richard III son royaume, pour un cheval. Il devint même éloquent, longuement éloquent, lorsqu'il parla de son écurie de courses. « Le vrai théâtre, monsieur Brichanteau, c'est le turf. »

J'avais des envies de l'étrangler. Pour ne pas lui répondre, je mangeais, je mangeais à m'étouffer. A chaque bouchée je me méprisais davantage.

Si bien que, le prince ayant demandé tout à coup les truffes — les fameuses truffes à la Louis XVIII — Angèle s'écria, d'ailleurs très joyeuse :

— Tiens, il n'y en a plus !

— Comment, fit le prince, il n'y en a plus ?

C'était vrai : il n'y en avait plus. J'avais tapé dans le tas, sans m'en apercevoir. Angèle ne semblait pas les avoir méprisées non plus. Et le fait était là : plus de truffes à la Louis XVIII. Les truffes avaient disparu.

— Moi qui les aime ! dit le prince.

Ça m'étonna. Il aimait donc quelque chose ?

— Mazette, fit-il en me regardant, je vous félicite. Vous en avez, un estomac !

Un moment, monsieur, je me demandai si le prince de Vargues mêlait quelque pensée d'ironie à cette exclamation admirative et le feu du courroux

me monta aux oreilles avec la pourpre des vins généreux. Si j'avais pu croire que cet homme voulait, en parlant de mon estomac, atteindre la dignité de l'artiste ! Mais non, il disait vrai. Sa dyspepsie admirait ma capacité !

Puis, toujours exquise, Angèle Richaud ajoutait, avec une bonne grâce caressante qui m'eût empêché de me révolter même si le prince eût joué du sarcasme :

— L'estomac de Brichanteau ? Il est moins grand que son cœur !

Non, non, M. de Vargues n'avait pas voulu m'insulter. Au contraire.

Car — ce qu'il y avait de pis — c'est que, ne devinant pas, mais pas du tout ce qui grondait en moi de colère, le prince me prenait en affection. Visiblement. C'était inévitable, d'ailleurs, logique. Il me faisait sa profession de foi politique. Tout *l'embêtait*, tout. Excepté l'anarchie. Et encore ! Il s'ennuyait partout où il était. La vie était quelque chose de bête, mais de bête, ah ! de bête !... Sans les chevaux, il n'y aurait qu'à « se faire sauter ».

— Poli pour moi, interrompait Angèle.

Il lui prenait la main, la lui baisait, là, sous mes yeux — (je buvais, quitte à m'étrangler, un verre de musigny), et il continuait...

— Ah ! si ! Il y avait encore la vie en yacht ! L'in-

fini, l'aventure, la tempête, le débarquement dans des criques inconnues, le champagne bu en mer, les mouettes tirées du bord et les bouteilles cassées en chemin, à coups de revolver. Ça, oui, c'était possible, c'était même amusant à la rigueur! Et en parlant de *ça*, il s'animait, comme moi répétant un rôle.

— Et tenez, dit-il, monsieur Brichanteau, *Angela* — c'est le nom de mon yacht — est à l'ancre au pont de Bercy. Nous partons dans trois jours, madame et moi, et nous allons je ne sais où, en pleine mer. Venez avec nous! Je vous invite. Vous aurez, dans la cabine arrière, des bouquins, des pièces de comédie, le *Figaro*, la *Vie parisienne*, le *Paris-Sport*, et vous nous direz des monologues en chemin.

Des monologues! Voilà ce dont il me croyait capable, le prince! Il croyait me faire honneur en m'offrant une place à son bord pour y réciter des monologues! Le monologue de Charles-Quint, peut-être. Des monologues de Charles Cros, jamais. « Pour qui me prenez-vous, prince? » avais-je envie de lui crier en posant ma tasse de sèvres sur la nappe. Mais le regard d'Angèle me calmait et (nous en étions au café) j'entendais la voix de ma camarade me demander :

— Kummel ou marasquin?

— Kummel et marasquin mêlés, répondais-je humilié et voulant bien faire comprendre toute ma pensée dans ces simples mots, prononcés avec *intention*.

Cependant, il en revenait à son idée, le prince! Il tenait à ce que je fusse du voyage! Il faisait l'article pour *Angela*, la goélette dont Angèle était la marraine. Une goélette solide et fine, caressante, berçante, résistant aux grains, filant comme une hirondelle. On pouvait s'y fier comme à la marraine elle-même (et j'avais bien envie de rire). Se fier à Angèle! Ah! ces princes!... Mais il insista si puissamment, monsieur, que je promis! Oui, je promis! Ah! Quelque fumée du déjeuner, quelque relent du mouton-rothschild m'avait monté à la tête!

Et qu'il était enchanté, le prince! Heureux comme un roi! — On s'embarquerait le lendemain, on descendrait la Seine jusqu'à Rouen, à la Bouille. On irait au Havre. Et, si le cœur en disait aux voyageurs, on pousserait jusqu'à Southampton! Et, de là, à Londres! L'idée ne me déplaisait pas. Voir Irving! C'était un but, un rêve étoilé. Jamais je n'ai vu Irving! Et l'on dit qu'il le comprend, Shakspeare, lui, Irving! J'entends qu'il l'interprète, car, pour le comprendre, il a un avantage sur nous, puisqu'il est anglais!

Oui, monsieur, je promis et, sous la table, le

bout du petit pied d'Angèle s'appuyant sur ma lourde bottine m'en faisait aussi, des promesses, en son langage muet... pantomime qu'on n'apprend pas au Conservatoire... ou plutôt si, qu'on y apprend tout naturellement... J'avais la tête perdue. Ces mets, ces vins, ces liqueurs, obscurcissaient un peu mon cerveau, sinon ma conscience. Eh bien ! oui, je partirais avec le prince ! Je voyagerais avec le prince ! J'accepterais à bord du yacht l'hospitalité du prince. Et je verrais, je verrais sans révolte cette tête rousse et blême se pencher sur les jolies mains grasses d'Angèle, ces lèvres pâles frôler de leurs caresses les joues veloutées de cette femme ! J'acceptais de voir cela, moi, Brichanteau ; qu'est-ce donc qu'un peu d'alcool dans les veines d'un homme de cœur?

— Promis ! Allons, arrangez tout cela, ma chère ! dit le prince à Angèle. J'ai rendez-vous au Tattersall. Une bête superbe à acheter !

Il avait tiré sa montre.

— Je suis en retard. A bientôt, monsieur Brichanteau ! Enchanté d'avoir fait votre connaissance !... Des monologues, n'est-ce pas? préparez-nous des monologues pour la traversée !

Et il partit, après avoir nonchalamment posé un dernier baiser sur le front d'Angèle Richaud, un de ces fronts qui, même en présence d'un tiers, ne rougissent jamais.

Oui, il partit. Il partit, plus préoccupé du Tattersall que de cette femme qu'il laissait là en tête à tête avec son hôte. Un hôte étonné, troublé et humilié. Car, monsieur, à peine le prince de Vargues, avait-il quitté cette salle à manger tout imprégnée encore des parfums d'un déjeuner lucullien, que, mélancolique et rêveur, je regardai Angèle avec des yeux pleins de remords.

— Ah çà, mais qu'as-tu donc? me dit-elle.

Vous n'avez pas vu *les Parisiens, les Parisiens de la Décadence?* Non. Eh bien, il y a là dedans une scène où Desgenais, entouré de tentations, après s'être regardé dans la glace, murmure : « C'est singulier, une lâcheté, ça ne se voit pas ! » puis, se redresse et dit leur fait aux décadents qui sablent le champagne avec lui ! Je l'ai joué, ce Desgenais ! J'ai joué aussi *la Contagion* où André Lagarde se révolte contre les capitulations des compagnons de d'Estrigaud et de Navarrette et leur jette leurs vérités à la tête.

Tous ces bouts de rôles d'autrefois me revenaient subitement à la bouche et j'avais envie de les répéter à Angèle qui me paraissait tout à fait, mais tout à fait surprise.

— Oui, voyons, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te prend, Brichanteau ?

Alors j'eus un geste de dégoût que me renvoya

la glace où, instinctivement, je contemplais mon visage beaucoup plus animé que de coutume — un geste élégant encore dans son réalisme — et je dis, comme Ruy Blas :

— Je suffoquais !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que toi et moi, nous trompons le prince et que je viens de manger le pain du prince !

— Oh ! le pain, le pain ! fit Angèle, railleuse. Et les truffes à la Louis XVIII !

— Et les truffes à la Louis XVIII, oui, répétai-je, la voix stridente, dans une amertume soudaine.

— Mais quant à tromper le prince, mon bon Sébastien, non, nous n'avons pas de remords à avoir... sans reproche !

Et si vous aviez entendu la façon dont elle me coulait ces deux mots : *sans reproche*, de quel regard narquois et engageant elle les accompagnait ! Ah ! la jolie fille ! Et si elle avait eu pour jouer la comédie le quart du talent qu'elle montrait là pour me rendre fou totalement !

« Sans reproche ! » Il y avait de l'ironie, de la drôlerie, de la bonté, du caprice, un peu de folie !

— Il s'est moqué de tous mes dieux, il a flétri Shakspeare sous les sabots de ses chevaux, et je n'ai rien dit !

— Et tu as bien fait !

— Quand je pense que cet homme, ce mondain à tête vide, il t'aime, tu l'aimes, ce snob, et que ta beauté sert de jouet à son désœuvrement !

Ah ! si vous aviez entendu rire Angèle Richaud ! Oui, elle rit de bon cœur, la belle fille blonde !

— De jouet, ma beauté ? Moi, servir de jouet à quelqu'un ? Mais il tourne comme un bâton entre ces doigts-là, le pauvre prince ! Moi, l'aimer ? Lui, m'aimer ? Il a Angèle comme il a *Angela*. Je fais partie de son écurie et lui ne compte pas plus dans ma vie qu'un facteur qui m'apporterait tous les mois une lettre chargée ! Pas de phrases, mon bon Brichanteau ! Finies, les phrases ! Dans toute sa vie, tiens, il n'aura pas eu, le prince, un seul baiser pareil à celui que tu peux prendre là-dessus — sans te gêner, comme les truffes à la Louis XVIII !

Et elle me tendait ses lèvres, ses belles lèvres saines, fraîches, rouges, sa bouche aux grains blancs, grenade entr'ouverte — et, comme à vingt ans, dans cet hôtel du Bois comme dans le petit logis de la rue du Mûrier-d'Espagne à Nîmes, — ah ! mes jeunes années, aussi belles que ce nom : rue du Mûrier-d'Espagne ! — je pris sur cette bouche de bacchante, sur les lèvres de la jolie fille aux yeux demi-clos, comme si elle les fermait pour revoir le Brichanteau de sa jeunesse dans le Brichanteau

d'aujourd'hui, un baiser, — je n'ose pas en parler, — un long baiser qui me rendit toutes les poésies, toutes les fièvres d'autrefois.

Ces satanées femmes ! Éternelles curieuses, elles veulent voir ce qui, sous l'amant devenu grison, reste de l'amant brun ou blond d'autrefois et si Ruy Gomez de Silva sait encore aimer un peu comme aimait Hernani !

Souvenirs de la rue du Mûrier-d'Espagne !

Ah ! le prince, le pauvre prince ! Il marchandait pendant ce temps quelque pur sang au Tattersall !

Je sortis du logis de l'avenue du Bois littéralement étourdi, mêlant tout dans ma pensée, le musigny et le Tattersall, le yacht *Angela* et les œufs à la Mirepoix, revoyant, revivant ce rêve : la blonde belle fille cherchant sous la neige de mes cheveux les primevères de nos amours d'antan — et j'étais si troublé que, dans l'antichambre, comme j'ouvrais la porte qui donnait sur le perron extérieur, aspirant avec ivresse — c'est le mot — l'air du dehors qui rafraîchissait mes tempes, un valet de pied, solennel et courtois à la fois, me dit, du ton d'un grand-maître du protocole :

— Monsieur oublie ceci...

Ceci, c'était mon chapeau, mon humble cha-

peau de feutre, durci par les baisers de tant d'averses, le chapeau que le laquais me tendait d'un geste correct; et je pris ce vieux compagnon un peu étonné de se balancer au bout des doigts d'un homme en livrée. Je le pris et le campai sur mes cheveux avec le geste que j'avais quand je jouais un grand d'Espagne.

— Merci, mon ami !

Puis je descendis, me raidissant pour faire bonne contenance, les marches de pierre du perron.

Là-haut, derrière les rideaux de sa chambre, le gai visage d'Angèle Richaud, ma vieille amie, toujours jeune et blonde, me regardait illuminé d'un clair sourire.

Et je m'éloignai, emportant un souvenir de plus, un dernier souvenir ! Mais quand je me retrouvai, revenu à moi, dans mon logis de solitaire, parmi mes couronnes et mes auteurs familiers, quand je revécus par la pensée ces heures troubles, le déjeuner, la vaine causerie avec ce sportsman, les truffes, le musigny, les chevaux, *Angela*, j'eus, — le mot n'est pas trop fort, monsieur, — la nausée de moi-même. Nausée mêlée d'amour-propre et même de fierté sans doute, car enfin, à mon âge !... Nausée pourtant. Nausée, vous dis-je ! car j'avais à la fois dérobé à cet homme

— philistin de sport, ignorant de mes songes — son repas et son amour !

Je sais bien qu'il n'aimait guère, et qu'il n'avait pas d'estomac. N'importe. Le soir même, je me ressaisis et j'écrivis à Angèle Richaud cette lettre — qui sera la dernière :

« Journée inoubliable. Le suprême chant de mon poème. Mais je n'irai pas à Rouen, je n'irai pas à Londres, si je vais voir Shakspeare, un jour, j'irai solitaire. Le yacht *Angela* partira sans moi. Les truffes à la Louis XVIII suffisent ; assez de déshonneur ! ».

Et je signai.

Deux heures après je recevais ces simples mots sous enveloppe pneumatique, gris bleu :

« — *Mon bon Sébastien, tu n'es, n'as jamais été et ne seras jamais qu'un imbécile.* *A. R.* »

C'est probable. Mais, pendant ce déjeuner, après ce déjeuner, depuis ce déjeuner — ma dignité a trop souffert. On ne joue pas les Desgrieux à mon âge. On n'est plus Armand Duval quand on pourrait être Don Diègue. J'ai digéré les œufs à la Mirepoix et la timbale de laitances de carpes. Je ne

digérerais pas l'humiliation d'un partage. Les parasites d'amour me font horreur. Et, parfois, comme le Desgenais des *Parisiens*, je me regarde dans la glace et je me dis, anxieux, contemplant mon visage où la vie a mis des rides sans y mettre de taches, je me demande :

— Est-ce que ça se voit, Brichanteau, que tu as accepté, que tu as avalé les truffes à la Louis XVIII du prince de Vargues? Est-ce qu'on pourrait deviner que Lagardère et d'Artagnan ont pu — reniant leur emploi — être un jour, un seul jour, Monsieur Alphonse?

Eh bien! non, monsieur — et voyez comme les coquins et les effrontés ont beau jeu! — Non, monsieur, non, le déshonneur, ça ne se voit pas!

XI

M. ARISTIDE

« Vente après décès de Mme Miolan-Carvalho. « — Représentation au bénéfice de Mlle Marie « Colombier. — Représentation de retraite de « M. Martel ».

Ce sont les dernières affiches. Je les rencontre ici et là, sur les murailles de l'Hôtel des ventes et sur les colonnes Morris. L'antithèse éternelle de la vie parisienne met le nom acclamé de la grande cantatrice à côté de celui de la comédienne disparue et du tragédien qui rend les armes. Quel *post-scriptum* à la vie de théâtre, monsieur! La dernière affiche! L'affiche de la vente mortuaire ou de la représentation d'adieux! Elles ont l'une et l'autre cette odeur de terre de cimetière dont Hamlet parle. C'est la fin. Dispersion des tableaux aimés, des chers souvenirs, des bijoux qui furent la parure de la vivante. Dernière apparition du comédien qui demande à une dernière fête de

théâtre un peu de sécurité pour ses vieux jours.

Ah! je n'ai oublié, moi, vous non plus sans doute, ni la noble femme que fut Mme Carvalho, la Marguerite de *Faust*, monsieur, ni les beaux cheveux bruns de la belle Marie Colombier; on applaudissait encore hier mon vieux Martel, un camarade, pareil, en son habit de velours de don Guritan y Guevarra, à quelque ricohombre castillan peint par don Diego Velazquez. Il me ressemble. Ce fut un type de vaillance et de dignité artistiques. Brichanteau l'aime, et il doit aimer Brichanteau.

A quoi tiennent les destinées? Le vieux Martel pouvait, comme plus d'un qui le mérita moins que lui, finir sa vie chargée d'honneurs après fortune faite. Mais a-t-il jamais songé à l'argent? Jamais. Pas plus que moi. *L'honneur sans plus du vert laurier l'agrée.* Il fut, à son heure, à l'Odéon, un des fiers représentants de l'art si vivant, si puissant du drame. Il joua Hamlet, il joua Othello. « Et je n'y étais pas mauvais! » dit-il aujourd'hui, doucement, sans fausse modestie, en revivant ses journées enfuies, comme un soldat retraité refait, en causant, ses campagnes.

Je le regardais, un soir, dans les coulisses, et causant avec son ancien camarade il évoquait cette sorte d'âge héroïque devant des jeunes qui nous écoutaient. Tel un paladin revenu de la croi-

sade à l'idéal et voyant, à la dérive, fuir ses rêves. Il y a, chez ce beau vieillard à longs cheveux et à moustaches blanches, du Don Quichotte, ma parole. Il est, la taille haute et maigre, fait pour incarner les hidalgos qui s'en vont, l'épée au poing, et la cape trouée parfois, à travers la vie. L'œil est superbe, le front hautain, avec une distinction rare et une expression de bonté ferme dans toute sa personne. Il me rappelle aussi mon vieux Bocage, souverainement élégant, avec un grain de distinction surannée, une sorte de *grandesse* d'un autre temps. Je vous en ai parlé de Bocage.

Vous devineriez, en le voyant, que vous êtes en face de *quelqu'un*. Et, en effet, monsieur, ce comédien est un homme. C'est lui qui jouait, en le rendant comique sans le rendre ridicule, le vieux général du *Monde où l'on s'ennuie*, vous vous rappelez?

En 1851, il y aura bientôt cinquante ans, après les concours du Conservatoire, M. Auber, qui présidait dans cette loge du milieu où M. Théodore Dubois a remplacé Ambroise Thomas, le petit et spirituel M. Auber, déjà tout blanc, entrant, la sonnette à la main, après la délibération du jury, dit d'une voix claire (je l'entends encore) :

— Concours de tragédie. *Pas de premier prix !*

Et il ajoutait bien vite, comme pour corriger par son amabilité ordinaire ce qu'avait de sévère la sentence des juges :

— Appelez Mlle Périga et M. Aristide!

Mlle Périga arrivait alors : une grande belle fille blonde que nous devions applaudir plus tard à l'Ambigu dans *le Secret des cavaliers* et dans *la Porteuse de pain*, où elle fut supérieure, Mlle Périga qui put jouer aussi, sans éveiller d'autres idées que celles de l'art, le rôle difficile et peu commun d'Ève, notre mère Ève, dans *le Paradis perdu*, de M. d'Ennery. Il faut être crânement belle pour porter ce maillot-là !... Et, avec Mlle Périga, apparaissait sur la petite scène un beau jeune homme à mine romantique, la moustache d'un d'Artagnan avec la chevelure d'un Antony, très correct dans son habit noir, *M. Aristide*.

— Monsieur, lui dit M. Auber, après avoir parlé de même à Mlle Périga, le jury vous a décerné un second prix!

Second prix de tragédie! M. Aristide ne se contenait pas de joie. Il voyait devant lui (comme sa camarade Périga) l'avenir ouvert, éblouissant de clartés roses. Ce même jour, Mlle Jouassain, qui devait si merveilleusement jouer les duègnes, remportait un accessit de tragédie et se préparait à

aller, en Amérique, servir de confidente à Rachel. Dans la comédie, le premier prix s'appelait *Mlle Brohan jeune*. C'était notre Madeleine Brohan. Les deux seconds prix étaient Mlle Jouassain, déjà nommée, et Mlle Théric, la jolie Théric, du Palais-Royal, morte pas très vieille.

M. Aristide sortit du concours la tête haute, touchant du front, en plein après-midi, les étoiles latentes. Son oncle, le membre de l'Institut, Auguste Caristie, ancien prix de Rome pour l'architecture, inspecteur général des monuments historiques et restaurateur du théâtre antique d'Orange, lui pardonnerait bien enfin de se jeter, comme à corps perdu, dans la vie de comédien. Car *M. Aristide*, c'était M. Martel, ou plutôt M. Caristie, fils de l'ingénieur des ponts et chaussées de l'arrondissement d'Avignon, né à Avignon, venu à Paris, en 1848, pour faire son droit et, épris de littérature, de poésie — poète lui-même, — pariant, un jour, avec des étudiants de ses amis, qu'il serait reçu au Conservatoire et qu'il en deviendrait un des lauréats.

— Allons donc, Caristie, toi, c'est impossible!

— Tenez-vous la gageure?

On l'avait tenue, et M. A. Caristie avait passé une audition, était entré au Conservatoire et avait eu un prix de tragédie, sous le nom d'*Aristide*,

couronné sous un pseudonyme, comme dans les drames de Bouchardy j'étais banni, moi, sous les noms de Pietro ou de Gaspardo le Pêcheur.

Lauréat, M. Aristide l'était donc, et épris de rimes riches et républicain avec cela. Poète, il faisait surtout des vers pour lui-même, et il eût pu mettre en tête de son premier volume une dédicace pareille à celle qu'imprimait un autre de mes camarades, un jeune, M. de Féraudy, à la première page de ses *Heures émues* (et vraiment et délicatement émues, chose moins rare qu'on ne croit chez ces rieurs) :

O doux poètes, mes amis,
Je ne sais pas s'il m'est permis
D'écrire en vers comme vous autres
Et, si j'ai fait modestement
Ceux-ci, c'était tout simplement
Pour pouvoir mieux dire les vôtres !

M. Caristie, laissant là le nom d'Aristide et prenant celui de Martel, eût bien voulu dire, à l'Odéon, les vers des *autres*, mais de ses poètes préférés : — non pas les vers de Ducis, non, les vers de Hugo. Il voulait aussi, comme moi, jouer Shakspeare. Mais quoi ! Shakspeare alors n'était guère traduit que par le brave homme qui fut un héros de modestie et de courage, mais qui ne

valait pas le fils Hugo, fidèle au grand Will. Il fallait bien nous contenter de jouer des *Hamlet* affadis et des *Othello* atténués. Martel alors s'efforçait de *shakspearianiser* les alexandrins de Ducis. Il mettait dans ses costumes le pittoresque qui manquait aux vers du traducteur. Il habilla Othello, non pas en nègre de pendule, mais en amiral de la République de Venise, et ce fut Mélingue, Mélingue lui-même, ce roi du costume, qui lui dessina sa coiffure et sa robe.

Martel, porte-parole du drame en vers à l'Odéon, devenait ainsi l'idole du quartier latin, le tragédien aimé des étudiants. Je n'en étais pas jaloux. On parlait déjà à la Comédie-Française de ce beau garçon élégant qui portait si fièrement le costume à la Paul Véronèse et jouait hardiment du Shakspeare lorsque, brusquement, vint le coup d'État. Vous savez, monsieur, que Bocage avait voulu, pour faire échouer l'entreprise de Louis-Napoléon, battre la générale par les rues avec les tambours du théâtre, après avoir crevé ceux de la troupe de son théâtre. Le coup d'État échouant grâce à un comédien, c'eût été superbe. Il n'échoua guère!... Alors Martel se contenta de dire deux ou trois jours après, un soir, au foyer de l'Odéon :

« C'est un crime et ça ne durera pas ! »

Les murs ont des ouïes, surtout dans les foyers

de théâtre. On donna à entendre (après avoir entendu) à *M. Aristide*, au brave Martel, qu'il était prudent à lui de ne pas demeurer le voisin des agents de M. de Maupas. L'Othello de la rive gauche, l'Hamlet de l'Odéon, M. Martel partit pour l'Italie. Il s'arrêta tout juste à la frontière, à Nice, qui n'était pas encore alors ville française et il y rencontra un autre exilé volontaire, Alphonse Karr, qui lui dit :

« Je suis venu ici me réfugier, comme on se met à l'abri sous un portail quand il tombe une pluie d'orage. Et, en attendant, je fais des boutures et je cultive mon jardin ! »

Martel ne fit pas de boutures, mais il joua la comédie et fit des vers. Son premier volume, que je vous défie bien de retrouver, parut, imprimé à Nice. Et puis il s'ennuya d'attendre la fin de la pluie sous le portail, comme disait Alphonse Karr. Il s'improvisa directeur de théâtre et, frétant un navire, oui, tout simplement, il transporta toute une troupe française en Italie, à Naples, à Trieste, en Égypte aussi, je crois, débarquant çà et là, Argonaute du drame, avec le grand répertoire français flottant sur la mer bleue dans le paquebot de Thespis.

« C'est mon odyssée théâtrale ! dit aujourd'hui mon vieux Martel, avec une sorte de gaîté mélan-

colique. Nous étions jeunes, nous avions la foi ! Nous arrivions à Gênes, à Civita-Vecchia, nous allions à Rome. J'étais le d'Artagnan de l'Italie. Tous les beaux drames du père Dumas, *les Mousquetaires*, *la Reine Margot*, je les ai joués là-bas ! J'ai étalé devant les Italiens les trésors de Monte-Cristo ! Oui, avant d'être le brave général de M. Pailleron, j'ai été Edmond Dantès. Et, dans l'aventure, acclamé ici, rappelé là, couvert de fleurs et content de vivre — je dissipai mon patrimoine ! La gloire coûte cher et les steamers mangent du charbon. »

Il revint donc à Paris, M. Martel-Monte-Cristo, léger d'argent, riche de souvenirs. M. de Maupas n'était plus préfet de police. On avait oublié le jeune opposant, l'adversaire intransigeant du foyer de l'Odéon; on laissa en paix le comédien lassé de chercher fortune. Seulement les portes de l'Odéon et de la Comédie lui étaient fermées. Alors, Martel utilisa son talent comme il put et essaya de tirer parti de ses voyages. Il fonda un cours d'art théâtral. Je suis certain que le professeur fut excellent, car ce *diseur* est un maître. M. Boucher, le jeune premier de la Comédie, M. Porel, sont ses élèves. C'est lui qui a conté tout ça à son vieux Brichanteau.

Un jour qu'il vit arriver chez lui, battu de l'oiseau

et cherchant cet autre oiseau rare, un engagement, un ex-lauréat du Conservatoire comme lui, Ballande, qui venait de manger son dernier argent dans je ne sais plus quelle invention d'*encre sympathique*, Martel lui proposa d'exploiter une idée nouvelle.

— Laquelle ? dit Ballande.

Martel avait connu le futur fondateur (temporaire) du *Troisième Théâtre-Français* chez Alexandre Soumet, son oncle, car le neveu de l'archéologue Caristie est aussi le neveu du poète de la *Divine Épopée* et il avait même, dans la *Jeanne d'Arc* de Soumet, joué jadis le père de Jehanne, Ballande jouant, lui, un seigneur, un lord anglais quelconque.

— Mon cher Ballande, dit Martel, j'ai été frappé, durant mon séjour en Italie, par le succès qu'obtiennent là les représentations des théâtres diurnes. A Florence, le théâtre diurne fait fortune. Que de gens qui aiment à rester au logis le soir vont au théâtre en plein air, dans la journée ! En même temps que leurs soirées habituelles, pourquoi les théâtres de Paris ne donneraient-ils pas des matinées ? Nous aurions, le dimanche, les collégiens *de sortie* et les vieilles gens qui aiment le théâtre, mais ne tiennent pas à se coucher tard !... Voilà mon idée. C'est tout ce qui me reste de l'expérience de mes voyages. Je la crois excellente, praticable.

Seulement, je viens de faire de la *direction*, j'en ai assez. Redevenir *impresario*, non, jamais ! Je sors d'en prendre. Vous êtes actif, vous aimez votre art, voulez-vous fonder les *matinées* parisiennes à *l'instar*, comme on dit, des matinées d'Italie ?

Et ce fut fait. Et le neveu d'Alexandre Soumet ouvrit un nouveau débouché (oh ! le vilain mot !) aux poètes, à l'art, à la tragédie, à Molière aussi ! Ces *matinées* qui font fortune, monsieur, ces matinées bénies du public en hiver, c'est pourtant Caristie Martel, c'est *M. Aristide*, second prix de tragédie de 1850, qui les a fondées !

Et maintenant, encore une fois, voici la dernière affiche ! Martel, après avoir bien servi la Comédie-Française, organise une représentation — il joue, lui, le vieux tragique, le rôle fameux du *bénéficiaire* — allant et venant, sollicitant le concours des camarades glorieux, des chanteurs applaudis, des danseuses célèbres, je l'ai connu ce rôle, hélas ! je l'ai joué ! — et tous font accueil au comédien qui, lassé, abandonne les planches.

Lassé, mais par l'âge, non par les désillusions et le labeur. Jamais pas plus que moi ce vaillant plein de foi n'a murmuré devant un déboire, n'a réclamé devant une tâche lourde ou ennuyeuse, ce que j'appelle un *pensum* de théâtre. Se sacri-

fier? Être l'artiste excellent qui, dans un coin de la pièce, concourt au succès, l'assure souvent, en *tenant ferme*, comme la vieille garde, aux passages difficiles, aux endroits dangereux. C'est son métier et c'est son devoir. Le devoir, ce qu'il y a de moins malaisé au monde pour certaines âmes.

Une seule fois, j'ai vu Martel attristé à la distribution d'un rôle. Je dis attristé, je ne dis pas mécontent. Ce fut lorsque Sardou lui donna, dans *Thermidor*, le personnage de Sanson. Avoir été d'Artagnan, Hamlet, Oreste, et jouer le bourreau! Être un républicain hugolâtre, partisan de l'abolition de la peine de mort, et représenter le coupe-tête Sanson !

Je le rencontrai, la tête basse, au square des Batignolles.

— Qu'avez-vous donc, mon vieux Martel ? Qu'as-tu, Aristide le Juste?

— J'ai... j'ai qu'ils veulent me faire jouer le bourreau !

— Le bourreau? — Le bourreau! Celui de *Richard Darlington?*

— Non, non... Encore, disait-il, romantique impénitent, si c'était le bourreau de la Tour de Londres !

Sardou comprit son chagrin et Aristide ne joua pas le rôle de Sanson. Mais ce fut la seule fois que

Martel fit — et encore à la *cantonade*, comme on dit — la grimace devant un rôle.

Alphonse Karr avait écrit une préface pour le premier volume de vers de *M. Aristide* devenu Caristie-Martel. A son tour, Martel, une fois le dernier bravo entendu, reprendra sa plume d'autrefois, non pas celle qui écrivit des drames comme *les Brigands de Marathon*, — j'aurais voulu les jouer! — mais une plume de conteur et il réunira ses souvenirs, ceux de ses années d'espoir, de jeunesse et de voyage, sous ce titre qui sera comme une contre-partie du beau livre d'Alfred de Vigny : *Servitude et Grandeur théâtrales !*

« La servitude, pourra-t-il dire, ce sera mes *Mémoires*, et la grandeur les mémoires des autres. »

Mais il ne le dira pas. Ame de poète et d'artiste et de soldat, *M. Aristide* finira debout, un sourire sous sa moustache de grand d'Espagne.

Fumée tout cela, monsieur!

J'ai assisté, un jour, au Père-Lachaise, à la cérémonie des funérailles d'un acteur célèbre apporté au four crématoire. Tandis que les assistants contemplaient le faux catafalque drapé de noir, la destruction lentement faisait son œuvre.

Et moi j'avais pénétré dans les coulisses de ce théâtre de mort où nos corps deviennent des cendres. Je regardais... Pendant que sous mes yeux se consumait le corps d'un ami, là-bas, au loin, derrière les draperies de deuil, la lente parole d'un orateur officiel louant le talent du défunt arrivait jusqu'à moi, comme une lente psalmodie. Ah ! monsieur, quelle impression ! C'était ironique et funèbre. Je sortis brusquement de cet antre chaud, contemplant là-haut la fumée noire qui montait, montait, emportant dans l'air tout ce qui avait été un être vivant, pensant, un ami... Fumée d'usine dont les corps humains fournissent le charbon !

Et c'est cette fumée bientôt balayée sur la grande ville vivante, que nous sommes tous, que nous devenons tous ! C'est cette fumée qui s'appelle, pour le comédien retraité, la gloire envolée, pour tel ou tel patriote disparu, la vie éteinte et devenue cendre.

Et in pulveris... Mais je ne fais pas de sermon. Au théâtre les personnages ennuyeux nous les appelons des *pasteurs*. A notre prochain entretien, monsieur, si je ne bavarde et ne vous ennuie pas trop. C'est si bon, de remuer les cendres !

XII

VIEUX COMÉDIEN

— Une dernière représentation, prononça Brichanteau, ça me fait toujours quelque chose, comme dirait la chanson de Polin. Il y a de l'adieu final dans le défilé des camarades venant apporter la poignée de main du départ au bénéficiaire. « Tu t'en vas, mon vieux ? Bon voyage ! » Une dernière embrassade, une dernière couronne. Et à d'autres ! Il y a des *jeunes* au Conservatoire, dans la banlieue ou les cafés-concerts !...

« C'est égal, ça attriste. Un compagnon qui prend sa retraite emporte avec lui un tas de souvenirs, comme quelque chose de nous-mêmes. On l'a vu fringant, on l'a coudoyé dans les coulisses ou sur la scène autrefois. On a partagé ses succès, même de loin, comme moi. On a eu ses vingt ans avec lui. Les camarades, voyez-vous, c'est autant dire des espèces de miroirs dans lesquels on se regarde vieillir.

« Et voilà. Encore un qui donne sa représen-

tation d'adieu ! Encore un qui quitte ce diable de théâtre, qui nous quitte si tôt et qu'on regrette toujours quand on l'a dans le sang, dans la cervelle, dans le ventre. Je l'ai vu l'autre jour, montant l'escalier d'un sociétaire dont il allait réclamer le concours et qui ne le lui refusera pas, car soyons justes, les gros aident volontiers les petits, dans notre monde. On n'y est pas si rosse qu'on veut bien le dire. Additionnez ce que donnent de leur temps à la charité et à la camaraderie les comédiens; au bout de l'année, ils ont plus donné que des millionnaires.

« Donc, je vous dis, je l'ai rencontré, et, boitant un peu, il marchait devant moi, toujours le même, d'ailleurs, avec son profil très drôle, son dos voûté, cet air rusé et narquois qui nous amusa si longtemps sur la scène. Ce n'est pas d'Aristide ni de Martel Guritan, c'est de Lassouche que je vous parle, monsieur, Lassouche qui va donner aux Variétés sa représentation de retraite (un vilain mot). Ah ! je l'ai connu, il y a beau temps, quand, n'ayant pas d'engagement, par aventure, je figurais à la Gaîté du boulevard du Temple. Oui, oui, ça m'est arrivé. On prend ce qu'on trouve. Je dérogeais, sans doute, mais quoi ! je mangeais, et ça ne m'empêchait pas de jouer *Ruy Blas*, un ou deux mois après à Toulouse.

« Ce qui me frappait dans ce bon Lassouche, c'est la façon dont il jouait, avec le plus grand talent, les plus petits rôles. Voulez-vous que je vous dise, monsieur ? C'est parce que les nouveaux venus méprisent les petits rôles qu'ils risquent de rester toujours de petits comédiens. Remplir un grand rôle, parbleu ! c'est tentant et quand on a du courage et de la foi, ce n'est pas pour jouer des *pannes* qu'on monte sur les planches ; mais au théâtre, où les conscrits ont aussi leur bâton de maréchal dans leur giberne, il faut savoir porter le sac et marquer le pas si l'on veut marcher à la tête du régiment, un jour. Les bouts de rôle, c'est l'escrime quotidienne et c'est avec ça qu'on apprend à tuer son homme, j'entends qu'on se forme et qu'on arrive.

« Lassouche, ce diable de Lassouche, que vous avez vu si drôle dans les personnages de domestiques narquois, aux Variétés et au Palais-Royal ; Lassouche, qui ressemble à Antoine par les traits ; Lassouche qui, depuis un accident aux Variétés, traîne la jambe, mais ne boite pas de la tête, ah ! non — Lassouche, à la Gaîté du vieux boulevard, se taillait des succès personnels avec des rôles qui feraient faire la grimace, aujourd'hui, à des débutants. Tenez, par exemple, dans *le Juif Errant* d'Eugène Sue, au *trois*, au tableau de la mansarde

de Françoise Dagobert, il faisait un teinturier, Lassouche, un portier-teinturier qui apportait une lettre ou venait dire un mot trois fois dans ce tableau. Trois apparitions, trois effets. Le teinturier apparaissait les bras nus avec chaque fois une teinture différente. La première fois, du vert jusqu'au coude, il s'arrêtait sur le seuil, s'excusant de ne pas entrer : « Je ruisselle la teinture « de la tête aux pieds; je mettrais au vert tout le « carreau de madame Françoise !... » Grimé comme personne, pittoresque, avec ses bras d'un vert de prairie, il avait, monsieur, l'air d'un Daumier. Et, dix minutes après, il revenait, les bras tout rouges. « Je suis dans le carmin jusqu'au cou... « Je me sauve, j'ai du jaune qui m'attend sur le « feu ! » Puis, lorsqu'il reparaissait, le teinturier, le portier Loriot, avec ses bras nus couleur jonquille, tenant une lettre que ses doigts avaient passée au safran, c'était un éclat de rire formidable dans le vieux théâtre populaire, et pour composer ces apparitions multicolores, ce spirituel Lassouche dépensait autant de science du pittoresque que le plus grand artiste pour s'ensanglanter les yeux dans une tragédie... Aussi, la pièce finie, je vous jure, les titis du paradis parlaient autant, en descendant de leur poulailler, de Lassouche jouant Loriot que de Chilly jouant

Rodin ou de la belle Naptal-Arnault jouant la Mayeux. Il tirait son épingle du jeu avec un bout de rôle. Voilà les artistes !

« Et tenez, encore, je me rappelle que, sur cette même scène de la Gaîté, Lassouche obtint, dans un mélodrame de d'Ennery, avec un rôle de quatre sous, autant de succès que Laferrière, qui jouait le jeune premier, et que Paulin Ménier, qui jouait le premier comique. Il s'appelait, ce mélodrame oublié — et qui, ma foi, en valait bien un autre — *le Fou par amour*. Là dedans, Laferrière avait, dans un estaminet, une scène d'ivresse qui faisait passer le frisson. C'est vrai, je vous jure. On a depuis beaucoup parlé de réalisme, de naturalisme. Avec ça que les comédiens d'autrefois ne connaissaient pas la nature et n'aimaient pas la vérité!... Laferrière buvant son absinthe au fond du cabaret pour oublier la femme aimée vous donnait froid dans le dos. Et moi-même, l'interprète de Hugo et de Mallefille, moi, vieux romantique impénitent, est-ce que je ne cherchais pas la vérité vraie, quand je jouais ce même *Fou par amour* à Montparnasse? L'ivresse de Coupeau, ça n'est pas nouveau. Moi aussi j'ai exprimé l'ivresse de l'absinthe, l'assommeuse verte, moi qui préfère l'ivresse de l'ambroisie ou du vin de Chypre!...

« Donc — qu'est-ce que je vous disais? Ah! j'y

suis! — Lassouche avait à jouer dans ce mélo d'Anicet Bourgeois et d'Ennery, non pas le Cid ou Hernani, non, mais un « premier joueur ». Consultez la brochure : *Premier Joueur... Lassouche.* En 1857, il y a beau temps de ça! Et tout le rôle de ce *premier joueur* consistait à demander un grog au garçon pendant une partie de billard. « Garçon, un grog! » Ce n'était pas le Pérou. On ne voit pas trop comment un comédien peut faire un rôle de ces divers commandements recousus entre eux :

« — Garçon, un grog!

« Eh bien! monsieur, — et voilà la meilleure leçon qu'on puisse donner aux débutants et que je citerais si j'avais l'honneur d'occuper une chaire au Conservatoire, — Lassouche, de ce « premier joueur », de ce comparse, de cette *panne*, de cette figuration parlée, fit un rôle, un vrai rôle, un grand rôle. Voici comment. Il jouait au billard, et, à chaque grog qu'il demandait, il exprimait par la progression des grogs, la colère qu'il éprouvait à perdre la partie, à se voir battu par son adversaire.

« C'était d'abord : « *Garçon, un grog!* » Un simple grog. Le grog des familles. Mais la partie s'avançait : « Garçon, un grog! — Un grog à quoi, « monsieur? — Un grog à l'eau-de-vie! » La partie continuait. « Garçon, un grog! — Un grog à

« quoi, monsieur? » Et le joueur, irrité : « Un grog au rhum! » Puis, l'irritation du perdant devenant plus forte : « Un grog! Et beaucoup de « rhum! » Jusqu'à ce que, de fureur, la partie, définitivement perdue, il s'écriât, frappant le sol de sa queue de billard :

« — Garçon, un grog!

« — Un grog à quoi, monsieur?

« — Un grog au vitriol!

« Et c'était Lassouche, notez bien, qui avait trouvé, exprimant à la fois les divers degrés de la colère et de l'ivresse, ce « grog au vitriol » dont s'amusait d'Ennery en lui disant : « Votre grog au vitriol est le mot de la pièce! » Et cette silhouette de joueur de billard dans le fond d'un café était tellement saisissante — une eau-forte, monsieur — que les quatre ou cinq répliques de Lassouche dans *le Fou par amour* devenaient aussi célèbres que les grandes scènes de Laferrière, jouant un musicien devenu fou, et de Paulin Ménier incarnant le joueur d'orgue. Avec un mot, un bon comédien fait un rôle. Ça me rappelle Régnier, sortant tout à coup du second plan, se classant parmi les grands comédiens, en faisant — quoi? — en poussant un cri, tout simplement, en disant : « *Vive moi!* » dans le *Bertrand et Raton*, de M. Scribe. Mais je vous ai conté ça!...

« Le Lassouche du boulevard du Temple! Il est loin, il est loin, comme le boulevard du Temple lui-même. Ah! qui n'a point connu ce coin de Paris où tous les théâtres réunis fraternisaient dans le succès, où une pièce en vogue envoyait du public à tous les théâtres voisins, où l'on vendait de tout : du drame et du vaudeville, du rire et des larmes, de la farine de Pierrot avec Deburau et de la poudre à canon avec les pièces militaires du Cirque! Le boulevard du Temple! Pas une ville n'avait ça : ces petites scènes accotées aux grandes, le Lazari et le Théâtre-Historique, les marchandes d'oranges, les marchands de coco, dont la sonnette — quand j'y pense — sonnait pour mes vingt ans la cloche de l'idéal!... Et Lassouche en fut, de ce boulevard légendaire!... Il fut un de ses rires, un de ses acteurs populaires! Il fut celui que Gavroche et Mimi Pinson attendaient, à la sortie des artistes, pour le voir passer!

« — C'est lui, Loriot!... C'est lui, le *premier joueur!*

« Je les entends encore, ces mots de succès qui chantent à nos oreilles d'acteurs comme des paroles d'amour.

« Puis, il s'en alla au Palais-Royal. Il fut le valet moraliste et bougon de Ravel ou d'Hortense Schneider. Il inventa, avant la rosserie, le Figaro

rosse. Il joua l'opérette aux Variétés! L'opérette, ô mon vieil Hugo, l'opérette qui a étranglé notre pauvre vieux drame, le boulevard Montmartre se moquant du boulevard du Temple! Mais je l'ai toujours aimé, Lassouche, même lorsqu'il blaguait mes chimères. Je l'ai suivi, du fond de mes tristesses. Quand il a failli mourir d'accident, j'ai demandé de ses nouvelles. Mourir en scène, eh! c'eût été une belle fin pour un comédien! Mais Lassouche, Dieu merci! est vivant, très vivant, bon vivant — et s'il boite un peu, c'est même, m'a-t-on dit, parce que, très actif et très vif, il n'a pas pu rester immobile assez longtemps dans le plâtre qui lui enserrait la jambe. Collectionneur, fureteur, flâneur — érudit comme beaucoup des camarades — il avait hâte de recommencer sa chasse aux bibelots, aux bouquins, aux raretés. Son désespoir est d'avoir revendu un beau portrait de Théroigne de Méricourt, le sein nu, les cheveux dénoués, la Théroigne de la Salpêtrière.

« — Je l'avais payé quinze francs, autrefois, et c'était un chef-d'œuvre. J'aurais voulu l'offrir à Sarah Bernhardt jouant Théroigne! Je n'ai pas pu le retrouver!

« Et si Brichanteau peut, lui, figurer — à la place la plus obscure, *premier joueur* ou *dernier joueur* — dans la représentation à bénéfice de Las-

souche, il est tout prêt. Lassouche avec son accent drôlement courroucé, son dos voûté, sa voix railleuse, son geste en avant qui enfonçait le mot drôle comme une bourrade, le bon Lassouche fut un professeur de gaîté, un roi du rire. Je dois à d'autres des émotions profondes et puissantes; à lui je dois quelques pintes de bon sang. Et, après les joies de l'héroïsme, monsieur, je ne sais rien de plus français que les séductions de la belle humeur! »

Ainsi parlait ce sage des coulisses, ce Zarathustra des planches, Sébastien Brichanteau.

XIII

LES RETRAITÉS DU THÉATRE

— Vous avez l'air satisfait, aujourd'hui, mon bon Brichanteau, et votre feutre se relève hardiment, comme l'aile de ce chapeau boer qu'on a essayé, sur la tête de nos fantassins, à la dernière revue. Qu'est-ce qui vous rend heureux, Brichanteau ?

Il esquissa un geste de la main, sourit, et, de sa voix toujours superbe :

— C'est que, vieil optimiste endurci, je m'aperçois qu'il y a encore en ce monde — je dirais volontiers, monsieur, en ce bas monde — des sujets d'espérer. Oui, il y a parfois de la consolation pour les misères et de la pitié pour les vaincus. C'est rare, mais ça arrive, et, alors, ça fait plaisir. Savez-vous d'où je viens? De Pont-aux-Dames, monsieur. Je n'étais pas de la fête de l'autre jour, où de braves gens que nous devons bénir ont mis du bout de la truelle un peu de plâtre frais autour de la première pierre de la Maison des Co-

médiens. Celui qui fut président du conseil voulut bien, là, s'associer aux efforts de Coquelin, et tint à parler du théâtre et de l'oubli qu'il donne en philosophe qui comprend tout, en homme d'État qui est un artiste. Fête de famille, a-t-on dit. C'est vrai. Il y aura désormais, dans un coin de la Brie, un toit où les vieux comédiens, les comédiennes retraitées, les pauvres cigales aux ailes cassées pourront trouver asile, passer leurs derniers jours, rêver leurs derniers rêves. Et d'avoir vu ça, monsieur, cela me console d'être au rancart et, briscard des coulisses, d'avoir l'oreille fendue comme un vieux soldat qui, de par son âge, ne peut plus commander, mais qui, à l'occasion, saurait mourir. Non, je n'étais pas de la fête, et c'est un camarade à moi qui m'a ouvert les portes du Château — la future maison de retraite — et qui m'a montré les plans projetés, les constructions commencées, le parc et les prés, les allées pleines d'ombre où, dans un an, deux ans au plus, les vieux comédiens pourront prendre le frais, avoir leur chambre, repasser leurs rôles, pêcher à la ligne, et se dire — comme je me le dis : « Après tout, tant de gens se sont bousculés, déchirés, étouffés pour être quelque chose dans cette mêlée farouche qu'est la vie ! Nous, nous avons été tout; oui, tour à tour, nous avons été rois, nous avons été ducs, nous

avons été princes, nous avons été empereurs — qu'est-ce que je dis ? — les cardinaux, là-bas, se réunissent pour faire un pape. Eh bien ! sans Conclave, et le plus naturellement du monde, nous avons été cardinaux, nous avons été papes, cardinaux dans *la Juive*, papes dans un tas de drames oubliés et que je n'oublie pas ! Et nous voilà !...

« Oui, j'ai voulu voir de près le logis où tous ces rois et toutes ces reines trouveront un refuge et où s'élèvera la Maison des Comédiens. J'y suis allé à pied, à petites journées, comme au bon temps, avec mes vieilles jambes. Mon automobile, c'est moi. J'ai pris ma canne — elle me vient de Frédérick Lemaître — mon chapeau, et en route ! Le bois de Vincennes, Joinville, la Marne, les canotiers, ça fait toujours plaisir à revoir — jolie aquarelle, monsieur, — et puis, voilà Champigny, voilà Bry, les coins de rue où l'on a fait le coup de feu, il y a trente-trois ans, et où, sur les vieilles maisons, on retrouve encore les trous des « crénelages » des Allemands ; et, quand je revois ça, moquez-vous de moi, ça me remue. Je songe au flingot à tabatière. Vieille bête de Brichanteau, va !... Et je traverse Chelles, je longe Lagny, je vais, à travers champs, dans cette campagne où l'on met déjà en gerbes les blés, où les seigles dansent sous le vent, où les peupliers chantent, où l'on respire à l'aise...

Puis, là-bas, au fond d'une vallée, une petite ville gaie, blanche, propre. C'est Couilly. Là, je demande le Château de Pont-aux-Dames.

— A cinq minutes, dans la rue, à droite !

Voilà justement mon camarade qui m'attend.

— Hé ! Brichanteau, ma *vieille*, sois le bienvenu ! Tu pourras déjà choisir ta chambre !

— Moi ? Je ne veux rien choisir du tout. Je n'ai besoin de rien. J'ai ma pension de l'Association et mon petit logement aux Batignolles. Je laisse à d'autres les chambres et le lit de la Maison des Comédiens. Elles seront pourtant agréables, gaies, modern-style, avec du pitchpin et du papier clair.

— Veux-tu voir les plans ? Nous irons au jardin tout à l'heure.

— Voyons les plans.

« A côté de la grande maison blanche qui servira à l'administration, on va bâtir un vaste logis dont les murs sortent déjà de terre — car la première pierre de l'autre jour n'est que la pierre d'un pavillon nouveau — et, dans ce bâtiment de brique, soixante comédiens ou comédiennes passeront en paix leurs vieux jours. Si je vous disais que la première titulaire de ce bon refuge est déjà nommée, que c'est une femme, et une femme célèbre, et une artiste de grand talent qui charma Paris, popularisa des airs que vous avez chantés, une femme

délicieuse, vous ne me croiriez pas? Si, vous me croiriez. Dans la vie de Paris, tout arrive. Heureux sommes-nous quand ce qui arrive c'est le salut!

Dans notre Maison, il y aura, accrochés aux murailles, les portraits des comédiens illustres. J'en ai vu déjà deux, — et des plus célèbres, et qui ont fini tristement, — l'un, celui de Mlle George, la tragédienne impériale devenue préposée aux cannes et parapluies; l'autre, celui de Bocage, l'*Antony* de Dumas, errant sans engagement dans les derniers temps de sa vie. Médite là-dessus, Brichanteau, et ne te plains pas. Mais quoi, je ne me plains jamais!

Et puis, consolation suprême, il y aura là un théâtre (un vrai théâtre), théâtre des Vieux Comédiens, comme le théâtre Comte, autrefois, passage Choiseul, était le théâtre des Jeunes Artistes! Un théâtre où, dans un dernier rayonnement, au feu de la dernière rampe, les retraités de Pont-aux-Dames pourront jouer leurs derniers rôles! Et ne vous moquez pas, monsieur, ce sera touchant, cette Sainte-Périne de l'art avec les dernières notes amoureuses du ténor qui fit pâmer les jeunes filles, et le dernier froncement de sourcils du traître qui terrifia les boulevards!

Ah! par exemple, je ne me chargerais pas d'être le régisseur de cette scène-là! Il y en aura des

réclamations pour les rôles, il y en aura ! Des ingénues de soixante ans (ça reste tenace, les ingénues, c'est dans l'emploi) n'admettront pas les Agnès de cinquante. Contestations, droits d'ancienneté ou de « jeunesse ». Quels tapages ! Mais tout s'arrange au bout du compte. Tout s'arrange partout. Tout s'arrangera.

Allons au jardin !

Il est très joli, ce jardin, et mon camarade Bouyer, le futur administrateur du logis, qui découvrit, un jour, ce coin de parc et le signala à Coquelin, a eu le coup d'œil net et la main heureuse. C'est un décor charmant, ce grand parc touffu où l'on marche, non pas entre des arbres en carton (je ne les déteste pas, les arbres de Jambon, les arbres peints), mais sous les feuilles, avec un ruisselet qui court — où l'on peut pêcher des truites — et un vieux petit moulin tout moussu qui fait penser à un moulinet de Fragonard. Il y a de l'eau, de la vraie eau, un vrai ciel, de vrais platanes. A la fin de sa vie, l'être qui n'a vécu que parmi les toiles peintes, dans la poussière des vieilles planches, pourra savoir ce qu'est un pré dont les brins d'herbes ne sont pas en papier.

Et il y a une source, une source d'eau minérale qu'on a déjà proposé d'exploiter, comme celle de Chantilly et celle d'Enghien, l'*Eau des Comédiens*

— pourquoi pas? La Du Barry en a bu autrefois. Elle s'est promenée là, la Du Barry! Jolie fille, la Du Barry!... Le buste de Pajou!... La *Comtesse du Tonneau!* Ah! monsieur, il fallait voir Déjazet dans son tonneau de ravaudeuse! La Du Barry! La *Reine Cotillon!* J'ai joué un bout de rôle là dedans, à la Porte-Saint-Martin, sous un pseudonyme!... Et ce sera amusant pour mes jolies camarades vieillies de se dire qu'elles poseront le pied où les petits pieds de la Du Barry ont passé!... Quand les fleurs des marronniers tomberont sur leurs rides, eh bien! il leur semblera que c'est le coiffeur qui vient encore les poudrer pour entrer en scène dans quelque *Mariage de Louis XV* ou quelque *Adrienne Lecouvreur!*

La Du Barry! Est-ce drôle tout de même, dites, de se retrouver dans ces vieux logis historiques et de loger les chanteuses d'opérette ou les antiques jeunes premières de drame à l'endroit même où, dans le couvent de l'abbesse de Chelles, on exilait les maîtresses des rois! C'est Coquelin qui nous vaut tout ça. Ce diable de Coquelin, actif, agissant, alerte, plus jeune que les jeunes, brisant les obstacles, boutant en avant, comme disait précisément la devise de la Reine Cotillon, il aura fait là pour les artistes dramatiques ce qu'un homme qui fut un remueur d'idées, un brasseur de projets, un

étonnant impresario en toutes choses, rêva généreusement de faire pour les vieux journalistes et les gens de lettres. Villemessant (vous vous rappelez Villemessant, je l'ai connu et il ne m'a jamais refusé une réclame ou une rectification dans son *Figaro* bi-hebdomadaire) Villemessant avait acheté une villa superbe au bord de la *grande bleue*, là-bas, et il en voulait faire la *Villa Soleil*. Oui, la villa ensoleillée où les gazetiers fourbus, les romanciers éreintés, les malheureux écrivains qui vivent de leur cervelle et que le métier vide, iraient réchauffer leurs rhumatismes et vivre leurs derniers jours en regardant la mer. Il voulait ça, Villemessant. Mais l'argent manqua sans doute. La *Villa Soleil* promise aux malheureux plumitifs devint la *Villa Beaumarchais* et resta à Villemessant. Les comédiens seront plus heureux que les gens de lettres et nous avons, nous, la Villa de Pont-aux-Dames.

A mon avis, on nous doit bien ça !... Du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, les comédiens donnent leur temps, leur talent à tant d'œuvres de charité ! Partout, on les met à contribution. Concerts de bienfaisance, érections de statues, banquets démocratiques, fêtes de villages, vite, un comédien pour dire des vers, un comédien pour réciter des strophes, un comédien pour divertir avec un monologue, un comédien ou une comédienne pour

couronner un buste. Je vous ai déjà dit cela... Et comme remerciement? Un bouquet, quelquefois. Pas toujours. Des *mercis* rapides de commissaires qui ne sont pas toujours là pour *régler* les voitures. Ah! j'en ai sacrifié de mon temps, moi, pauvre diable, et j'ai tant et tant figuré à des représentations de charité que, proportionnellement, moi qui n'ai pas le sou, j'ai autant donné que Chauchard ou Rothschild, en fin de compte.

Eh bien! oui, nous quêtons pour nous, cette fois, nous jouerons pour nous. Les gens de lettres au lieu de s'entre-déchirer, devraient bien faire de même. Nous pouvons, nous, nous blaguer, nous mordiller, et inventer des *mots* les uns contre les autres, dans les coulisses; mais, heureusement, nous n'avons pas de journaux pour nous éreinter, nous calomnier et nous déprécier devant le public. De là, peut-être, le prestige qui nous reste encore. Nous sommes des hommes, parbleu, avec nos passions, nos jalousies, nos colères, nos envies, nos rancunes, — oui, — mais tout cela ne transparaît pas, ne s'étale point dans cinquante articles où, chaque matin, les écrivains se mangent les uns les autres, et la fraternité, qui n'est qu'un vain mot, semble s'être réfugiée chez ces gens de théâtre, qui avaient inventé le bloc avant les politiciens, le bloc de la sentimentalité, monsieur, et du dévouement.

Les journalistes et les romanciers n'ont qu'à vouloir aussi pour avoir, dans leurs vieux jours, la *Villa Soleil*, que rêvait pour eux le journaliste d'antan. Il ne leur manque que ce que nous avons eu : une idée et un homme.

Allons, allons ! Maintenant les conscrits du Conservatoire peuvent sortir confiants de la caserne du faubourg Poissonnière : ils n'ont pas seulement, comme tous les soldats, un bâton de maréchal dans leur giberne; — ils ont, ce qui est plus sûr, au bout du chemin, si la route est dure (et elle est toujours dure, la route, pour tout le monde), ils ont, dans les arbres verts, une maison blanche ; ils auront un palais de briques, où, comme tous les échappés et les éclopés des batailles, ils trouveront leurs Invalides ! Les Invalides ! On les supprime, dit-on, un peu tôt, à mon avis, car je ne vois pas qu'on ait supprimé les jambes de bois et les bras amputés, je ne vois pas qu'on ait supprimé la guerre. Mais il restera les Invalides du Théâtre !

Nous n'avions pas ça de mon temps, et nous allions au feu tout de même. Ramasse-toi si tu tombes ! Et à l'ambulance, mon vieux !... Mais pourquoi tous les blessés mourraient-ils à l'ambulance ?

Tenez, il y a, dans un asile de Paris, un vieillard qui fut un artiste applaudi, à son heure, qui joua de

grands premiers rôles, ceux qui sont aimés, ceux qui, la représentation finie, font rêver les jeunes filles. A combien d'idéales créatures a-t-il dit : « Je t'aime ! » dans sa vie ! Combien d'innocentes persécutées a-t-il protégées ! Combien de trames a-t-il déjouées, de traîtres a-t-il démasqués devant le public, amateur des dénouements heureux !

Il eut son heure, il eut sa gloire, il eut sa fortune. Très modeste. Il avait épousé une comédienne charmante, type de dévouement et d'honnêteté, qui partagea sa vie pendant de longues années, et qui avait une sœur, actrice aussi, beaucoup plus âgée qu'elle. Ce brave et laborieux artiste, après avoir connu les années de succès, subit, comme nous tous, les années d'épreuves. Une nouvelle génération montait. Le drame n'était plus à la mode. Et les forces aussi déclinaient. On n'est pas Lagardère à tout âge.

Les économies avaient été entamées, puis, les journées se faisant plus dures, avaient disparu. La belle comédienne d'autrefois et le premier rôle de jadis étaient devenus deux vieillards. C'est une délicieuse idylle, Philémon et Baucis, quand on a l'asile et le pain et le laitage pour le soir d'un beau jour. C'est une tragédie d'une autre sorte lorsque la maigre famine se dresse au seuil de la chaumière dont on peut être chassé brusquement. Baucis fut

la plus heureuse : elle mourut. Philémon ne devint pas « chêne » comme dans la fable. Au contraire, les années firent de lui, de ce bel homme à tournure héroïque, un pauvre vieux attristé et courbé.

Il avait cependant une consolation : on lui avait trouvé un refuge dans un des asiles artistiques de la Ville de Paris. Octogénaire, il avait là ses derniers jours assurés. Tristes jours avarement comptés, mais qui peuvent paraître très doux, par comparaison après tant de journées d'orages. Et réchauffant ses membres au soleil ou lisant en sa chambre quelque coupure d'un vieux journal parlant de ses succès évanouis, des *premières* d'autrefois, il pouvait attendre là paisiblement ce qui nous attend tous. Mais non. La vie a toujours d'amères surprises. A quatre-vingts ans, une nouvelle tristesse allait atteindre ce vaincu.

Sa belle-sœur, la comédienne des jours heureux (Paris l'a applaudie, Paris l'a fêtée), plus vieille que lui maintenant, plus pauvre que lui, sans ressources, sans asile, demandait à être recueillie à son tour, comme le vieux comédien, et à trouver l'asile final avant la tombe.

Elle énumérait ses titres, elle parlait à qui de droit de sa misère, de son âge. Une vieille, vieille femme, monsieur.

Et un des administrateurs de l'Assistance, qui se souvenait de l'avoir vue, à travers la rampe, souriante, gaie, chantant des flons-flons autrefois, de répondre attristé :

— Que voulez-vous, madame!... Pour qu'on puisse vous recueillir, il faut une vacance. Nous n'avons qu'un certain nombre de chambres. Il n'y a pas de place à l'asile.

Pas de place? Non, aucune place. La mort seule en fait dans ces refuges.

Mais il est, à l'Asile, des ménages hospitalisés, des couples qui partagent le même toit, le même lit. Le mari et la femme vivent là d'une vie commune.

Alors une idée vint au vieux comédien, poignardé par la pensée que sa pauvre belle-sœur, celle qui portait le même nom que la femme à qui il devait tant d'années de bonheur, était livrée au besoin, manquait d'un logis, se demandait comment elle mangerait le soir — et, résolu, il se présenta au directeur de l'établissement :

— Monsieur le directeur, j'ai pensé à une chose. On a le droit de recevoir dans l'asile sa femme?... Eh bien, voilà. Je vais, afin de pouvoir lui assurer un coin où ne pas mourir — ou pour mourir, comme vous voudrez — donner mon nom à une pauvre créature qui tombe de misère. C'est possible, n'est-ce pas?

— C'est très possible. Vous avez le droit de vous marier, même à votre âge !

— Oh ! à mon âge !

Il souriait tristement et haussait les épaules.

— Ce n'est pas pour avoir une femme avec moi ou à moi, vous concevez bien, monsieur le directeur, non, c'est pour ne pas avoir loin de moi une malheureuse qui me rappelle celle que j'ai aimée, celle que j'ai perdue. Toute ma vie ! Tout mon passé ! Et il me semble que la morte me dit tout bas, comme ça : « Tu fais bien ! »

— Si vous faites bien ?... C'est admirable, tout simplement.

— Une idée de théâtre, que voulez-vous ? Oui, on a encore des idées pour les fins d'actes !

— Seulement, dit le directeur, vous savez que le nombre des rations est déterminé comme le nombre des chambres. Nous sommes strictement limités par notre budget, et c'est à vous...

Le vieux comédien hospitalisé l'interrompit :

— Oh ! ne craignez rien ! Je mangerai moins, je ne boirai pas du tout et je ne grèverai pas le budget de la Maison ! Cela me regarde !

Et l'octogénaire va épouser, un de ces matins, la vieille femme à demi paralysée dont le nom lui rappelle celle qu'il conduisit devant le maire, autrefois. Et, en attendant, on le voit, chaque

matin, traverser péniblement la rue, portant dans un petit panier la moitié des portions qui lui sont allouées pour les donner en un taudis à sa pauvre fiancée de quatre-vingt-huit ans.

Bientôt, dans la petite chambre de l'Asile, il y aura deux vieillards se nourrissant des mêmes mets, rompant le pain, partageant la viande et se regardant avec ces tristes prunelles des pauvres êtres prisonniers dans les cages du jardin de Rotterdam. Et ils seront heureux dans leur pauvreté, loin du froid, loin de la pluie, loin de la faim. Ils se rappelleront les soirs lumineux des gais vaudevilles crânement enlevés et des gros drames joués avec des grondements d'orage. Ils se rappelleront la morte dont le souvenir unit pieusement leurs deux tristesses. Et, vrai, je ne sais pas de plus touchante aventure que cet attendrissant roman de deux vieillards qui ne sont pas les Amoureux de Sainte-Périne, mais les fidèles à la mémoire d'une disparue et dont un surtout fait preuve d'une délicatesse tendrement, simplement, noblement dévouée.

Eh! que voulez-vous? Sur les planches on a du cœur. Et ça encore, c'est du bon théâtre!

XIV

LA NEIGE

— J'aime la neige ou plutôt je l'aimais quand j'étais jeune. Elle me rappelait les premiers jeux, à l'école, les batailles avec les camarades, dans la cour de la récréation, quand on s'envoyait les boules blanches sur les yeux comme Déjazet dans *Bonaparte à Brienne*. Et quand il neige sur Paris, je revois la neige de mon enfance, le grand parc de Versailles endormi sous le vaste linceul blanc, avec les tritons des bassins et les déesses du parc enveloppés de capelines blanches comme si les flocons tombés du ciel ouataient contre le froid leur nudité de marbre ou de bronze. La neige de nos quinze ans, c'est comme la neige des pommiers, c'est de la neige de printemps. Ça ne donne pas froid. Plus tard, l'autre réveille les rhumatismes et, quand elle tombe, on répète tout bas, grelottant, les vers d'Auguste de Châtillon, un vrai poète qu'on ne connaît guère que par une drôlerie, la *Levrette en paletot*, car c'est comme ça, la gloire,

une *charge* qui amuse nous rend populaire et des vers qui chantent ou pleurent nous laissent crever de faim :

Maintenant, c'est sur nos cheveux
Qu'il neige, neige !

dit Châtillon. Après tout, qu'importe ? cela prouve qu'on n'est pas encore chauve !

Et Brichanteau secoua sur l'astrakan usé de sa houppelande sa longue chevelure blanche, un peu ravagée.

— Quand je vois la neige tomber, reprit-il, l'œil comme hypnotisé par de lointains souvenirs, il me semble qu'à travers les mouchetures qui s'entassent ou que le vent fait tournoyer, je revois un tas de fantômes. Vaguement, dans un brouillard. Ainsi au théâtre quand on *équipe* une apparition derrière une toile métallique. Oui, je revois tous les décors de neige où j'ai passé : *la Bergère des Alpes* avec son avalanche, l'*Histoire d'un Drapeau* avec la retraite de Russie, et *Yelva ou l'Orpheline russe*, où je chantais (je chanterais encore) :

Ils sont là-bas qui dorment sous la neige,
Et le tambour ne les réveillera plus !

C'était de la neige de théâtre, ça ! De la neige faite avec des bouts de papier, de la neige qui ne

mord pas les os et n'atteint pas les pauvres. Mais la vraie neige, quand elle blanchit le square des Batignolles, je pense à ceux qui grelottent dans les mansardes, à la toux des vieux, aux engelures des petits et je trouve la vie moins lourde et le froid moins dur. Je me dis qu'il y en a, de par le monde, de plus malheureux que moi. Et je me résigne, puisqu'il faut vieillir, finir, pourrir... Quand on a eu sa petite part de joie, fût-ce une minute, une seule, sous une forme ou sous une autre, amour ou bravos, c'est assez, on n'a pas à se plaindre. Et pourtant si la vie, vous entendez bien, la vie, me *rappelait*, comme un chef de claque, m'invitait à revenir, à reparaître, à recommencer la pièce, même en choisissant les rôles et les situations, eh bien ! ma foi, non, je ne reparaîtrais pas. Vraiment, je ne crois pas que je reviendrais saluer... Je dirais au chef machiniste : « Ne *relevez* pas, c'est assez ! La pièce est jouée ! »

Elle a eu ses tristesses et ses poésies, cette pièce-là ! Tenez, monsieur, précisément la neige, la neige blanche de nos toits, elle me fait ressouvenir de représentations étonnantes et d'un dramatique incroyable — incroyable et indicible — que je donnais au théâtre de Montparnasse, il y a... il y a... Je ne suis point coquet, mais si vous voulez, ne comptons pas !

Je jouais là — j'avais monté — *la Vie de Bohême*, de Barrière et Mürger. Oh ! ce n'est pas du grand art, mais c'est encore de la poésie ! Henri Mürger a quelque chose d'Henri Heine — un Henri Heine de faubourg parisien — et son pot de giroflée, ou de réséda, son pot de myosotis, si vous préférez, a été arrosé de bien des larmes. Qui n'a aimé Musette, à vingt ans ? Et puis, ayant joué Ruy Blas et Buridan, il ne me déplaisait pas de jouer Rodolphe. Un poète. Et un poète de l'amour !

Nous avions donc affiché *la Vie de Bohême*. Grand succès. La pièce est de celles qui, comme *la Closerie des Genêts* et *la Dame aux Camélias*, ont toujours leur public. Et la direction, qui préparait une revue de fin d'année, *Tout Montparnasse y passera*, songeait à reporter cette actualité à l'année suivante (les mêmes couplets pouvant resservir), tant le public du quartier nous faisait fête. Le maximum, monsieur. Plus que le maximum ! Rappels à tous les actes : « Brichanteau ! Brichanteau ! » J'étais enchanté — si bien que je dis à Laurence Maugis, une charmante fille qui jouait Musette :

— Nous devons bien un bouquet de violettes au bon Mürger ! Si tu veux, nous lui en porterons un au cimetière Montmartre !

— Si je veux ! dit-elle.

Elle adorait Mürger. Elle était heureuse de jouer

ce rôle de Musette. Elle était, dans la vie, Musette elle-même. Une grisette, un pinson, une chanson. Jolie comme un cœur, très fine, l'air d'une vignette du temps passé, un Gravelot, un Eisen. Et spirituelle et vive et bonne. Avec du talent jusqu'aux ongles. Je ne crois pas avoir rencontré une nature de théâtre mieux douée et d'un avenir plus certain. Enfant de Paris, avec l'esprit de Paris, la grâce de Paris. En un mot, la Parisienne.

J'en parle avec émotion. C'est tout naturel. Je la revois encore, Laurence Maugis, un peu frêle, un peu grêle, et jouant Musette à côté de Marguerite Rhéal, qui, elle, petite, charmante, potelée, bien vivante, la voix délicieuse et d'une qualité rare, représentait Mimi, la tendre Mimi, avec beaucoup de sentiment.

— Si je veux porter des violettes à Mürger! avait répété Laurence. Mais demain! Oui, demain! Et, si tu veux, nous déjeunerons au Père Lathuile!

Je l'aimais, monsieur, cette gentille Laurence, et, vous me croirez si vous voulez, mon affection était toute fraternelle. J'ai eu assez de passions et d'aventures, en ma vie, pour que ma pensée se puisse reposer sur le souvenir d'un amour platonique. Une charmante enfant, une bonne camarade, oui. Une maîtresse, non! L'idée d'un déjeuner en tête à tête ne me déplaisait pourtant pas, et nous

avions pris rendez-vous pour le lendemain, lorsque, ce lendemain-là, en ouvrant ma fenêtre, qu'est-ce que je vois? Les toits d'en face, dans la cour, et toute la cour elle-même couverts d'une couche de neige épaisse à enfoncer jusqu'au mollet — et, comme la mer montait dans *le Docteur Noir*, la neige tombait, tombait toujours!

« *Il neigeait!* » Vous ne m'avez pas entendu réciter les vers de Victor Hugo? Non? Eh bien! je les dis bien. Je vous les dirai quelque jour. Il neigeait donc, comme dans *les Châtiments*, et je me mis à songer que, du boulevard de l'Hôpital où Laurence demeurait jusqu'au cimetière Montmartre, il y avait loin, qu'elle ne pourrait pas venir, par cette neige, et que le pauvre Mürger n'aurait pas de violettes ce matin-là! Oui, je pensais à ça lorsque, drelin, drelin, comme dans *le Malade imaginaire*, on sonne à ma porte. Je vais ouvrir. Quelle folie! C'était Laurence, Laurence gelée, Laurence avec son petit nez retroussé devenu tout rouge, Laurence grelottante et riant, qui, brandissant du bout de ses petites mains gantées un gros bouquet de fleurs, me dit en riant :

— Voici les violettes! Allons voir Mürger!

En riant, oui, et en toussant. Elle avait, pour prendre l'omnibus, mouillé ses bottines minces et ses épaules frissonnaient un peu sous son mantelet.

Mais allez donc empêcher les femmes de faire ce qu'elles veulent, ce qu'elles rêvent !

— Allons voir Mürger !

— Par cette neige ?

— Allons voir Mürger !

— Mais tu vas t'enrhumer. Tu es enrhumée !

— Allons voir Mürger !

Nous y allâmes. La neige mettait des paquets de mousse blanche sur le bras de la statue de la Jeunesse qui semblait élever au-dessus de la tombe une grosse houpette de poudre de riz. Pour arriver jusqu'au tombeau, nous entrions dans la neige jusqu'aux chevilles. Plus encore. Et Laurence riait. Les arbres tout blancs, les tombes ourlées de neige, ce décor étonnant de cimetière enveloppé, enseveli de blancheur, tout l'amusait, et ses yeux noirs grillaient de plaisir dans sa jolie figure fine de soubrette de Marivaux.

Debout, devant la tombe de Mürger, elle laissa tomber, du geste même de la figure sculptée par Aimé Millet, les violettes à demi gelées qu'elle tenait à la main et qui s'égrenèrent comme une parure de fleurs sur une nappe de fête ; puis, gentiment, ainsi qu'elle l'avait chanté, la veille, sur les planches de Montparnasse, elle dit avec une tendresse exquise, sur la musique de Marquest, ce refrain que semblaient écouter, transis et hérissés

sur les branches neigeuses, les oiseaux du voisinage, les passereaux du cimetière, moineaux parisiens, comme elle était une fauvette de Paris :

Notre avenir doit éclore
Au soleil de nos vingt ans !
Aimons et chantons encore,
La jeunesse n'a qu'un temps!

Mais, brusquement, un accès de toux lui coupa la parole. La voix s'étrangla. Elle s'arrêta, me regarda, voulut reprendre. Ses pommettes devinrent rouges et les lèvres un peu violettes, comme les fleurs.

— Ce n'est rien, dit-elle. Un chat!

Elle voulait rire encore.

— Partons!

De sa petite main, du bout des doigts, elle envoya un baiser à la Jeunesse et à la tombe de Mürger.

Je l'entraînai chez le Père Lathuile. Elle était glacée, secouée d'un frisson. Triste déjeuner, monsieur. Une boule d'eau chaude sous ses pieds, une serviette chaude entre les deux épaules, car elle se plaignait d'un froid dans le dos. Et si j'avais voulu jouer les amoureux, j'aurais dû me contenter de l'emploi de garde-malade.

Puis cette toux, une toux soudaine, violente, entrecoupée de rires :

— Eh bien ! moi, je vais proposer à Marguerite Rhéal de changer de rôle, moi ! C'est Mimi, la poitrinaire, que je devrais jouer et, si tu montes la *Dame aux Camélias*, mon bon Brichanteau, au lieu de Nichette, ce sera Marguerite Gautier que je te demanderai ! Bah ! ce n'est rien ! Ça me gratte un peu là-dedans. Ce sera passé ce soir !

Le soir, ce n'était pas passé. Laurence avait la fièvre. Elle eut même un accès de toux sinistre en chantant son couplet :

Puisque les plus belles choses,
Les amours et la beauté,
Comme les lis et les roses,
N'ont qu'une saison d'été...

Elle s'arrêta.

— Avale-le donc ! cria un titi, l'éternel titi du poulailler, vous savez, Gavroche...

La pauvre Laurence sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle fit un effort, reprit le couplet, le fit applaudir :

Quand mai tout en fleurs arbore
Le drapeau vert du printemps...

Et je revoyais le cimetière tout blanc, les petits

pieds de la pauvre fille dans la neige, devant le tombeau du poète. Et j'entendais la toux du matin, que désormais j'allais entendre chaque soir. Car elle ne voulut pas quitter son rôle, Laurence. Elle l'aimait, « Musette, c'est moi ! » disait-elle. Elle répétait fièrement, joyeusement, qu'elle vivait sa vie et que la jeunesse n'a qu'un temps !

Je ne crois pas, monsieur, avoir vu au théâtre, dans la coulisse, beaucoup de spectacles plus tragiques vraiment que celui de cette enfant qui, malgré les conseils, malgré les camarades, malgré les médecins, persistait à jouer cette Musette, folle de gaieté, alors que la toux, l'horrible toux, la saisissait à la gorge, l'étranglait, la minait — et continuait à rire, à rire, et à faire rire à côté de Marguerite Rhéal, grasse et solide, qui se maquillait et se blanchissait le visage, elle, pour avoir l'air dolent de la pauvre Mimi.

Ah ! l'envers du théâtre ! Les drames de derrière les portants ! C'est cela, qui est plus poignant, bien souvent, que la pièce applaudie devant la rampe ! Le comédien qui, en débitant des drôleries, songe à son enfant qui souffre ou à sa femme qui se meurt ! La petite Laurence chantant la chanson de Musette et rentrant, elle, la vrai phtisique, dans la coulisse, étouffant sa vraie toux, sa toux de mort, sa toux de cimetière, pendant

que sa camarade, jouant Mimi, contrefaisait la phtisie, toussait d'une toux de théâtre, elle, pleine de santé, à côté de la Musette frappée sans remède par la phtisie laryngée.

— Mais, repose-toi donc, Laurence, lui disions-nous. Avec cet hiver de neige, — car la neige persistait, — pourquoi ne vas-tu pas dans le Midi?

— Ah ! oui, le Midi ! Parlons-en ! On n'y envoie que les décavés de la poitrine ! Je suis Parisienne de Paris. On ne vit qu'à Paris — et si l'on y meurt, eh bien !...

Elle reprenait la chanson de joie, que la toux coupait comme avec un couteau :

Notre humeur insoucieuse
Aux fanfares de nos chants
Rend la misère joyeuse.
La jeunesse n'a qu'un temps...

— Et puis, j'aime le théâtre ! Mon théâtre !

Elle y venait chaque soir. Elle lui donnait chaque jour un peu plus de sa vie. Elle chantait, riait, domptait la quinte qui l'étranglait et rentrait dans la coulisse en disant à Marguerite, à Mimi :

— Tu as de la veine, toi, de jouer les poitrinaires pour *de rire !*

Un soir, elle me dit :

— Ça aurait semblé tout de même drôle à Mürger une Musette qui joue, malgré elle, le manchon de Francine ! Après ça, avec la voix que j'ai, il m'aurait peut-être retiré le rôle ! Moi, je le garde !

Elle le garda jusqu'à la fin. Quand *la Vie de Bohême*, tuée par la neige, ne fit plus le sou, on donna *Tout Montparnasse y passera*. Marguerite Rhéal, qui devait jouer la Commère, avait passé l'eau... Mais c'était fini pour Laurence ! Fini aussi pour moi, qui souffrais trop d'entendre la toux creuse de cette Musette qui se tuait « pour rire » à côté de la fausse toux de Mimi qui, gaie et fine, elle aussi, s'étudiait à faire pleurer. Encore une fois, songez à l'ironie de ça. Voilà de ces choses qu'on ne voit qu'au théâtre — derrière le théâtre ! Antithèses, dirait Hugo.

Elle ne devait pas durer longtemps, la pauvre Laurence. Marguerite Rhéal, qui la soignait avec moi, est aujourd'hui une comédienne de premier plan. Elle mérite son succès. Moi, je n'ai pas oublié ma camarade de Montparnasse, la Musette au rire funèbre, la Musette des passereaux de cimetière. Pauvre petite ! A la première neige, ce n'est pas à Mürger, c'est à elle que je porterai les violettes du souvenir !

XV

LE DERNIER BILLET

— Ah ! oui, j'en ai connu des misères dans ce monde des théâtres, me dit encore Brichanteau, de sa voix solennelle, qui prenait cette fois un accent légèrement amer, j'en ai connu de toutes sortes, et j'en ai subi, sans en être du reste atténué, — comme vous voyez, — mais je n'en connais pas beaucoup de plus atroces que celles de ces deux frères dont vous savez bien les noms et qui, après avoir couru les salons, chanté partout et chanté pour tout le monde, se réveillèrent, un beau jour, dans ce Paris qui chaque matin a besoin d'une poupée nouvelle, — tout seuls, presque oubliés, vieillis d'ailleurs, cassés, et ne trouvant plus d'auditoires pour leurs chansons d'autrefois, qu'ils chantaient si bien !

Savez-vous que ces deux frères jumeaux de la romance, musiciens à leurs heures et poètes à l'occasion, avaient eu le bonheur de donner à un des grands écrivains de ce temps ce premier rayon

de gloire, le plus doux de tous, à ce que dit — comment l'appelez-vous ? Vauvenargues ? Oui, Vauvenargues ! C'étaient les deux frères au profil pareil, aux longs cheveux noirs bouclés, au menton rasé de toreros andalous et à la petite taille solide et mince de joueurs de paume basques (ils étaient de Saint-Jean-Pied-de-Port) qui avaient, les premiers, chanté, dit, répété — et avec quel charme ! — *les Prunes*, d'Alphonse Daudet, ces prunes du verger de l'oncle, aussi fraîches que les cerises rouges que, du haut du cerisier, jetait Jean-Jacques au corsage de la jolie fille... vous savez ?... Il y a un tableau sur ce sujet-là, et on en a même fait une pièce, au temps de Déjazet !...

Ah ! comme ils les avaient joliment dites, ces *Prunes* de Daudet, et dans tous les salons et dans tous les concerts :

Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine...
Nous nous aimions sans y songer...

Ils étaient gentils, les deux frères, et élégants, et agréables, et leurs voix de ténor se mariaient comme leurs personnes. Le bras de l'un s'appuyait sur l'épaule de l'autre. On les confondait entre eux. On se disputait çà et là ce couple devenu pro-

verbial et si fort à la mode que le bon père Dumas eut, un jour, l'idée de leur faire un rôle spécial, de découper, pour ces jumeaux, son roman du *Vicomte de Bragelonne* et de dire à l'un : Toi, tu sera Bragelonne, et à l'autre : Toi, tu seras Louis XIV ! Deux jumeaux de roman incarnés par ces jumeaux parisiens qui dans le fameux *Tout Paris* étaient si populaires !

Les avez-vous connus ? Moi, je les aimais. Je les aimais parce qu'ils étaient bons. Vous savez que la méchanceté n'est pas le vice de votre ami Sébastien Brichanteau. Ils étaient généreux, ces deux Siamois de la vogue, toujours tout prêts à rendre service, à chanter pour un vaincu ou à trouver de l'argent pour un pauvre. Leur a-t-on assez souvent demandé leur concours pour des *bénéfices !* Jamais enroués, toujours dispos, le cœur sur la main et la main ouverte, ils disaient *oui*, ils arrivaient, ils s'exténuaient. Le public criait *bis*. Ils avaient chanté leur chanson : qu'importe ! ils en chantaient une autre !... C'était un peu de leur vie qu'ils donnaient en disant du Ronsard ou du Nadaud — car il faut bien offrir au public ce qu'il demande ; — c'était de leur santé et de leur temps !... De leur temps et de leur santé les braves enfants n'étaient point avares, et quand un poète admiré, Banville, en quelque quatrain, ou le vieil Hugo

dans un autographe, leur avait dit merci, aux chansonniers de la Charité, ils étaient heureux !... Les signatures des poëtes encadrées dans leur petit logis, accrochées à côté de ces couronnes pleines de poussière que j'époussète aussi chez moi, c'était leur récompense et c'était leur luxe !...

Ils se multipliaient pour obliger. Là-bas, boulevard de l'Hôpital, il y a un triste coin où la folie, l'épilepsie, les névroses, tout ce qui secoue les pauvres nerfs de l'espèce humaine, sont parquées comme un troupeau dolent et navrant... Ils avaient eu l'idée d'entrer là, les deux frères, pour attendrir et égayer les hystériques et les épileptiques. Et, parfois, un rayon de joie, un furtif sourire pénétraient avec eux et leur concert dans l'enfer de la Salpêtrière.

Or, voilà l'affaire : comme ils étaient partout, accouraient partout pour être utiles, on les railla d'être *inévitables*. Leur présence, sollicitée par tous, devenait ironique. « Ah ! oui, parbleu ! les ubiquistes ! » Leur bonté toujours prête semblait banale, et plus ils s'exténuaient, les deux jumeaux, à chanter, à chanter toujours, à chanter pour les amis, à chanter pour les pauvres, à chanter pour les souffrants, plus on leur reprochait leur empressement, leur cordialité et leur dévouement. Les pauvres diables !

Ils usaient pourtant leur gosier, leurs poumons, ils usaient même, faut-il le dire, monsieur, leurs habits noirs à ce métier de bienfaiteurs éternels qu'ils faisaient, non par calcul, mais par vocation, par tempérament — parce qu'ils étaient de bons cœurs tendres — et ils usèrent si bien leur larynx et leurs fracs, qu'après l'âge la fatigue vint et que les habits mis tant de fois montrèrent leurs coutures.

Ah! les soirées du monde où l'on va, par les temps de verglas, son rouleau de musique sous le bras, gagner un cachet que rogneront les fiacres qu'il faut prendre, afin de ne pas arriver avec des souliers crottés! Je n'ai jamais connu ça, moi, monsieur. Non, je n'ai jamais été, comme disait fièrement Got, un comédien pour noces. Mais enfin, ceux qui n'ont pas de théâtre et qui ont besoin de vivre, il faut bien qu'ils acceptent ce qu'ils trouvent!... Les tapis d'un salon remplacent les planches de la scène, et l'on a ses bravos tout de même, ces chers bravos dont nous avons tant besoin tous, cabotins des portants ou du livre, de la palette ou de la politique, et qui vous grisent, vous montent à la tête et vous donnent chaud à la poitrine!

Ils allaient donc où ils pouvaient, les deux frères si gentils autrefois, aimés des femmes, courtisés, traînant, comme Hippolyte, tous les cœurs après leurs couplets, et maintenant vieillots, souffrants,

leurs profils à la Bonaparte terriblement devenus maigres... Ils allaient, redisaient *les Prunes*, qui ne vieillissaient pas, et ronsardisaient, comme jadis, mais d'une voix plus faible. Ils rechantaient leurs rondes populaires des provinces de France ; mais d'autres chansons étaient nées, plus maussades et capiteuses que les leurs, remplaçant la sentimentalité par la rosserie et les monologues étaient venus, baroques et fantastiques, qui avaient plus de montant et de poivre...

Monsieur, quand on n'a pas, comme moi, à s'accrocher à quelque marbre, Shakspeare, Corneille ou Hugo — mes immortels, — on se sent atrocement navré à l'heure où le miroir qu'on interroge vous répond : « Vieux visages, vieilles joues, vieille peau » — et où le public vous regarde en ajoutant : « Vieux jeu !... » Vieux jeu, les deux frères aimés qui avaient été si jeunes? Vieux jeu, les vieilles chansons du pays de Gaule, le pied qui remue et ne remuait plus, la tête de mort de Ronsard, *les Prunes* mêmes de l'exquis poète? Vieux jeu?... Était-ce possible? Eh ! oui, tout est possible, et les jumeaux de la romance voyaient tomber leurs illusions et leurs cheveux, leurs longs cheveux noirs devenus gris... Ils avaient maintenant plus d'amis sous terre que dessus, et les maîtresses d'autrefois et les grands poètes de tou-

jours, les adorées et les admirés, dormaient, là-bas, au cimetière !

Alors, ils faisaient ce que je fais : ils regardaient les portraits de jadis et les dédicaces du temps passé. L'encre de la dédicace d'Hugo n'était pas effacée, les rimes de Banville sonnaient toujours la claire jeunesse, les visages des jolies filles gardaient leur même séduisant sourire... Mais cela ne rendait pas leurs vingt ans aux deux frères et cela ne leur donnait pas le pain quotidien que, depuis le passereau du square jusqu'au pauvre dans sa mansarde, tous les petits demandent à Dieu...

Avec l'âge, la misère était venue pour ces cigales du pays basque *cigalisant* sous le ciel de Paris. Plus de concerts, plus de soirées. Plus d'éditeurs pour acheter des morceaux de leur musique. Usé, défraîchi, aboli, le fin répertoire des deux frères! Elles manquaient d'ohé! ohé! leurs romances sentimentales. As-tu fini, Mimi Pinson!... Et si on les eût invités à dire *les Prunes* à quelques *five o'clock*, leurs vêtements eussent — j'aime à répéter le mot de Glatigny — montré, à ces poètes du pavé, la corde de leurs lyres!

On ne les invitait plus, du reste. On évitait les inévitables. On s'en amusait encore, par habitude, dans les revues de fin d'année. Leur dualité proverbiale fournissait encore de l'esprit aux couple-

tiers. Ils ne le savaient même pas. La maladie était venue et avec elle les jours noirs, les jours de déchéance corporelle et de *dèche* morale. Ils souffraient. Ils ne se plaignaient pas. Quelquefois, un survivant de la camaraderie d'antan, — spectre d'amitiés défuntes — apportait aux deux frères vieillis une poignée de main consolante et un peu de vie dans la poignée de main. Ils ne demandaient rien. Ils songeaient au paradis perdu de leur jeunesse, — la mienne, la nôtre, — au grand verger gelé et dénudé de l'oncle et aux beaux yeux des cousines — mortes. Je les ai vus dans ces temps très sombres. Ils affectaient de sourire encore. Ils se raidissaient dans la bataille. Ils étaient bons, oui, mais ils étaient braves et ils étaient fiers.

Et voilà qu'un jour, l'un d'eux mourut. Je ne sais lequel. Vrai, ils se ressemblaient tant! Séparés, les inséparables! Celui qui survécut, amputé de son frère, continua de souffrir — pas longtemps, comme si l'autre l'eût appelé, lui eût dit : « Viens vite! » — et, en souriant, de mourir d'heure en heure, très pauvre. Ce n'est pas d'indigestion qu'il a dû finir. J'ai suivi son corbillard; il y avait derrière quelques gens qu'il avait obligés : si tous ceux pour qui ils avaient chanté eussent été là, le convoi eût été trop long et la police aurait cru à

un scandale. Ce ne sont pas des choses à craindre. On ne va pas aux funérailles des vaincus.

Puis — et c'est ce que je voulais vous conter, monsieur — quand le dernier des deux frères n'a plus été là, on a tout vendu de ce qui garnissait le petit logis de la rue Saint-Lazare. Oh! ça n'a pas fait des enchères folles! On ne s'est pas battu comme devant le pot à l'eau d'une cocotte. Non. Des photographies, des bouquins, des volumes usés, des dédicaces, des paquets de musique, des monceaux de romans invendus. Au tas, on a bazardé tout ça! Et c'était sinistre ce nouvel enterrement de deux pauvres êtres applaudis à leur moment : l'enterrement de leurs œuvres, l'enterrement de leur rêve, l'enterrement de leur nom!... Quelques francs, quelques sous, adjugé! Emportez ça!

Et, tout à coup, en déroulant un vieux rouleau de musique, voilà que le commissaire-priseur dit :

— Tiens, qu'est-ce que c'est?

Il regarde, il déplie un petit billet.

Comment? Quoi?... Oui, il ne se trompait pas. C'était un billet de mille francs qui était là, dans ce rouleau jauni, — depuis combien de temps? depuis des années sans doute, — et que quelque hôte des deux frères, banquier fêtant une émission ou négociant mariant sa fille, un soir qu'ils

avaient chanté chez lui du Daudet, du Ronsard ou du Nadaud, avait glissé dans le rouleau de musique, ne voulant pas remettre, de la main à la main, le paiement d'une soirée à un artiste. Je comprends ça, moi, Brichanteau!

Et ils étaient rentrés au logis, les deux jumeaux, sans déplier le rouleau, demeuré là sur un rayon de bibliothèque, dans la poussière et dans l'oubli, sans savoir — alors que le souci du pain du jour les tenait aux entrailles — qu'il y avait, en un coin du logis, un billet, ce cher billet qui eût payé les beefsteacks des déjeuners ou les remèdes du pharmacien, — disons tout — qui eût payé le drap mortuaire et l'enterrement des deux chanteurs, des pauvres, chers et vrais artistes qui ont passé leur vie à chanter *les Prunes* — pour des prunes!

Ah! ce dernier billet, ce dernier billet! C'est la dernière ironie du destin! C'est le dernier soufflet du sort à cette honnête et fière misère! Râler de besoin presque à côté du rouleau de papier qui contient pour mille francs de vie! Rien n'est plus sinistre. Pouah! Bête d'existence!... Et pourtant, je sais des gens qui, après des bravos et des couronnes, n'ont même pas, comme les deux frères, un dernier billet ignoré dans la poussière de leur logis. Bah! vive l'Art éternel!... Au revoir, monsieur!

XVI

BYRONISME

— *Manfred !* On va jouer *Manfred !* Le *Manfred* de Byron ! Ah ! par exemple, voilà une affiche qui me trouble ! Voilà un rôle que j'aurais voulu créer ! *Manfred !* C'est Faust, c'est Hamlet, je veux dire c'est un personnage de cette trempe-là ! C'est un héros de premier plan ! C'est un type représentatif et attirant. Et, pour un acteur, quelle joie, monsieur, quelle joie de jeter à une salle les sarcasmes, les blasphèmes, les négations, toute la colère de ce damné ! Alceste avec sa misanthropie est un petit garçon comparé à ce pessimiste criminel qu'est ce diable de Manfred ! Ah ! oui, Manfred, au temps où j'étais jeune, au temps de Buridan, de Ruy Blas, de Gennaro, j'aurais voulu jouer Manfred !

Il paraît qu'on a accusé Byron lui-même d'être, en chair et en os, ce Manfred, né de son génie. Quelle bêtise ! Un homme souffre : il fait passer dans son œuvre toute sa souffrance. Alors, si son héros s'accuse d'un crime, c'est lui, le poète, qu'on

accuse d'être le criminel. Absolument comme les imbéciles qui me jetaient des pierres à Lons-le-Saulnier un soir que, par dévouement — et quoi que ce ne fût pas de mon emploi — j'avais consenti à jouer Hudson Lowe, moi qui, nécessairement, devais jouer l'Empereur !

Byron assassin parce que Manfred est meurtrier, concevez-vous ça?... Ah ! inventions des sots ! On a raconté que Byron, dans sa jeunesse, aimait une dame de Florence. Le mari l'apprend, il est jaloux, il tue sa femme. Bon. Mais lui-même est trouvé mort, dans la rue, la nuit suivante. Qui l'a tué? On ne sait pas. Seulement, Byron quitte Florence et depuis ce temps il a l'esprit hanté. Ces spectres le poursuivent. Astarté, dans *Manfred*, c'est le fantôme de la Florentine. *Manfred* lui-même, c'est l'incarnation du remords de Byron. Oh! imbéciles ! Je ne sais pas si pour arriver au chef-d'œuvre, on n'aurait pas, jusqu'à un certain point, le droit de commettre un crime. Non, en y réfléchissant, non. On irait loin avec cette théorie-là. Mais quant à avoir composé un maître rôle, ah ! certes, oui, Byron en a composé un ! Le comédien d'Ibsen et de Bjœrnstjorn a tenu à l'incarner, ce Manfred. Je comprends ça. Si j'étais plus jeune, moi !...

Manfred, à minuit, sous sa lampe, dans une galerie gothique. A la bonne heure ! Voilà qui

réchaufferait mon sang de vieux romantique si l'âge l'avait attiédi. Voilà qui le fait battre comme à vingt ans ! « *Souffrir, c'est connaître! J'ai fait du bien aux hommes et j'ai trouvé de la bonté même parmi les hommes !* » Ah ! en voilà un pessimiste, ce Manfred, et qui vaut tous les Schopenhauer et les Nietszche qui sont venus depuis !... Comme ce doit être admirable à exprimer, ces sentiments de colère et de dégoût qu'on a appelés du « byronisme ». « Je ne redoute rien, je ne sens battre dans mon cœur ni désir, ni espoir, ni un reste d'amour, pour quoi que ce soit sur terre. » Et quand les sept Génies lui demandent, à ce Manfred :

— Que veux-tu de nous, fils des mortels?

Manfred répond :

— L'oubli.

— L'oubli de quoi ?

— De ce qui est au-dedans de moi.

Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais le romantisme, qu'il est de mode de bafouer, disons le mot, de blaguer, est immortel. Est-ce que ce n'est pas du romantisme, et du plus pur, l'enlèvement récent de cette jeune fille par un fiancé éconduit, Roméo mettant Juliette en automobile et en avant le teuf-teuf ! C'est parce qu'il est romantique et romantique invétéré que j'aime Byron. Un des dieux de ma jeunesse, monsieur ! Il est pessimiste,

il est satanique. Il ne rit pas, il ricane. Il ne menace pas, il tonne, il est généreux et féroce. Il aime Marceau, il salue Napoléon tombé. Il a parlé de Waterloo comme en eût parlé Victor Hugo. Il s'ennuie, il s'agite, il s'agace, mais dans toutes ses colères, il n'y a rien de bas. C'est un aigle blessé. « Je crois, dit-il, dans une de ses lettres, que je finirai par mourir fou! » — « Plût au ciel que je fusse fou, avait déjà dit Manfred, car alors les choses que je vois ne seraient plus que le rêve d'un insensé. » Oui, il est fou, mais fou d'amour, fou d'au-delà, fou d'idéal, de justice, d'art, de vie ! Et comment meurt-il? Elle est belle, sa folie suprême! Il meurt affolé de liberté, il meurt pour l'indépendance d'un peuple, il meurt pour la Grèce ! Parlez-moi de ce révolté qui se sacrifie pour les autres et qui tombe en héros! Les petits pessimistes d'aujourd'hui qui maudissent la vie lorsqu'on leur sert un œuf à la coque trop cuit ont un byronisme de dandys. Les petits-neveux de Manfred sont arrivistes. Byron est un soldat autant qu'un poète et il regarde le devoir en face. Lorsqu'il se sent fini, Manfred répond à l'abbé : « Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir ! » Byron fait de même. Et il meurt bien, comme dans un drapeau.

J'ai souvent pensé à ce qu'avait de débilitant le petit pessimisme de nos décadents. Le satanisme

de Byron avait du moins de l'allure. Ce fut une mode, soit, mais une mode plus qu'élégante, chevaleresque. Byron disait : « Je suis marqué d'un signe fatal ! » Antony et Didier l'ont aussi, ce signe — et, je vais vous apprendre une chose, Alfred de Musset eut un signe à lui, un signe matériel qui est devenu, non plus une marque littéraire, mais un fait médical. Je vais vous expliquer ça.

Il y a du byronisme dans Musset, c'est entendu. Un statuaire de mon temps, romantique acharné, Préault, qui fit autant de *mots* que de statues, appelait Musset : *Mademoiselle Byron*. La vérité est que Rolla est un petit garçon comparé à Lara et que Childe-Harold se moquerait du divan sur lequel Hassan est couché. Mais tout de même, quand on a écrit *les Nuits*, on est un homme — et quel homme ! J'ai fait pleurer des foules avec *la Nuit d'Octobre* et j'ai pleuré moi-même en récitant ces vers d'amour. Jamais la douleur humaine n'a poussé des cris plus déchirants. Musset a touché là le fond des cœurs.

Il souffrait, lui aussi, comme Manfred et plus cruellement peut-être. Il avait contracté, dans Byron même, ce qu'on appelait alors la maladie du siècle ! Le vague à l'âme ! Mais toute douleur morale naît d'une douleur physique et, comme

Byron, pied-bot, Musset était un malade. Comment cela ? Voilà. Il y a quelque temps, j'ai ressenti là, du côté de l'aorte — au côté droit — une oppression qui me fatiguait. Avec ça, j'avais la tête secouée de battements réguliers, de secousses brusques, de haut en bas, qui me faisaient ressembler à cette enseigne — vous savez bien — le *Nègre* du boulevard Saint-Denis, qui compte les secondes en inclinant sa tête noire sur la pendule qu'il a insérée dans son ventre. Et cela m'ennuyait, m'agaçait, me fatiguait aussi, ces battements qui tournaient à la maladie et me faisaient dire, inévitablement, à moi-même : « Tu vieillis, tu vieillis, mon pauvre Brichanteau ! »

— Pourquoi ne voyez-vous pas un médecin ? me répétait ma concierge.

C'est vrai : pourquoi n'en voyais-je pas un ? Ah ! c'est que, je ne sais pas si c'est parce que j'ai toujours été robuste — ou parce que j'ai lu Molière — je n'y crois pas, moi aux médecins. L'Art, oui, c'est l'absolu — mais la Science, ah ! la Science !... Enfin, quand on souffre, on devient crédule. Je me décidai donc à suivre le conseil de Mme Choque. Et j'allai, à l'hôpital Cochin, consulter un docteur, M. Delpeuch, qui a, depuis, écrit quelque chose sur ces cas spéciaux.

Il me regarda un moment, étudia mes mouve-

ments de tête, posa son oreille sur mon thorax, m'ausculta et me dit :

— Eh bien ! mais !... Secousses rythmées, hochements céphaliques! Vous avez le *signe de Musset!*

— Comment cela, le signe de Musset?

— Oui, le signe de Musset. On dit aujourd'hui, scientifiquement, le *signe de Musset* pour désigner ces mouvements qui sont, paraît-il, les symptômes d'une maladie de l'aorte.

Le docteur Delpeuch pouvait baptiser la maladie d'un nom grec. Pas du tout. Il a appelé le signe de Musset ce qui fut vraiment un des signes de la maladie de Musset, née d'une fièvre de marais — et d'amour — de la fièvre de Venise, et qui lui faisait faire ce hochement de tête involontaire dont j'ai pu me guérir temporairement, mais qui reviendra et qui m'emportera sans doute, comme il a emporté Musset! Qu'est-ce que ça fait? Il faut bien mourir.

Mais si vous avec lu la biographie d'Alfred de Musset par son frère, vous avez pu voir que Paul constata, un matin de mars 1842, qu'à chaque battement du pouls le poète avait un petit hochement de tête et qu'il répondit :

— Je croyais que cela ne se voyait pas. Mais je puis vous rassurer.

Et, en effet, pour rassurer son frère, il se pressa la nuque, entre l'index et le pouce, comprimant ainsi les pulsations du sang.

Le *signe de Musset !* J'ai eu, j'ai le *signe de Musset!*... C'est douloureux, monsieur, mais c'est flatteur. Vous ne saviez probablement pas que la médecine actuelle avait inventé cette maladie nouvelle et qu'il y a le « signe de Musset », comme il y a le mal de Bright ou la maladie de Ménière! Eh bien! je vous l'apprends. Mais, entre nous, ce n'est pas les valvules de l'aorte seules qui étaient malades chez Musset. Le cœur matériellement était pris et en tant que cœur dans le sens symbolique, le cœur aussi, « son pauvre cœur » était douloureux et meurtri.

Gi-gît Venise...
Là mon pauvre cœur est resté!

Tout ce qu'on a écrit depuis ne m'en dit pas plus long que les sanglots de ce temps-là.

Il a byronisé aussi dans *On ne badine pas avec l'Amour*, le cher grand Musset. Partout où il y a de la douleur, on retrouve son signe. Et dans *Manfred*, il y a un Musset plus tragique, un signe de Musset plus terrifiant.

« Cette tragédie de *Manfred*, écrit Gœthe (j'ai

lu et retenu tout ça), me paraît un phénomène merveilleux et m'a vraiment touché. Ce poète métaphysicien s'est approprié mon *Faust* et il en a tiré une puissante nourriture pour son amour hypocondriaque. » Oui, on pourrait accuser Byron de s'être inspiré de *Faust*, mais Byron ne savait pas l'allemand. Il n'avait pas lu *Faust*. Un ami lui en avait traduit de vive voix des passages — et il disait :

— C'est la Jungfrau, ce n'est pas *Faust* qui m'a inspiré *Manfred*.

La montagne, le gouffre, la douleur, tout ce qui attire vers le néant et le noir, voilà la source de *Manfred*. L'hypocondrie, aussi. L'hypocondrie est le *signe de Byron*, cette fois. Et M. Lugné-Poë, qui a tant fait pour les Scandinaves, a raison de se dévouer à la gloire de cet Anglais. Dans le succès, la musique de Schümann sera bien pour quelque chose, mais la musique, à mon avis, ne doit être là que la servante. C'est la dame pour accompagner. Avant tout, le poète!

Byron, je pense, serait de cet avis-là. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il avait volontairement voulu rendre impossible pour la scène ce drame qu'il déclarait lui-même insensé. « Je n'ai pas, écrivait-il à Murray, grande opinion de cette composition fantastique; mais, au moins, je l'ai rendue

inabordable pour le théâtre, car mes rapports avec Drury-Lane m'ont donné le plus grand mépris pour le théâtre. » Ah! monsieur, on ne méprise le théâtre que lorsqu'on n'y réussit pas. Les joies qu'il donne consolent de ses déceptions et cela est si vrai que, vieilli et vaincu, je l'aime toujours, toujours comme au beau temps du Conservatoire. Jouer Manfred!

Manfred!... Comme ils auraient eu joie à le jouer, eux aussi, ces deux compagnons d'autrefois qui viennent de mourir à peu de jours de distance, et dont les reporters n'ont pas même parlé, deux romantiques impénitents comme leur vieil ami Brichanteau : — Robert Lassez, un burgrave qui était le dernier des créateurs des *Burgraves*, et Jouanni, le beau Jouanni, octogénaire qui avait passé sept ans à la Comédie-Française, jadis, jouant avec Rachel, puis à l'Odéon avec la Ristori, et qui pouvait relire les vieux feuilletons où Théophile Gautier saluait ses débuts... Ah! les hasards de la vie de théâtre!... Voyez : Jouanni a une belle voix, Adolphe Adam l'engage, le Théâtre-Lyrique ferme ses portes. Il étudie la tragédie. Il la joue. Rachel l'emporte, un moment, dans sa tombe, la tragédie. Il joue le drame. Le drame meurt ou semble mourir. Et Jouanni se résigne, comme tant d'autres, comme moi. Ah! oui, il eût rêvé de jouer Manfred!

Et moi, si j'étais jeune, je pourrais faire une invocation à la Grippe, la Grippe fâcheuse et salutaire, la Grippe qui donne parfois en un jour, à un artiste, ce qu'il souhaite pendant des années, et souhaiter ce qui arriva à un pauvre diable de souffleur dont la grippe fit un comédien applaudi, du soir au matin. Oui, comédien méconnu soufflant du fond de son trou, il savait, sans pouvoir les jouer, tous les rôles que débitaient devant lui d'autres comédiens qui ne le valaient pas. Sans engagement, il faut bien vivre. J'ai bien été starter aux courses vélocipédiques, moi qui vous parle de Byron et du byronisme aujourd'hui!

Un soir (c'était aux Célestins, à Lyon, par un froid de décembre comme celui-ci), au moment de commencer la représentation et de jouer *Angelo* — pas d'Angelo! Monestier, qui joue Angelo, est grippé, strangulé, aphone! Or, *Angelo* sans Angelo, c'est impossible. Sans Angelo, pas de représentation. Il faut rendre l'argent, fermer boutique, perdre la recette. Mais brusquement voilà le souffleur qui sort de son trou, surgit comme le spectre d'Hamlet, la « vieille taupe » :

— Voulez-vous que je joue Angelo, moi?... Je sais Angelo! Et je n'aurai même pas besoin qu'on me souffle!

Tout à l'heure, le directeur était navré. Le voilà

enchanté. Qu'Angelo soit exécrable, qu'importe, pourvu qu'il y ait un Angelo sur la scène et que la recette soit sauvée! Mais voilà le miracle : Angelo n'est pas exécrable. Pas du tout. Le pauvre souffleur est un artiste méconnu. Il joue Angelo comme un ange. On avait grogné au moment de l'annonce; — après l'annonce, on l'applaudit; — après chaque acte, on le rappelle. On ne regrette plus Monestier. Ah! bien oui, Monestier! Le souffleur est meilleur que Monestier! Comment laissait-on dans un trou un talent pareil? Le public est emballé, le directeur est délirant, le pauvre souffleur est ahuri à la fois et ravi. Il était souffleur à huit heures du soir. A minuit il était jeune premier. Jeune premier!... L'oiseau rare!... L'oiseau bleu!

— Je vous engage, criait le directeur, je vous engage, je vous engage! Ah! comme je suis content que Monestier ait eu la grippe! Vive la grippe!...

Et le lendemain, les Célestins comptaient un comédien de plus — un comédien qui est venu à Paris, qui a laissé un nom et que vous connaissez bien. Une loterie, la vie!

Ah! monsieur, comme je jouerais Manfred si la grippe... Mais à quoi sert la grippe des autres, quand on n'est plus jeune? Les occasions ne se présentent plus. Toutes les grippes du monde ne me feraient pas jouer Manfred! Place aux nouveaux!

Et ce Manfred, je me le jouerai à moi-même, pour m'amuser, dans ma petite chambre des Batignolles.

« *Rien ne m'a servi de rien; bien ou mal, vie, intelligence, amour, passions, tout ce que je vois dans les autres êtres a été pour moi comme la pluie sur le sable...* » Ah! oui, un rôle, Manfred, voilà, voilà un rôle!

XVII

LA VOITURE AUX CHÈVRES

— Nous ne sommes pas seuls, nous les *m'as-tu vu*, comme on nous appelle, à subir les bourrasques et à voyager au pays des désillusions. Les *m'as-tu lu* aussi rêvent leurs rêves. Nous, la part entière. Eux, l'Institut ! Et au bout du fossé, ah ! Dieu de Dieu, quelles culbutes !

Chantepleure, le poète, celui dont j'ai joué plus d'un rôle en province et qui m'avait promis de m'en faire un pour Paris (va-t'en voir s'ils viennent, Jean, les rôles à Paris !), Chantepleure, me disait un soir entre deux portants, à Marseille, où il passait pour aller à Monte-Carlo :

« — J'ai eu bien des fois dans ma vie ce qu'on appelle des triomphes : des amours heureux qui m'ont causé des larmes, des amours malheureux qui, après m'avoir torturé, m'ont fait sourire, des amitiés que l'âge a clairsemées, comme mes cheveux — et mes cheveux ont souvent mieux tenu que mes amis, — des succès de théâtre, vous le savez,

Brichanteau, des succès de tribune même, car j'ai trempé mes lèvres dans le verre d'eau sucrée du conférencier; j'ai reçu les petites lettres parfumées des admiratrices et les mauvaises lettres anonymes des envieux; billets doux et billets aigres, et tout cela, amours, bravos, honneurs et jusqu'à la jalousie noire des impuissants de lettres, constituerait ce qu'on nomme communément une vie heureuse — c'est-à-dire moins malheureuse que celle des voisins, — si j'avais, au temps jadis, réalisé un rêve touché de la main, une joie que je n'ai fait que souhaiter; si j'avais pu — vous allez rire de moi, mais il ne faut rire d'aucun songe, d'aucune ambition ni d'aucun idéal — si j'avais pu monter...

— Au Capitole?

— Non, dans la voiture aux chèvres!

Et comme je me récriais, étonné, moi qui ne m'étonne plus de rien :

— Oui, oui, parfaitement, dit Chantepleure. La voiture aux chèvres, mon bon Brichanteau. Cette voiture aux chèvres que vous voyez aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, transportant, d'un bouquet d'arbres à un autre, sa cargaison de babys blonds et roses! La voiture aux chèvres! C'est... ce fut... toute ma vie, mon ambition. Et cette ambition, jamais, *never*, *oh! never more*, je n'ai pu la satis-

faire ! De mon enfance à mes cinquante ans, je me suis dit : « Ils sont heureux, vraiment heureux, les enfants qui peuvent monter dans la voiture aux chèvres ! »

« Elle m'était apparue, cette voiture, dans une des allées du jardin du Luxembourg, il y a longtemps, bien longtemps, un jour que ma mère m'avait amené de notre lointaine ville de province à Paris où des affaires de famille l'appelaient. J'avais entrevu, sous les allées vertes du vieux jardin, ces attelages joyeux, avec des guides de cuir rouge et des grelots au clair tin-tin égrené comme les notes d'un carillon... Il y avait sur le siège de la voiture un petit garçon en chapeau de paille, avec une veste en velours bleu, qui tenait les rênes et maniait le fouet d'un geste superbe et je n'avais jamais chez nous, là-bas, dans notre petite ville, jamais je n'avais vu des chèvres attelées comme des poneys en passant ainsi par les allées des promenades.

« — Je voudrais bien, dis-je à maman, monter dans la voiture aux chèvres !

« Sans doute était-elle pressée, la pauvre mère, d'aller à quelque convocation d'avoué ou de notaire. Elle me répondit doucement :

« — Demain.

« Et toute la nuit, jusqu'au lendemain, je rêvai

de cette joie promise. La voiture aux chèvres ! Les guides rouges, les grelots argentins, le fouet souverain du petit garçon en veste de velours ! Moi aussi, comme lui, je serais assis sur le siège et je dirais demain *hop ! hop !* aux chèvres que suivait par le côté le chevrier, comme l'*ariero* suit les mules caparaçonnées des diligences espagnoles.

« Et demain, — ce demain que l'homme attend toujours, toute sa vie, jusqu'au trou final, — demain se leva sur ma fièvre d'enfant. Hélas ! ce demain-là, il pleuvait sur Paris ! Une pluie triste, grise, implacable. Et il n'y avait pas de voiture aux chèvres dans les allées du Luxembourg ! Il n'y en eut pas non plus le surlendemain et il n'y en eut plus jusqu'à la fin du voyage !

« Nous repartîmes pour Limoges et j'emportais dans mon pays l'amer regret de ce rêve irréalisé, le vague espoir de monter quelque jour dans la voiture aux chèvres ! Je me disais : « Je retournerai à Paris, et à Paris, je la retrouverai la belle voiture aux chèvres ! » — Je n'y suis jamais monté : chacun a son ambition secrète, la mienne aura été cela : une promenade dans la petite voiture sous les arbres d'un jardin de Paris.

« Quand je suis revenu à Paris, pour y faire mes études, j'étais déjà trop grand pour monter dans la voiture aux chèvres. Mes camarades en prome-

nade se fussent moqués de moi, collégien, si j'avais voulu frotter ma tunique contre les blouses coquettes ou les vestes de velours bleu des petits qui montaient toujours dans la voiture aux chèvres. Et, d'ailleurs, le *pion* qui cependant poursuivait quelque songe, lui aussi, ne m'eût pas permis de réaliser mon rêve !

« J'ai grandi, j'ai vieilli : — je ne suis jamais monté dans la voiture aux chèvres. C'est un peu ma faute, car si mon désir me poussait, la honte me retenait, une fausse honte. Je me disais : « Un poète joué à l'Odéon, un candidat à l'Institut, un être qui passe pour grave, monte-t-il, peut-il monter dans la voiture aux chèvres ? » Et je n'y montais pas. Et je voyais passer, comme dans une vision ironique, l'éternelle, la charmante, la glorieuse voiture aux chèvres, avec ses tas d'enfants, ses grelots, ses claquements de fouet et ses rires !

« L'âge est venu. Je n'ai plus beaucoup de songes, je n'ai plus que des souvenirs et, à dire vrai, je bénirais la destinée, si, à toutes les joies qu'elle m'a données, elle avait ajouté ce petit grand bonheur : la voiture aux chèvres ! Hélas ! je finirai comme ce paysan qui n'avait jamais vu Carcassonne : je mourrai sans être monté dans la voiture aux chèvres ! — Le malheur est que tous, tant que nous sommes, nous emportons dans nos quatre

planches quelque rêve irréalisé, quelque déception que nous avons traînée comme une dartre inguérissable. Nous avons tous notre « voiture aux chèvres » où nous ne sommes pas montés !

« — A qui le dites-vous, monsieur? répondis-je au poète. Et, pour parler comme les nouveaux, votre voiture aux chèvres, c'est du symbolisme, du bon symbolisme ! »

Et je le quittai comme il prenait son train, Chantepleure, le bon poète !

...Il ne faut jamais désespérer de réaliser un rêve. J'ai rencontré, cet automne, Chantepleure dans une allée du parc Monceau. Il était bien changé, le poète applaudi ! Blanchi, chauve, émacié, l'œil atone, on le poussait — devenu ataxique — dans une voiture mécanique, comme on traînerait un enfant.

En m'apercevant, il esquissa un vague geste de joie et dit tout bas au domestique qui le traînait, de s'arrêter. Alors, comme je m'avançais, prenant sa maigre main hésitante de paralytique :

— Eh bien, mon vieux Brichanteau, me dit-il d'une voix amère, avec un pauvre sourire de martyr, je n'ai plus rien à demander à la vie!... Elle m'a tout donné. La voici, ma voiture aux chèvres !...

XVIII

LA TOURNÉE PICARDET

— Autrefois, me dit Brichanteau, les comédiens n'avaient qu'un désir quand ils jouaient en province, c'était de venir à Paris. Paris, le phare, le but rêvé, le port! Aujourd'hui, lorsqu'ils ont le bonheur d'avoir un engagement à Paris, ils n'ont plus qu'une idée : aller jouer en province!

Nous avons jadis, mes camarades et moi, protesté contre ces tournées qui ruinent les théâtres départementaux et n'enrichissent pas toujours les impresarii qui les entreprennent. Que diable voulez-vous que fasse un directeur provincial quand un grand artiste de Paris — à qui Paris et les Parisiens ne suffisent pas — est venu drainer la ville, attirer ou éblouir le public, avec quelque pièce nouvelle, offrir un maximum de curiosité aux amateurs en laissant après soi les miettes, le fretin, les quelques sous à glaner parmi les spectateurs qui n'ont plus que le *post-scriptum* d'une saison théâtrale? Les entrepreneurs de tournées,

les impresarii parisiens prennent la confiture en laissant le pain sec aux pauvres diables. De mon temps, moi qui n'avais pas eu la chance — que je méritais peut-être (et pourquoi ne pas proclamer ce que je pense?), que je méritais autant que d'autres, plus que d'autres!... — la chance d'être engagé à Paris, je me disais dans les principales cités que je traversais (car je suis fier de mon titre de comédien de tous les théâtres de France!) : — « Brichanteau, mon cher, voilà que d'Ennery va donner un nouveau mélo et mon noble Paul Meurice — je l'ai connu à la Porte-Saint-Martin où j'ai joué un Gaulois dans son *Paris*, une épopée — Paul Meurice va donner un drame. Eh bien, je montrerai à Cahors, à Lille, à Laon, à Limoges — n'importe où — ce que Brichanteau peut faire d'un rôle créé dans la capitale par Paulin Menier, Lacressonnière, Mélingue ou Frédérick! Je le *recréerai*, ce rôle, je le jouerai sans les conseils de l'auteur, tel que je le conçois, tel que je le sens, tel que peut-être l'auteur ne soupçonne pas qu'il puisse être interprété, et si ce brave et très grand artiste qui s'appelle Clément Just ou ce génial Frédérick passe par Perpignan ou Bayonne ou Nantes — que sais-je? — il pourra voir une nouvelle version de *Fanfan la Tulipe*, du *Maître d'École* ou de *l'Avocat des pauvres*. »

Et ce qui m'arrivait à moi pouvait et devait arriver à d'autres. Chaque directeur de province guettait alors toute pièce nouvelle pour la distribuer à son personnel en demandant simplement à Paris la liste et la désignation des emplois. Une pièce nouvelle, c'était une bonne fortune pour chaque pauvre diable de comédien errant, et ce pouvait être et c'était quelquefois une fortune pour le directeur.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Les malheureux cabotins — ça vient de *cabotage*, bateau balloté par toutes les vagues de toutes les mers — oh! encore une fois et cent fois je ne rougis pas du titre, je m'en honore — les pauvres « mentons bleus » se disent, au fond de leur café :

— On joue une pièce nouvelle à Paris! Un succès! Allons, bon! Nous allons avoir prochainement une tournée nouvelle! *Eh bien! et nous?* comme s'écrie Picard, au cinquième acte de *la Maréchale d'Ancre*.

Et de tournées en tournées, les acteurs sans travail se désespèrent et les directeurs sans ouvrages nouveaux vont à la faillite, tandis que les impresarii vont au petit hôtel! Pas tous!...

Quand je pense pourtant que j'ai, moi, oui, moi, fait partie de la *première tournée*, ce dont je m'accuse, et auprès de mes camarades d'au-

jourd'hui, ce dont je m'excuse. Cette tournée-là, c'est la Mère Gigogne des tournées, elle a fait des petits.

C'était — mon Dieu, pourquoi dire des dates? on n'a qu'à regarder mon visage et mes cheveux pour voir qu'il y a longtemps — c'était au lendemain de la représentation de *la Contagion* d'Émile Augier, à l'Odéon.

Got, un maître, monsieur, le grand maître de la vérité au théâtre — demandez à Antoine — avait quitté la Comédie-Française pour aller créer sur la rive gauche la pièce de son vieil ami Augier que le Théâtre-Français ne pouvait jouer assez à temps parce qu'il donnait alors *le Lion amoureux* de Ponsard. Ils sont pressés, les auteurs! Peut-être ont-ils raison : la vie est courte.

Toujours est-il que Got avait obtenu de l'empereur l'autorisation de jouer hors de la Comédie. Ça fit même en son temps un joli tapage. Quand on parlait de l'aventure à Got, devenu plus tard respectueux des règles, et qu'on lui disait : « Mais ce que les autres veulent faire, vous l'avez fait! » — il répondait :

— Bah! c'était du temps du tyran!

Et donc il avait joué à l'Odéon, malgré la protestation du comité et des camarades. A la *première*, il y eut même un moment tragique. Ce fut

lorsqu'une certaine phrase, applaudie par la jeunesse des écoles, fit se retourner toute la salle vers l'avant-scène de gauche où se tenaient l'empereur et l'impératrice.

Got avait à dire : « *Il arrive une heure où les vérités méconnues s'affirment par des coups de tonnerre!* » Ah! mes amis, quelle tempête! quels battements de mains! Il l'avait d'ailleurs jetée avec une conviction, ce brave Got, une crânerie... Bref, après avoir créé la pièce à Paris, il avait obtenu d'Augier, qui l'aimait tendrement, de porter *la Contagion* hors barrière, de la promener en province... Et il m'avait engagé, moi, pour jouer un jeune premier. L'habit noir me va moins bien que le pourpoint, je suis un romantique. Mais quoi! le frac moule aussi un torse quand le torse est beau. J'étais possible.

Nous voilà partis pour les aventures. Got, qui ne se payait pas de mots, disait cependant en riant : « Nous sommes des Argonautes ! » Mais il ajoutait : « Notre toison d'or, c'est la recette ! »

La recette, nous la demandâmes tout d'abord à Rouen. Débuter par la patrie de Pierre Corneille, c'était digne de nous, pour ne pas dire de moi. J'allai faire un pèlerinage préalable à la statue du vieux Pierre; je lui adressai mentale-

ment quelques paroles parties du cœur, tandis que la Seine roulait à nos pieds. Puis je me rendis au Théâtre des Arts, où *la Contagion* était annoncée.

Ah! malheureux Argonautes! Piteuse toison d'or! Recette étique! Nous avions 2,250 francs de frais et nous faisions 1,750 francs.

— Nous n'aurons pas été assez annoncés! disait Edmond Got.

Notez que nous avions l'intention de jouer la pièce six fois. Notre itinéraire était tracé.

— Au lieu de Rouen, murmurait l'habilleuse de la jeune première, nous aurions dû commencer par Versailles.

Elle y connaissait deux colonels, ayant jadis chanté les Dugazon à Tours. Vieux souvenirs de garnison.

Got, toujours prêt à *réimplanter la foi* — c'était son mot — prenait la chose en chasseur d'Afrique habitué à l'imprévu.

Mais nous disions :

— Si ça commence comme ça à Rouen, qu'est-ce que ce sera à Carpentras?

Puis, philosophiquement :

— Attendons à demain!

Le lendemain, 1,420 francs de recette — et toujours 2,250 francs de frais!

Il n'y avait qu'à partir sans donner les six représentations annoncées. Mais voilà : la tournée débutait officiellement par un désastre, un échec constaté. Notre départ de Rouen était un aveu. Il n'y avait pas alors autour des théâtres un steeple-chase de reporters, mais il suffisait qu'on envoyât une dépêche à Aurélien Scholl ou à Albert Wolff pour que le *Figaro*, tout-puissant, portât la défaite à la connaissance du grand public.

— Tout peut se réparer, dit Got, intrépide. Quand on n'avoue point un revers, il n'y a pas de revers!

Et il nous dit le projet, sorti tout armé, comme Minerve, de son cerveau inventif. Il y avait alors à Rouen un écrivain ou professeur, nommé Morin (il doit être mort), qui avait écrit une pétition, ouvert une souscription, commencé une campagne pour le rachat de la tour dans laquelle avait été enfermée Jeanne d'Arc prisonnière.

Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie! J'ai joué Xaintrailles dans la pièce de Jules Barbier! La tour de Jeanne d'Arc! Une illumination! Ce nom de Jeanne d'Arc devait assurément avoir, surtout à Rouen, où la pauvre fille fut brûlée vive, un retentissement formidable et une attraction magnétique. Le salut était là!...

Et M. Got, Edmond Got, calligraphia lui-même l'affiche qu'il envoya à l'imprimeur :

Demain Dimanche
au bénéfice de l'œuvre du rachat
de la
TOUR DE JEANNE D'ARC
3e représentation
de
LA CONTAGION
comédie en cinq actes de M. Émile Augier
(de l'Académie Française)

N.-B. — Le prix des places ne sera pas augmenté.

L'idée était superbe! Nous faisions appel au patriotisme et à la générosité de la foule. Le public pouvait voir une bonne pièce en faisant une bonne action. C'était admirable. Admirable!

Un dimanche! une représentation au bénéfice de Jeanne d'Arc! Succès certain.

Devant la statue du vieux Pierre (de Rouen), je récitai avant d'aller au théâtre — de me rendre de la Seine à la scène — la fameuse *Messénienne* de Casimir Delavigne :

Vont-ils pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers...

Et cætera. Puis je me rendis à mon devoir.

— Quelle recette?

— Ah ! mes enfants, dit l'administrateur, c'est effrayant : 650 francs !

Six cent cinquante francs pour la tour de Jeanne d'Arc ! Six cent cinquante francs avec une idée pareille — superbe, l'idée ! — et des frais d'affiches supplémentaires, et la formule tentatrice : *Le prix des places ne sera pas augmenté.*

La tournée s'annonçait décidément sous de terribles auspices.

— Je jure bien, disait Got, qu'on ne m'y reprendra plus !

Il avait alors trente-cinq ou trente-six ans. Trente-huit ou quarante peut-être. On ne l'y reprit plus. Oh ! plus du tout ! La tournée devint peu à peu plus fructueuse : la boule de neige ! Mais les affres du début, le comédien ne les oublia jamais. Jamais il n'oublia la recette au bénéfice de la tour de Jeanne d'Arc et le spectre de la déroute !

C'est si étonnant, ces tournées. On réussit ici, on tombe là. On descend d'un train pour courir à un théâtre que l'on croit bondé : il faut jouer devant une salle vide. On achève une pièce en hâte, on *déblaye* parce que le chemin de fer va partir, que la locomotive chauffe et que le sleeping-car attend. Il attend, quand on a des *sleepings*, — quand on est une « étoile ». Pour les petits emplois

et les utilités, les secondes suffisent, et les pauvres diables dorment comme ils peuvent. J'ai passé des nuits, rencontrant des compartiments complets, dans le wagon des bagages ou les voitures à bestiaux !

Et que voulez-vous, monsieur, on fait ça quand on veut manger du pain et qu'on a aussi la passion de jouer la comédie n'importe comment, n'importe où !... Jouer pour jouer, *pour rien*, *pour le plaisir*, comme Caussade tua La Tournelle !... Mais que des comédiens qui ont *de quoi*, comme dit Giboyer, se condamnent à ces pérégrinations et se métamorphosent eux-mêmes en colis, c'est ce que je ne comprends pas, moi, Sébastien Brichanteau, qui n'ai eu en ma vie qu'une ambition — hélas ! — une place à Paris, des rôles à Paris, un coin où étudier des drames, vers ou prose, à Paris, fût-ce dans la mansarde de Rodolphe ou dans la chambrette de Chatterton !...

Les tournées ?

J'en sais une, cher monsieur, qui m'a paru le comble du genre. C'est la tournée Picardet.

Picardet est un artiste de talent, plus jeune que moi, mais qui m'estime, quoique les nouveaux n'aiment guère les vieux, pas plus que les vieux n'aiment les jeunes. Je ne dis pas ça pour moi

qui suis prêt à saluer tous les comédiens originaux, s'il en surgit ou quand il en surgit. Picardet avait voulu m'emmener avec lui par les provinces. Seulement il m'offrait une place de demi-régisseur. Une régie, à moi, qui ai rêvé des royaumes! J'avais répondu à Picardet :

— Merci, mais Brichanteau vieilli ne capitule pas !

Je mourrai intact, j'espère. Ma figure est une, monsieur. On pourra la discuter, on ne pourra pas en nier cette unité dont je suis fier. Pas de régie! Non!... des rôles ! S'il n'y a plus de rôles, eh bien, la solitude ! Mais une solitude sans remords. Et je laissai partir Picardet qui était inquiet de son programme.

Voici pourquoi :

La question religieuse est ce qui nous divise le plus. Oh ! ne craignez rien, monsieur, je ne fais pas de politique. Mais le public en fait, lui, de la politique !... Il se passionne, il s'exalte, le public. Et ça inquiétait Picardet.

— Dame, disait-il, j'ai deux bons rôles dans mon sac, deux très bons rôles, deux pièces *à argent*, *l'Abbé Constantin* et *le Juif errant*. Je me demande ce qu'il vaut mieux jouer dans ma tournée.

Il me demandait ça à moi, monsieur, dont il voulait faire son régisseur.

Je lui répondais :

— Cela vous regarde. Quel est le rôle que vous préférez ? Prenez celui-là.

— Je les préfère tous les deux. Tous les deux me valent un égal succès.

— Eh bien, lui dis-je, rien de plus simple. Au lieu d'une pièce, emportez-en deux en voyage. Vous serez applaudi deux fois !

Il était bon, le conseil, mais difficile à suivre. Pouvait-on, à vingt-quatre heures d'intervalle, jouer le bon et doux abbé Constantin et le terrible Rodin, maigre et râpé, vivant d'un chanteau de pain dur et d'un radis noir? Ceux qui aimaient l'abbé Constantin accepteraient-ils sans protestation le Rodin d'Eugène Sue, et ceux qui venaient pour bafouer Rodin admettraient-ils le doux abbé de M. Ludovic Halévy?

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses !

Cruelle énigme, comme on dit proverbialement depuis M. Bourget. Picardet était aussi embarrassé qu'Hercule entre les deux routes à suivre. Mais son instinct le guidait. Il avait dit : « Tous les deux ! » Il tenait à jouer les deux rôles !

Son impresario était un malin, un de ces hommes qui savent sur le bout du doigt l'heure

des trains, la composition des troupes, absolument comme certains garçons de cafés militaires savent l'*Annuaire* par cœur, — un être connaissant le nombre des places de chaque théâtre de préfecture ou de sous-préfecture, la recette qu'on y peut faire, le genre de pièces qu'on y peut donner; capable de dresser une carte géographique des tournées avec des couleurs indicatrices pour chaque ville : *Opéra*, *Opérette*, *Drame* ou *Vaudeville*.

— J'ai trouvé le bon moyen, Picardet, dit-il à son « étoile ». Vous modifierez votre répertoire selon les opinions de la ville où nous aurons à coller nos affiches !

— Comment cela ? dit Picardet.

— Rien de plus simple. Nous jouerons *l'Abbé Constantin* dans les villes cléricales et *le Juif errant* dans les villes radicales !

Picardet rayonnait de joie.

— Vous êtes un homme de génie, mon vieux Loupin !... Superbe !... La confession de l'abbé ici, le radis noir de Rodin là : c'est admirable ! Affiches variées !

— Selon les opinions des auditeurs. Les candidats ne procèdent pas autrement. Et, en somme, qu'est-ce que le théâtre ? Une réunion publique !

— Magnifique, votre idée ! J'emporte mes deux rôles dans ma valise ! Partons !

— Et ne vous trompez pas de costume !

Et l'on partit. L'idée était bonne. L'impresario consultait sa carte : le bon abbé confessait ses ouailles, ou le jésuite répétait : *Ça marche ! ça marche !* en se frottant les mains. Cela dépendait de la couleur des cités parcourues.

— Pas d'*Abbé Constantin* ici, du Rodin ; ils ont un député socialiste !

— Pas de *Juif errant* cette fois ! La représentation du département est monarchiste !

Ainsi Picardet trouvait le moyen de plaire aux publics les plus divers. On le traitait bien de *ratichon*, de temps à autre, mais peu importait ! L'Argonaute, comme disait Got, décrochait la toison d'or : — le maximum !

Mais voilà qu'un jour l'affaire se gâta. Loupin, l'impresario, s'était — chose incroyable — trompé sur l'opinion de la ville. Il avait pris pour un public essentiellement dévot un public de libres penseurs ennemis d'une autre pensée que la leur. Et quand le pauvre Picardet arriva sous le parapluie de l'abbé Constantin, offrant un abri à la jolie Arlette Roger qui jouait avec lui, ah ! *ohimé*, ce fut un tapage à casser les banquettes.

— *Hou ! Hou ! A bas...*

Vous savez quoi ! — Picardet, ahuri, regardait le public.

— *Hou ! Hou !*

On lui avait dit qu'il allait trouver une *salle en sucre*. Il avait devant lui des gamins déchaînés.

— *Hou ! Hou !*

— Au rideau !

— A la porte !

— Quel malheur ! s'écria Picardet, il y a maldonne : ils sont de l'extrême gauche !

Puis, effaré, voyant que le vent soufflait en tempête, il eut alors une idée géniale. On ne voulait pas de la soutane. Il se dévêtit de sa soutane. Il s'habilla rapidement dans la coulisse et reparut sous les traits de Rodin, râclant son radis et disant, le dos courbé, frottant ses mains maigres l'une contre l'autre :

— Sixte-Quint a été pape ! Patience ! Ça marche ! ça marche !

Alors, une bourrasque de bravos, un cyclone d'enthousiasme :

— Bravo, Picardet !

— Picardet ! Picardet !

Des rappels, des acclamations. Le rideau relevé trois fois, quatre fois, cinq fois. Un délire ! Et jamais peut-être la pièce de Decourcelle et Crémieux ne fit, j'en demanderai pardon à M. Halévy, un effet plus grand ! Tout le secret du théâtre est là, monsieur : il faut savoir l'opinion du public,

connaître la géographie des sentiments ! Il ne faut pas se tromper de ville !

— Eh bien ! non, reprit Brichanteau en laissant là le ton ironique et reprenant son verbe habituel, non, le théâtre n'est pas là ! C'est le théâtre du succès à tout prix, celui-là, le théâtre des impresarii et des tournées. Le théâtre vrai, celui que j'aime, c'est celui qui ne se préoccupe ni de la carte géographique politique, ni des opinions du public que l'artiste vrai doit non pas flatter, mais dompter ! Le théâtre que le comédien sert comme à l'autel, c'est celui qui nous permet de dominer la foule et ses passions — qui nous fait imposer le *Tartuffe* de Molière à une salle de sacristains et le *Saint-Genest* de Rotrou — Rotrou, un beau visage et un grand cœur — à un public de meetings populaires. L'art domine tout ! Il plane au-dessus de tout !

J'ai connu un comédien qui me disait : « Je joue *Polyeucte* comme on joue *Tartuffe*, et *Tartuffe* comme on joue *Polyeucte*, avec la même foi. » On pourrait croire qu'il proférait une énorme bêtise. Non. Mais, en réalité, il disait la vérité. L'Art console de tout, l'Art est supérieur à tout !... Le public ? Il nous respecte, le public, quand on lui tient tête et qu'on entre sur la scène comme le

dompteur dans la cage des fauves. D'ailleurs, je joue la comédie pour moi-même et — voulez-vous que je vous dise ? — je me préoccupe si peu du public que si je songeais qu'il y a quelqu'un dans la salle, je n'entrerais pas en scène !

Le public, c'est moi ! — ou plutôt c'était moi ! Car c'est fini. Plus de tournées et plus de rôles ! Rien n'est plus triste, monsieur, qu'une étoile filante, si ce n'est une vie d'artiste qui a filé sans se condenser en étoile !

XIX

GIBOYER

— Monsieur, au théâtre comme dans le roman, comme dans la peinture, quand on a créé un type, campé définitivement un individu, fait vivre un personnage, on peut se moquer du présent, on a pour soi l'avenir : on est quelqu'un. Les êtres de chair et d'os passent, vont au *pudridero;* les figures des poètes restent. Et tout homme est poète qui a inventé d'autres hommes — héros de la fiction, plus vivants que les contemporains coudoyés par nous,

> Et qui, pour valoir mieux que les gens véritables,
> N'ont pas même un moment eu besoin d'exister !

D'ailleurs, ils existent. Ils existent même plus que les autres, et je connais mieux Rastignac, Tartarin ou le père Goriot que je ne connais mon propriétaire ou mon portier.

Il y a de par le monde toute une population de héros de romans dont l'état civil et la biographie nous sont plus familiers cent fois que ceux de nos voisins. Mais c'est le théâtre surtout, mon cher théâtre, qui donne aux *homunculi* fabriqués par les dramaturges, ces magiciens, la vie la plus intense et la plus certaine. C'est lui qui popularise les inventions des poètes. Au feu de la rampe, tout s'anime. Et les masques qu'on nous montre là, voyez-vous, dans ce carnaval de l'humanité comico-tragique, sont des visages qu'on n'oublie pas.

L'avez-vous oublié, ce Giboyer que le brave Augier entrevoyait à travers la fumée de sa pipe, de « leur » pipe ? C'est un de ces types catalogués, étiquetés dans la galerie zoologique du théâtre, un type comme Figaro ou Joseph Prudhomme, comme Perrichon ou Rabagas. Qui, de son pouce, pétrit une de ces figures, est un rude sculpteur. Heureux ceux qui ont trouvé en chemin de pareilles incarnations de leur propre pensée ! Avec Prud'homme, Henri Monnier est certain de ne pas périr. N'eût-il inventé que Robert Macaire — repris ensuite par le grand crayon de Daumier — que Frédérick Lemaître mériterait son buste. Balzac a créé Vautrin ; Diderot, le neveu de Rameau, et dans l'œuvre colossale de Hugo n'y eût-il, monsieur, que la figure de Gavroche, Hugo serait immortel.

Qu'on donne la volée à un passereau ou à un aigle, on est un fameux oiseleur, voilà le vrai !

Giboyer !... C'est toute une époque et c'est toute ma jeunesse. Quand ce diable d'homme apparut, nous n'étions plus habitués à entendre, au théâtre, des paroles libres. Ça nous fit l'effet d'un coup de clairon. Comment ! il y avait sur la scène un personnage qui venait répondre, qui avait répondu à un interlocuteur lui disant : « Oh ! vous êtes socialiste ?

— *Jusqu'aux moelles !*

Socialiste ! Nous nous entre-regardions, dans les coulisses et dans la salle, comme si un vent de liberté eût soufflé par quelque fenêtre ouverte par mégarde. On avait été sevré depuis des années de ces verbes sonores et francs. Augier nous fit l'effet d'un fier protestataire. Et il l'était. Démocrate, esprit libre, gaulois en diable, blaguant les « bourgeois de droit divin » qui prétendent confisquer la Révolution à leur profit.

Rendez-moi cette justice, monsieur. J'ai mes opinions, mais je ne parle pas volontiers politique. Je la crains. Mais quand la politique monte sur la scène, il faut bien en faire. Et j'en faisais avec joie quand j'applaudissais Giboyer. C'est loin, très loin ! Tout brûlot éteint semble à quelques-uns une carcasse noircie. Regardez bien : le feu grégeois brûle

toujours. La flamme éclaire encore. Giboyer peut redire aujourd'hui ce qu'il disait il y a quarante ans : son sarcasme est toujours de mise. Les pauvres hères sont toujours à plaindre.

Ah! il en fit à son heure du tapage, mons Giboyer ! Il *tombait* le journaliste dévot qui, sous le pseudonyme de Déodat, laissait transparaître Veuillot. Il lardait le huguenot rigide qui passait à la sacristie, et l'on reconnaissait, malgré Augier, Guizot dans « l'ancien ministre Gauthereau », ce « protestant qui ne proteste pas ». Louis Veuillot rendait coups pour coups et répondait à la comédie par des articles *sterling*, comme dit Giboyer, et des brochures au picrate. Même Eugène de Mirecourt, qui s'était reconnu dans le faiseur de biographies fustigé par l'auteur, répliquait au *Fils de Giboyer* par un pamphlet, le *Petit-fils de Pigault-Lebrun*. Polémiques, satires, vers, prose, injures, calomnies, on se jetait tout cela à la tête. En province on se cognait çà et là, quand on jouait ce *Giboyer*, et les parterres acclamaient ou s'insurgeaient! A la bonne heure, la vie revenait sur les planches et l'on aimait donc enfin ou l'on détestait quelque chose !

J'ai reçu d'un vieux comédien devenu « gendelettre » un volume, hier, qui me reporte précisément à ce temps-là, *la Vie de Théâtre*. Ça fleure

le printemps, ces pages fraîches, pour le vieux Brichanteau. L'auteur est de ma promotion. Il a été jeune quand j'étais jeune. Il raconte ses souvenirs du Conservatoire, il évoque les professeurs de ces vieilles années défuntes : Samson, Beauvallet, Provost, et les camarades de ses journées de primevère : Saint-Germain, Pauline Granger, Marie Brindeau, Delaporte et cette petite timide, triste, froide, grêle, avec « de grands yeux toujours étonnés qui ne disaient pas grand'chose » et qui s'appelait Aimée Desclée — une Duse avant la lettre.

Justin Bellanger — c'est le nom de l'auteur de cette *Vie de Théâtre*, — Bellanger, poète et comédien, a joué Giboyer en province au moment de ces batailles. Il trouve que le rôle est un des plus malaisés du répertoire. « Rester sympathique en étant ignoble », ce n'est pas en effet du plus facile. Mais quand on sait être humain, on fait tout passer. Et puis, polémiquer avec le rédacteur en chef de l'*Univers*, ce Proudhon à l'eau bénite, c'était amusant alors !

Aujourd'hui, songerait-on à Veuillot en écoutant Giboyer parler du polémiste qui tire la canne devant l'Arche et joue le *Dies iræ* sur le mirliton ? Ah ! ce Veuillot, mais il passerait pour un petit agneau, *Agnus Dei*, monsieur, comparé à ses imi-

tateurs, successeurs et continuateurs? Mais ses insultes sont bénignes, apostoliques, à côté de ce qui sort aujourd'hui des bouteilles d'encre... Et puis, quel talent! Du Bossuet et du Rabelais... J'ai lu tout ça, car je ne me contente ou ne me contentais pas de repasser mes rôles. Bref, c'est fini ou plutôt c'est devenu de l'histoire, cette comédie qui mit le feu aux poudres et planta le drapeau. Mais Giboyer reste. Et Giboyer est un type. Giboyer passa du théâtre à l'action et des planches à la barricade. On le vit bien en 71.

C'est un bon garçon, Giboyer, si c'est un pauvre hère. C'est le raté qui a plus de talent parfois que ceux qui réussissent et l'éreinteur qui a plus de pitié au fond que ceux qui caressent, bénissent. Pauvre diable qui n'a pas réussi à faire fortune avec du talent et à rester honnête avec du cœur.

Il se plaît à se railler lui-même : « Je cache sous des dehors frivoles une instruction profonde ! » Mais il souffre, cet enfoncé. Fils de portier, bête à concours, prix d'honneur de rhétorique, prix d'honneur de philosophie, prix d'honneur de mathémiques, il est « faute d'un capital » réduit à tirer par la queue le diable d'enfer. Il est — Augier a coupé la définition, je ne sais pourquoi — de ces « propres à tout et prêts à tout » qui

reprochent à la société d'avoir « tout fait pour développer leurs aptitudes, rien pour les employer ». Et, bourré de science, accablé de misère, il en serait presque réduit à jouer les phoques savants dans une baraque comme le lauréat sorbonnique d'Eugène Sue, Stanislas Requin. J'ai bien connu un malheureux cabotin qui nous demandait à jouer Sophocle en citant du grec!...

Giboyer, helléniste aussi, a fait tous les métiers, plongé dans toutes les eaux vaseuses. Journaliste sans journal, il est, le matin, employé aux pompes funèbres et, le soir, contrôleur au Théâtre des Célestins. Oh! que j'en ai connu, de ces Giboyer en détresse!... La vie est dure à tout le monde; elle est plus dure aux déclassés qui ont des appétits d'art, de luxe, de liberté — de joies et de besoins artistiques — bacheliers sans emploi, lauréats sans position, inventeurs sans argent, professeurs sans place... Alors quoi? les aigreurs, les révoltes et les tentations, les compromissions et les chutes!...

J'ai rencontré un journaliste, amoureux fou d'une comédienne de mon temps, Florentine — oh! on ne sait même plus son nom! Il l'adorait. Elle résistait. Il ne l'assassina pas, comme Antony. Non. Mais elle lui proposa d'assassiner quelqu'un. Moralement.

— Voici une plume. Écrivez un article contre M. Un tel (un de ses amants). Et je suis à vous !

L'article parut. L'amoureux vieilli s'en est plus tard confessé comme d'un remords. Il le traînait après lui comme un boulet. Et comment voulez-vous, lorsqu'on est assez faible pour écrire un article afin de posséder une femme, qu'on ne soit pas assez lâche pour céder à on ne sait quelles sollicitations, suggestions ou prières, quand il s'agit de manger un morceau de pain?

Encore, si l'on était seul ! Seul à crever la faim ! On se serre le ventre, on va se chauffer à la Bibliothèque nationale et l'on se nourrit d'une écuellée d'eau à la fontaine Wallace. J'ai fait ça, monsieur, moi qui vous parle.

Mais les bohèmes et les pauvres ont des enfants aussi, et ils ont même la faiblesse de les aimer. Giboyer a un fils. Il faut l'élever. Mois de nourrice et mois de collège, ça coûte cher à tout le monde. Alors il accepte toutes les besognes, le triste père. Il veut que la route suivie par le petit soit propre. Il lèche la boue sur son chemin.

C'est lui qui le dit :

— Je suis un fumier, mais il me plaît de nourrir un lis !

Vautrin, le vieux « cheval de retour », avait

exprimé quelque chose comme ça en parlant de Rubempré.

Et ce qui est curieux, monsieur, amusant — ironique aussi, — c'est de comparer ce qu'est devenu, depuis décembre 1862, ce type de bohème qui fit aux classes dirigeantes de l'Empire l'effet d'une tête de Méduse. On le prendrait, lui aussi, pour un mouton, cet insurgé en paletot à qui Got avait donné les traits, l'aspect, la cravate blanche et les cheveux gris d'un brave et bon compagnon, critique d'art et de brasserie, Théodore Pelloquet, de l'Académie du Divan Le Peletier... Giboyer? Mais à présent au lieu de le flanquer à la porte, on lui donnerait le prix Montyon. Comparé à un Crainquebille — ce Thomas Vireloque de Gavarni repris par une main magistrale — le bon Giboyer n'est qu'un bourgeois. S'il n'a pas pignon sur rue, il a, du moins, une salle de rédaction où rédiger les entrefilets qui payent son tabac. Crainquebille, le pauvre marchand des quatre-saisons pour qui la misère est de toutes les saisons, n'a que la voie publique, et s'il résiste à l'agent, la prison. « *Circulez! Circulez!* » dit le policeman de Dickens au pauvre Little Joe qui circule jusqu'à ce qu'il meure au coin d'une borne. Crainquebille aussi « circule » et toute sa vie de détresse lui semble une poussée inexpliquée, une vision lamentable.

Giboyer, c'est le socialiste de gazette ou de réunion publique. Crainquebille, c'est le paria, et en le voyant passer, bousculé et conduit au poste, Giboyer proclamerait volontiers aujourd'hui qu'il est anarchiste. Oh ! non pas anarchiste de salon, non pas un aristocrate, un esthète ou un snob de l'anarchie — non pas un de ces anarchistes à la mode qui font de l'anarchie en robe décolletée ou en smoking — mais un véritable *anarcho* qui, s'il n'y avait pas la bombe, l'affreuse bombe, répliquant horriblement à l'autre *bombe* — la bombance du high life *en bombe :* c'est le terme voulu, — dirait volontiers comme jadis, mais avec une variante :

— Anarchiste? Jusqu'aux moelles !

Ah ! monsieur, l'on a marché depuis l'an 1860 ! Ibsen et Bjœrnson ont poussé les choses plus loin que l'ami Giboyer, et Gorki, en ses bas-fonds, exprime terriblement le noir silence coupé de rouge dont parle Korolenko. Et le théâtre suit le mouvement !... Dans *Au delà des forces humaines,* un lot de capitalistes saute en l'air comme un simple cuirassé. Les catilinaires de Giboyer ne sont plus que des bucoliques. Si je le jouais maintenant, je l'habillerais en berger, ma parole ! Sa plume? Une simple houlette. Nous en avons vu, nous en voyons tant d'autres !

Et quand on pense qu'il fallut, pour laisser jouer ça à sa date, l'intervention d'un prince !... Sans le Palais-Royal, les Tuileries auraient refusé. Veto de la censure. On permit parce que le prince Napoléon était là et dit : « Vous êtes trop bêtes ! » C'était l'époque où l'on interdisait *On ne badine pas avec l'Amour* d'Alfred de Musset, à cause de Camille, du couvent et de la question religieuse.

Mon doyen et maître Got m'a même conté qu'Émile Augier coupa toute une grande scène, non dans *le Fils de Giboyer*, mais dans *les Effrontés* où Giboyer apparaît pour la première fois. Scène curieuse où Sergines, le journaliste honnête, donnait sa démission de rédacteur de *la Conscience Publique*, non pas à Vernouillet seul, en tête à tête avec son directeur, mais en plein conseil d'administration. Got avait gardé le manuscrit de son rôle, et je me rappelle avoir lu cette scène retranchée, dont on eut peur, peut-être à cause des idées démocratiques de Sergines, peut-être à cause de la presse, qui était assez malmenée là. On avait jadis empêché Mme de Girardin de donner son *École des journalistes*. Émile Augier, à son tour, sacrifia son « conseil d'administration ».

Mais je m'en rappelle les principaux traits. Si ça vous amuse, je vais vous les dire. Et il me semblera jouer Giboyer ! Un shampooing à l'eau de Jouvence !

Par exemple, voici comment l'auteur dramatique ripostait à certains critiques dont les feuilletons ne lui avaient pas toujours caressé l'épiderme. Il aimait la lutte, Augier !

Vernouillet, le tripoteur de journaux, proposait à Giboyer le feuilleton dramatique :

— Il me faut un critique sûr, un homme à moi, qui ne se livre jamais aux fantaisies de l'impartialité.

— Je suis ton homme. Quels sont les appointements?

— Le feuilleton rapportait 6,000 francs à Claude Jager; je ne t'en donne que 3,000, mais je te permets de lever des impôts sur les artistes !

— Il est bien juste qu'ils me payent mes réclames !

— Ce n'est pas tout. Je crée dans le journal une Chronique des Salons. Tu me trouveras un rédacteur.

— Quels sont les appointements?

— Deux sous la ligne, plus les invitations à dîner.

— On peut se faire de belles relations. Ça m'irait assez, dit Giboyer.

— Si tu as le temps.

— Le temps est un vieillard élastique !

Le tableau est assez injuste. Le critique qui lève des impôts, en papier de traite ou en nature, est l'exception, Dieu merci ! Reptile rare. Quand j'en

ai trouvé sur ma route, je n'en ai pas eu peur, du reste.

Mais ce que je regrette, dans ces *Effrontés*, c'est la scène du conseil de rédaction où Giboyer disait *des choses...*

L'ancien ministre Gauthereau présidait, ayant autour du tapis vert Sergines, Vernouillet, le banquier Charrier, le comte d'Isigny tout cela, en demi-cercle, Gauthereau dirigeant la discussion, Giboyer sténographiant.

— Je vois avec plaisir, messieurs, que toutes les opinions sont représentées dans notre petit cénacle, disait le président. Moi, je suis centre gauche.

— Moi, juste milieu. Je ne m'en cache pas, répliquait le bourgeois Charrier.

M. d'Isigny. — Moi, légitimiste. Je le confesse et le professe.

Giboyer. — Moi, socialiste. Je m'en vante!

Sergines. — Moi, éclectiste.

Giboyer. — Et Vernouillet *rieniste;* il représente la majorité des Français!

Alors il s'agit de déterminer la *ligne du journal.*

On discute. On fait de la démocratie parlée. Vernouillet voit le plus grand péril « dans l'abaissement du niveau moral ». Publiciste véreux, il est avant tout moraliste. Les professeurs de vertu ont

souvent des profondeurs à odeurs de cave. Alors parlotte et palabres. Coups de sonnette et coups de boutoir.

— Personne ne demande la parole? dit enfin le président Gauthereau.

Et Giboyer, narquois :

— Si j'osais présenter une simple observation de détail?

— Parlez.

— Ne serait-il pas à propos, pour compléter ces réformes salutaires, de bouleverser un peu la société de fond en comble?

Et le bohème ajoute, à propos de la société en détresse :

— Le malade a le sang vicié et vous vous amusez à brûler ses boutons !

Il a des drôleries inattendues. Il s'écrie, ce socialiste :

— Notre ennemi, c'est notre maître !

— Pas toujours, lui répond Sergines. Napoléon a été un maître dans toute l'acception du mot, et il est resté l'idole du peuple parce qu'il représentait la gloire !

— Louis XIV aussi la représentait, riposte Giboyer, et on a sifflé le cercueil de ce trôneur !

— Comment ! On a sifflé ? s'écrie, étonné, le bonhomme Charrier.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire !

— Allons donc ! Si c'était vrai, ça se saurait !

— Mais ça se sait, dit le bohème. Demandez aux gens qui n'ont pas le moyen de l'ignorer !

Giboyer a le moyen de n'ignorer rien, mais il n'a pas le pouvoir d'utiliser ce qu'il sait. Routes barrées. Le Conservatoire fait tous les ans des lauréats qui n'ont pas l'assurance de vivre, et la société, des bacheliers qui n'ont rien à se mettre sous la dent. Combien y a-t-il d'avocats sans dossiers et de docteurs sans malades ? Les manuscrits s'entassent dans les secrétariats de théâtres, et il y a deux cents romans par jour présentés chez les éditeurs. Réalistes si la mode est au réalisme, pornographiques si le vent souffle à la pornographie. Il faut bien que les Giboyer vivent !

Chose curieuse, monsieur, mon ami Got, le créateur de Giboyer, se trouva, le mardi 23 mai 1871, en allant demander à la préfecture de police un permis pour Londres, en face d'un délégué qui était un autre Giboyer et qui lui dit :

— Je vous reconnais. J'aime votre talent. J'habitais rue Saint-Honoré la maison de Robespierre, comme votre père et votre mère, et je vous voyais venir *pieusement* dîner tous les jours.

— Mais il me semble que je vous connais aussi ?

— répliqua le créateur de Giboyer qui a noté la conversation.

— Oh ! non !... J'étais un viveur alors ! Je ne faisais rien ! Pas même de la politique ! Il serait plus sain d'en être encore là. Mais bah !...

Puis :

« Vous voulez aller à Londres ? Aujourd'hui ? Ce sera peut-être difficile. Dame ! voyez !... Je vous donnerai, moi, tous les laissez-passer que vous voudrez !

Et pendant qu'il signait et timbrait :

— Vous êtes réactionnaire, vous, aristocrate ?

— Je ne suis rien. Républicain pourtant plutôt qu'autre chose. La République n'est-elle pas l'aristocratie de l'intelligence ?

— Ah ! oui, en théorie !... La République du rêve !... Mais à présent... Vous, de la Comédie-Française, éduqué, privilégié, vous êtes pour Versailles, c'est tout clair ?

— Ma foi, monsieur, je suis contre la guerre civile, d'où qu'elle vienne. J'ai la conscience de vous l'avouer, à tout risque !

— Pour qui me prenez-vous ? Je ne vous en veux pas. Mais je vous connais plus que vous ne pensez. Tenez, votre voyage coopératif à Londres prouve que vous êtes socialiste, et peut-être mieux que

moi, car vous prouvez pacifiquement. Tandis que... Enfin !

— Mais au fait, dit le délégué, vous avez lu notre *Journal officiel* d'avant-hier dimanche ?

— Non.

— Eh bien ! nous refondons, nous biffons le décret de Moscou. Tenez, voyez !

Il tendait un journal au comédien et Got lisait :

« La Commune de Paris, conformément aux principes établis par la première République, et déterminés par la loi du 11 (?) germinal an II ;

« Décrète :

« *Les théâtres relèvent de la délégation à l'enseignement.*

« *Toute subvention et monopole des théâtres sont supprimés.*

« *La délégation est chargée de faire cesser, pour les théâtres, le régime de l'exploitation par un directeur ou une société, et d'y substituer, dans le plus bref délai, le régime de l'association.* »

— Qu'en dites-vous, citoyen ?

— Je ne dis rien, j'aurais peur d'être traité de réac ! Il faut des théâtres nationaux si l'on veut rester une nation ! Et Molière avait fait du socia-

lisme avant nous, citoyen. Dites-vous que Félix Pyat a défendu la Comédie-Française et je ne pense pas que vous prendrez Félix Pyat pour un réactionnaire.

— Cela dépend, citoyen Got, répondit l'autre, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un! Et quand même vous seriez réactionnaire. Nous le sommes bien, nous autres, depuis plus de deux mois!... Débordés par un tas de comités, de sous-comités... Quand on pense que la souffrance de vingt siècles pouvait tout d'un coup pousser librement son cri. Les instincts étaient lâchés!... Ah! pauvres nous! Est-ce qu'on est quelqu'un dans les foules?... Mais il n'y a pas à dire, notre poste est là jusqu'à ce que nous crevions, car si nous levions le pied aujourd'hui, quelle belle fichue débâcle! La guerre sociale, voyez vous, c'est l'inconnu des représailles et de la rage!

— *Textuel tout cela*, me disait Got en me montrant les feuillets tracés par lui durant ces journées de Mai.

Le délégué lui jeta en manière de conclusion :

— Vous avez joué Giboyer? Le vrai Giboyer, citoyen Got, c'est moi!...

Un Giboyer en képi, ajoutait Got. Et est-ce drôle, le théâtre se heurtant là à la vie! Un sentimental d'ailleurs, en son genre, le citoyen, comme

le Giboyer de ma jeunesse. Car ce Giboyer-là, ce Giboyer délégué, avait aux lèvres les chansons fraternelles de Pierre Dupont, ce *quarante-huitard!*

Les peuples sont pour nous des frères!

Une *Internationale*, mais sur un air de romance. Il croyait à tout, même en blaguant tout. Sa drôlerie n'était pas de la rosserie. Son venin paraîtrait à présent de la confiture. Ce diable de Lechat, féroce — le chat-tigre — en a dit et fait bien d'autres! Peut-être, un jour, Lechat lui-même paraîtra-t-il une façon de rosière à son tour!... Le monde marche, le théâtre marche, tout marche. Gare à l'auto!

Et ça m'a fait plaisir, en attendant que tout marche si vite, si vite qu'on arrive droit au fossé — oui, ça m'a rajeuni et ragaillardi de vous citer de l'Augier ignoré, de vous faire connaître ce que vous ne connaissiez pas. De l'Augier inédit, eh! c'est bon à se mettre sous la dent, à se mettre dans la bouche, comme nous disons en langage de coulisses. Ce vieux est toujours jeune, quoi qu'en pensent les jeunes gens qui le traitent de « bourgeois »! Parbleu! je l'ai dit aussi et je le regrette! Il est de la vraie race française — « jusqu'aux moelles »!... comme dit son Giboyer, son *fils*.

XX

CONFESSION DE BRICHANTEAU

— Et voilà ! Quand je suis tout seul au logis, ce qui m'arrive souvent, car les vieux n'ont pas beaucoup de visites, ou encore, la nuit, quand j'ai des colloques avec mon traversin, comme dit encore Giboyer, je me rappelle tout ce passé et il me semble que mes amitiés, mes aventures, mes rôles, mes débuts, le Conservatoire, la province, les couronnes, les amours, tout cela c'est comme la succession d'une suite d'images effacées, des scènes de lanterne magique projetées sur un drap blanc, la lanterne magique de mon enfance, vous diriez aujourd'hui des scènes de cinématographie...

— *Lanterne magique, pièce curieuse !*

C'était le cri que jetaient autrefois par les rues sombres les porteballes de ces féeries en plein vent. On l'entendait, ce cri d'une sonorité plaintive... On ouvrait la fenêtre, on faisait un signe... Et les montreurs de lanterne magique montaient ! Ah ! les belles images ! Les visions enchanteresses ! Toute la poésie de Ma Mère l'Oye dans ces bons-

hommes coloriés qui dansaient, dansaient devant vous ! Des contes, parbleu, des contes, tout ce qui console de l'Histoire, *le Petit Poucet*, *Barbe Bleue*, *la Belle au Bois dormant !*... « Lanterne magique, pièce curieuse ! » Maintenant on n'entend plus cet appel dans la rue des Dames, et ni aux Batignolles ni ailleurs. Les montreurs de lanterne magique ne feraient plus leurs affaires. On ne croit plus à *Cendrillon* ni au *Prince Charmant*, ni au *Chat Botté*. Et ce qui reste de tout ça, monsieur, ah ! mon Dieu, c'est bien simple : c'est le drap blanc accroché à la muraille et qu'on décrochera pour en faire un linceul...

Car il faut bien penser à la fin, puisque tout a une fin, même la vie des pauvres diables. Je suis vieux, non de cœur ni d'esprit, mais le corps usé, lassé. Ou plutôt non, je ne me sentirais pas vieux si je n'avais point vu disparaître, un à un, les camarades. Ma foi, réflexion faite, je suis tel que j'étais jadis, ma parole, malgré mes cheveux blancs, ma barbe grise et ma peau cuite. On ne vieillit que parce qu'autour de soi on meurt, on voit mourir. Chaque pelletée de terre jetée sur un contemporain nous tombe, dirait-on, sur la tête. On bat le rappel, là-haut ! Sans ça on serait solide au poste !

Eh bien ! quoi, le rappel ? On ira ! Présent ! La vie n'a pas été toujours gaie, l'important est pour

chacun de nous, petits ou grands, qu'elle ait été droite. On pourra, quand je n'y serai plus, dire : « Brichanteau, ce Brichanteau qui a mobilisé les reporters, à son heure, ce n'était pas un Frédérick Lemaître, non peut-être — et encore qui sait ? — mais c'était un croyant, un fervent, un passionné des rimes riches — au théâtre *l'argent* ne fait pas d'argent, la seule richesse c'est l'amour, la passion — ce fut, ce Brichanteau, un artiste qui n'aurait pas plus renié ses dieux qu'un missionnaire ne marcherait sur un crucifix ; — dans tous les cas, c'était un brave homme, et dites donc, ce n'est pas déjà si commun, laissez-moi le proclaclamer, les braves gens, par le temps qui court et par tous les temps !

Mais bah ! dira-t-on même quoi que ce soit de moi quand j'aurai défilé la parade ? Ça passe si vite, la gloire ! Pfft !... A plus forte raison, le bruit, cette gloriette, cette monnaie de billon de la gloire ? On ne parle déjà plus de Bocage ou de Rouvière ! Pourquoi parlerait-on de Brichanteau ?

Je sais un comédien de talent — il vit toujours — qui, de son vivant, a pris soin de sa propre renommée, le malin. Si vous allez au Père-Lachaise, vous pourrez rencontrer son buste dressé sur le monument qu'il s'est édifié par avance et, sous ce buste, une seule date, celle de sa naissance — le

comédien laissant au sort le soin de graver la date de la mort. Puis le nom, naturellement : *Léon N...* Ne parlons que du prénom. Ce nom, vous le verrez encore figurer sur les affiches parisiennes, à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaîté...

Ça lui fait plaisir, au camarade, de voir son effigie contemplée par les passants en deuil qui vont porter des fleurs aux tombes voisines. Il s'est construit ainsi une sorte de Panthéon en plein air que chacun de nous peut se procurer, du reste, pourvu qu'il ait les moyens de payer un terrain à la Ville et un peu de carrare au marbrier! Volupté macabre de Charles-Quint au couvent de Saint-Just... Un rôle que j'aurais voulu jouer, entre parenthèses, Charles-Quint! Son monologue, c'est tout un monde! Plus long que le monologue de Figaro dans *le Mariage*. Mais quoi! je jouais Ruy Blas, je ne pouvais pas tout jouer! Et mon ami Piedrabuena — un nom à la Hugo — était d'ailleurs excellent dans Don Carlos.

Moi, *le monument*, je ne m'en soucie guère. La fosse commune, au besoin, ne me déplairait pas.

J'aurai dans l'herbe une fosse à l'écart,

dit ce bourgeois de Béranger que nous chantions encore avec conviction — la larme à l'œil souvent —

nous autres vieilles bêtes, vieilles barbes comme on appelle d'autres acteurs, ceux de la tribune et du journalisme, qui ne sont pas des *mentons bleus*.

Car nous étions chauvins, républicains, des têtes chaudes, tout en étant des artistes, et au coup d'État j'ai protesté tout comme un autre, plus qu'un autre, dans les cafés de Toulouse. L'Art est supérieur à tout, il console de tout, oui, c'est vrai. Et l'Art est ma religion à moi. Mais on est patriote aussi et on a fait son devoir aux heures noires. J'ai quelque part, toute rongée de mites, ma capote de garde national. N'en riez pas. Elle a reçu beaucoup de pluie, pas mal de neige, aux remparts, et elle pouvait parfaitement être trouée de quelque balle. Ce n'est pas un costume de théâtre. Déguisés en soldats, nous avions des âmes de soldats. « Citoyen Brichanteau, n'est-ce pas que vous vous feriez casser la tête avec joie pour enlever un drapeau prussien ? » — me disait mon commandant — Je te crois ! Et ç'aurait été une belle fin d'acte ! Je ne suis presque jamais mort en scène. J'ai enlevé trente ou quarante jeunes premières, j'ai tué — au théâtre s'entend — deux cent cinquante personnes, trente-deux tyrans ou podestats, dix ou douze coupe-jarrets, bravi ou bandits, et cinquante ou soixante traîtres ; j'ai été poignardé, étranglé, empoisonné ! (J'aurais pu l'être dans la vie réelle, les

femmes sont si jalouses !) J'ai sauvé des orphelins, délivré des ingénues, forcé des bastions, pris des villes. J'étais prêt à mourir sur le terrain quand les Allemands m'ont pincé — vous savez bien? J'ai conté tout cela jadis. Et j'aurais moi-même au besoin commandé le feu, ce qui est raide!... Je ne suis jamais mort en prenant un drapeau. C'est dommage.

Et maintenant, — c'est à cela surtout que je me suis senti vieux, vieux, d'un autre bateau, d'une autre époque — maintenant on nous montre, on nous étale, pour nous attirer, au théâtre, les uniformes des vainqueurs. Le uhlan, qui nous faisait horreur, à présent fait recette. Un cuirassier blanc, c'est un jeune premier ou un rôle de genre comme un autre. Il en a coulé de l'eau sous le pont de la rivière, il en a coulé aussi sur le sang versé! Tout s'oublie donc? Est-ce que tout s'oublie?

Notez que je ne demande pas qu'on fasse casser la tête des jeunes gens qui ne sont pas, les pauvres petits, responsables de nos faiblesses. Puisque nous n'avons pas eu le nerf de reprendre ce qu'on nous avait pris, devons-nous condamner les fils à l'effort que n'ont pas osé tenter les pères?... Vous voyez que je raisonne et comprends. Et c'est si atroce, la guerre! Charcuterie, découpage, étripement, une horreur! Mais on pourrait du moins garder sacrés

et embaumés les souvenirs de deuil ! On pourrait n'avoir pas la curiosité et j'ai envie de dire, ma foi, le sadisme de l'uniforme étranger, de l'odeur de cuir de la botte du uhlan. Après tout, on peut bien voir ces uniformes-là sur les planches, par hasard, pourvu qu'on sache les regarder sans avoir froid aux yeux en rase campagne !... Allons, tais-toi, Brichanteau ! Tu rabâches !...

C'est pourtant ce qui m'amuse, *rabâcher*, quand je reçois quelques visites, par aventure, non pas de reporters, mais d'amis. Rabâcher, c'est évoquer. Une conversation avec un vieux compagnon, c'est comme vous dites une *tranche de vie* retrouvée, mise en conserve par le temps, ce frigorifique.

Tenez, hier, j'ai vu venir ici, faire un tour dans mon jardinet (j'adore les fleurs, vous savez, pas les fleurs rares, les chrysanthèmes, les orchidées, non, les fleurs des champs, les fleurs populaires, celles de Jenny l'ouvrière ou de Mimi Pinson), — puis s'asseoir là, dans ma chambrette et parler du drame, des drames, *le Capitaine Fantôme*, *Frère Tranquille*, *Guillaume Kollmann* — est-ce que je sais? — j'ai vu venir un vieil ami, ancien troisième rôle — (il jouait Don Carlos, lui, comme Piedrabuena !) — Durevert, qui n'a plus de dents, après avoir bien ragé, le vieux tigre, — et qui est à son âge, à mon âge, — souffleur à Belleville...

Souffleur ! Il n'a plus que le souffle et il souffle ! Du diable si les acteurs l'entendent ! Et si je l'avais pour souffleur, je tremblerais de rester en plan ! Mais puisqu'il a cette place, tant mieux, pauvre Durevert ! Il faut bien que tout le monde vive ! Même les vieux, ô jeunes gens !

Il m'a causé, ce brave Durevert, une grande joie ! Il m'a rapporté le vieux bouquin dans lequel j'ai étudié mon morceau d'examen et mes rôles au Conservatoire, alors que je rêvais le prix, le premier prix, — la récompense si enviée, dont je voulais donner la joie à mes parents, les bons chers êtres ! Deux volumes usés, écornés, maculés, portant ces mots, de mon écriture de dix-huit ans : *Ce livre appartient à Sébastien Brichanteau (de Versailles), élève du Conservatoire national de Musique et de Déclamation, classe de M. Beauvallet,* — deux volumes de Corneille que j'avais perdus comme j'ai semé tant d'autres souvenirs par les chemins !

O pauvres billets doux sauvés dans mes traverses !

Non, au contraire de Don César de Bazan (encore un rôle que j'aurais voulu créer), je n'ai presque rien sauvé de mes années défuntes ! Et je retrouvais avec émotion les volumes du vieux Pierre de

Rouen, que je lisais, relisais, apprenais par cœur jadis en me répétant :

— Sébastien, mon ami Sébastien Brichanteau, c'est dans le *Cid* ou dans *Nicomède* que tu débuteras un jour à la Comédie-Française !

Ah ! bien oui ! Pauvres volumes oubliés, retrouvés chez un bouquiniste de Mâcon (Saône-et-Loire), par l'ami Durevert, que d'espoirs et de déceptions vous me rappeliez. J'en ai un peu pleuré, ma foi. La glande lacrymale s'amollit avec l'âge.

Alors nous avons causé, Durevert et moi. Nous avons conté nos histoires.

— Te rappelles-tu les concours ? On donnait de ces volumes aux lauréats quand le budget le permettait. On votait 100 francs pour offrir *Ducis* à Thiron en 1848, *Beaumarchais*, à Lambert Thiboust en 1849, *Molière* et *Casimir Delavigne* en 1850 à Madeleine Brohan. Les premiers accessits avaient des médailles avec une tête de Minerve ! Soyez sages, les enfants ! Depuis, c'est des médailles qu'on décerne aux premiers prix. La pauvre Marie Legault, dont on disait : « Cette enfant a du génie ! » a eu sa médaille ! A quoi servent-elles, ces récompenses, hein, Brichanteau ? Te rappelles-tu les rivaux ? Que sont-ils devenus ? Ce que nous sommes !

— Te rappelles-tu ?

Ces trois mots-là, c'est plein de consolation, de douceur, de poésie. Quand l'espérance a fait faillite, on fouille le bas de laine ; et les souvenirs ce sont les économies qu'on trouve au fond...

— Te rappelles-tu la petite Jeanne Horly?

— Et miss Maud?

— Et la *première* de *Marion Delorme* à Caen?

— Et la couronne destinée à Talbot, le pauvre Talbot et dont tu paras son front, le front de Louis XI?...

— Et le soir où, à Périgueux, pour figurer l'Homme au masque de fer, tu empruntas, n'ayant pas de haut-de-chausses, la culotte d'un gendarme?

— Oui, et oubliant le malheureux, je rentrai à l'hôtel avec son pantalon, tandis qu'il rentrait en caleçon à la caserne?

— Ah! le bon temps!

— Et quand, à Tours — oui, c'est à Tours — comme personne ne savait son rôle — excepté toi, Brichanteau, — dans *la Prière des naufragés*, je me glissai, m'installai dans une armure au fond du théâtre et soufflai mes camarades à travers le casque par la visière baissée?... Être souffleur! Ma destinée, sans doute. J'étais né pour être souffleur!

— Ah! cette armure de fer devenue le trou du souffleur! Elle me faisait songer, mon cher Durevert, à l'*Eviradnus* de Victor Hugo — tu sais, la scène des armures! Une crâne scène de drame!

Et nous allions, nous allions, remuant les cendres éteintes, retrouvant quelque étincelle au fond du foyer.

Puis Durevert me dit :

— Tu vas rire!... Rire ou pleurer, ça dépend! Regarde!

Et il me tira de sa poche un vieux papier jauni, avec en-tête imprimé portant ces mots :

— *Engagement de tournée.*

— Lis-moi ça, me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est?

— Lis.

Tenez, je l'ai là, ce papier que m'a laissé Durevert. Écoutez. Toute la vie du pauvre acteur, du cabotin cahoté — un mot sinistre et fier, *cabotin*, — toute la vie des camarades malheureux, exploités par les agences, est là, elle est là dans ces lignes qu'il faut déguster, méditer. Je vous ai déjà cité mon engagement de tournée autrefois. Celui-ci est plus moderne. *Modern style*, comme ils disent. Mais plus ça change, plus c'est la même chose.

Je vais lire. Écoutez bien. Çà en vaut la peine!

CARBUCCIA & BONNIVARD
Rue du Fbg-du-Temple.

—o—

ENGAGEMENT DE TOURNÉE

Entre les soussignés :
M. Petrus Loupin, directeur de théâtre,
Et M. Durevert (Victor), artiste dramatique,
Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

M. Durevert s'engage à faire partie de la Tournée dirigée par M. Loupin pendant toute la durée de la Tournée qui partira de Paris le 5 septembre et n'aura pas de durée limitée, à jouer au cachet sans souffleur, chaque jour et même deux fois par jour, s'il y a lieu, les rôles qui lui seront confiés et qu'il devra savoir quatre jours après la première répétition, à ne rien ajouter, ni couper à ces rôles sans autorisation, à assister à toutes les répétitions qui auront lieu à Paris ou en voyage si besoin, soit pour raccord, soit pour monter un autre ouvrage.

L'artiste s'engage, les entr'actes ne devant jamais dépasser un quart d'heure, à être prêt à l'heure du lever du rideau, à se contenter des loges qui lui seront désignées pour s'habiller, à se fournir de glaces, cuvettes, costumes, barbes, nécessaires à son

habillement au théâtre, de manière à jouer toujours dans la tenue exigée, à ne faire aucun bruit dans les coulisses ou dans les loges, afin qu'un silence absolu règne pendant la représentation, à rester dans sa loge quand son service ne l'oblige pas à être dans les coulisses ou sur la scène, à respecter les règlements locaux et les places désignées dans les loges par l'administration. (Il est défendu aux Messieurs d'aller dans les loges des Dames, et réciproquement.)

L'artiste s'engage à être toujours correct et en tenue propre et convenable en ville (le chapeau haut de forme et les gants sont exigibles), à ne pas fumer la pipe en ville.

L'artiste s'engage à partir de Paris au jour et à l'heure indiqués, à voyager avec une malle ne devant pas excéder 30 kilogrammes et en 3e classe, aux frais de la Direction à laquelle la malle sera confiée en gare à Paris, au départ.

La Direction ne sera tenue de rendre la malle qu'à Paris, en gare, à la fin de la Tournée ou en cas de résiliation. L'excédent des bagages qui doivent tous être en bon état sera à la charge de l'artiste qui doit éviter les petits colis.

La Direction ne répond pas des accidents, pertes ou dégâts occasionnés par les chemins de fer, voitures, bateaux, à l'artiste ou à ses bagages; elle ne

doit à l'artiste aucune voiture à l'arrivée ni au départ d'une ville.

Si l'artiste manquait un départ, le prix du voyage resterait à sa charge. Si, par ce fait ou pour d'autres raisons (hors le cas de maladie constatée par un médecin), il empêchait une représentation, il devrait à la Direction une indemnité équivalente à la plus forte recette de la ville où l'on aurait dû jouer.

La Direction se réserve le droit de mettre sur les affiches ou programmes le nom de l'artiste ou de le changer sans que ce dernier puisse rien exiger. Il en est de même pour les vedettes. L'artiste doit remettre ses brochures et ses rôles en bon état, sous peine d'en payer la valeur dix jours après la première répétition.

Les appointements au cachet sont fixés à 10 francs par jour de représentation. Il lui sera fait chaque jour une retenue de 3 francs qui ne sera payée que tous les dix jours, à moins que, par la faute de l'artiste, l'engagement ne soit résilié; cette retenue servira alors à pourvoir à son remplacement. La première représentation étant considérée comme répétition, M. Durevert ne touchera ce jour qu'une indemnité de 5 francs à titre de défraiement; ses appointements partiront de la deuxième représentation et seront suspendus pendant toute

la durée de la Semaine sainte, et en cas de force majeure, tels que : émeute, neige, guerre, incendie, absence de public dans la salle, fuite d'un artiste.

La Direction se réserve le droit de faire relâche quatre fois par mois. En cas de relâche, l'artiste n'aura droit qu'à une indemnité de frais d'hôtel, fixée à 5 francs.

Lorsqu'il plaira à la Direction de se priver des services de l'artiste, elle pourra le prévenir le soir après le spectacle et ne lui devra que son voyage jusqu'à Paris.

La Direction se réserve pendant toute la durée des répétitions et des représentations le droit de résilier le présent engagement si l'artiste ne lui paraît pas posséder les qualités nécessaires à la bonne interprétation des rôles qui lui seront confiés. Si la résiliation avait lieu sur la demande de l'artiste et d'un commun accord, celui-ci serait tenu de payer son voyage de retour et celui de son remplaçant.

Néanmoins, l'artiste devra jouer jusqu'à ce qu'il soit remplacé. Si l'artiste refusait de reconnaître l'autorité du Directeur, de l'Administrateur, ou des Régisseurs, s'il les injuriait ou se portait à des voies de fait sur eux ou les autres artistes, s'il devenait l'objet de manifestations hostiles de la part du public, s'il se présentait en scène ou à la

ville en état d'ivresse, s'il n'observait pas toutes les clauses du présent engagement, ce dernier serait résilié de droit, sans indemnité pour l'artiste qui serait tenu de jouer jusqu'à son remplacement, et les frais de son voyage de retour seraient à sa charge.

Les honoraires de l'Agence, à raison de 5 *p.* 100, *sont retenus par le Directeur et réglés par lui à l'Agence.*

Une retenue de 5 *francs par jour sera faite à l'artiste comme garantie envers le Directeur. Ladite somme lui sera remboursée le dernier jour de la Tournée.*

Fait en double et de bonne foi, à Paris, le 10 *août* 1904.

Que dites-vous du document?

Jouer sans souffleur! Apprendre un rôle en quatre jours! Ne pas fumer la pipe en ville! Mettre le nom sur l'affiche ou l'en retirer! Émeute, guerre, absence de public — et la neige, la neige même! — donnant le droit de suspendre les représentations, les appointements, la vie!... Et j'ai signé ça sous une autre forme, comparable à celle-ci! J'ai accepté ça! Parbleu, on ne fait pas le dégoûté quand on a besoin de vivre!

Je me demande quelquefois si les comédiens

nouveau jeu se condamnent comme nous à ces nécessités cruelles, — si les *autos* et les *sleepings* n'ont pas modifié les mœurs du *Roman Comique*, si Ragotin est toujours Ragotin!... Oui, Ragotin vit toujours, comme lorsque Scarron le rencontra — au Mans ou ailleurs. Et il serait à récrire *le Roman Comique* en temps de téléphones où Ragotin est mandé par dépêche et, commis-voyageur de l'Art, colporte les pièces par le *rapide!*...Théâtre-Express, célérité et exportation ! Monsieur, je lis beaucoup, je lis les livres qu'on ne lit pas, qu'on ne lit plus et je rêve aux livres annoncés et qui n'ont pas été écrits. *La Quiquengrogne* de Victor Hugo, par exemple, que Renduel nous promettait et qu'il n'a point publiée!... D'autres de Balzac, le grand Balzac, celui dont le père Dumas disait : « C'est l'être qui a le plus créé d'hommes — après Dieu », Balzac qui avait annoncé, parmi un tas d'œuvres que la mort l'empêcha d'achever, de commencer même, un roman dont le titre me met l'eau à la bouche (je ne dis pas l'eau de Lubin) et ce titre c'est : *Une Actrice en Voyage.*

Voyez-vous ça, l'histoire d'une tournée racontée par Honoré de Balzac! *Une Actrice en Voyage!*... Roman en projet. Nous n'en connaîtrons que le titre. Mais ma camarade Émilie Lerou, que j'ai rencontrée souvent en province — où elle a joué *Hamlet* en

travesti — pourrait l'écrire, si elle voulait, ce roman-là ! C'est une sensitive et une pensive. Elle dit bien, elle voit bien. *Une Actrice en province !* Et, précisément, elle m'adressait il n'y a pas longtemps, à moi, vieux comédien blanchi sous le harnais, tanné par le fard, une lettre où elle me rappelait ma vie passée, les gîtes du bon vieux temps — et si elle traçait un livre comme elle trousse une missive, l'*Actrice en Voyage* ne serait plus seulement un titre, un rêve ! Eh ! diable, ce serait déjà quelque chose que d'être non pas Balzac le géant, mais *Mademoiselle Balzac!*

« Racine fait de l'argent, le croirez-vous, m'écrivait-elle, de l'argent, Racine, par ce temps de *Country Girl*, mon cher Brichanteau ! Ce n'est pas naturel, c'est trop inattendu !

« Mais le côté pittoresque, et assurément le plus imprévu de notre *Char de Thespis*, est comme toujours le derrière du rideau...

Le Derrière du Rideau, *le Dedans de la Statue*, *le Revers de la Médaille*, monsieur !

« ...Et là, franchement, selon les étapes, les *héros de la Rome Impériale* ne sont plus que d'infimes cabots !

« Il faut voir les endroits où ils revêtent leurs tuniques dorées, pour comprendre et savourer toute l'ironie du contraste!

« Avez-vous idée de cela, Brichanteau? Parbleu!

« Mon Dieu, que les tapis de l'Illustre Comédie et ses couloirs cirés et ses loges luxueuses, sont donc appréciables à ces minutes-là!

« Oh ! les mélancoliques déballages, à la clarté du triste bec de gaz économique, sur le carreau jamais lavé, ou le vieux plancher raboteux des incroyables « *loges de province* » !

« Des caves à champignons! Des plafonds moisis et suintants, passés du jaune au verdâtre! Desmurs à infâmes fissures, où passent tous les arômes suspects des environs!... Et quels environs ! — Des fenêtres qui ne ferment plus... pas d'ustensiles de toilette... une façon de plat à barbe, qui circule de loge en loge et sert à toute la compagnie et qui figure toute la vaisselle usitable et indispensable de huit heures à minuit!

« Et ceci, non pas même à Perpignan ou à Annecy, mais à Toulouse ! Oui, Brichanteau, à Marseille, à Nîmes, à Pau... un peu partout, surtout dans le Midi, — le Nord est un peu plus hospitalier.

« Des courants d'air par tous les huis : par le toit, par les dessous, par les murs, par les planches... Des rhumes, des enrouements, des courbatures, des refroidissements et tout ce qui s'ensuit, avec les cocasseries pénibles, ridicules, des états

imprévus que la bienséance m'oblige à éluder!

« Vraiment, les municipalités de nos villes de France traitent encore les comédiens en excommuniés! Un peu moins bien qu'à Paris les chevaux de fiacres!

« Des couchers réguliers à 2 heures du matin !... Des levers à 5 heures! Des lits à sommiers métalliques, des matelas pour mortification... Des notes fantastiques à payer le lendemain !... Des trajets de huit heures et quatre ou cinq changements de train.

« Au quinzième tour de ce petit régime à soubresauts, l'équilibre est à peu près rétabli ; l'impression est produite, on s'y fait... On finit par dormir... On prend le train allègrement, on se met à manger à la mode du pays... et on se laisse aller — et ça devient rituel, familier, quelquefois gai ou violemment comique, avec des souvenirs drôles... pour après !

« Depuis que j'ai commencé cette lettre, nous avons fait beaucoup de chemin — et nous voici à Bruges où je la reprends tant bien que mal, au son lointain d'un carillon de crépuscule.

« Nous ne voyons rien des villes qui passent... Hier nous avons joué à Bruxelles en matinée. Arrivés de Maëstricht par un train qui partait avant le jour, — deux heures de sommeil!

« Le public qui a bien dormi et qui nous écoute ne se doute pas de l'effort de volonté qu'il nous faut, quelquefois, pour arriver noblement au bout de nos trois ou quatre cents alexandrins !

« Il y a dans cette obligation de la scène une impressionnabilité nerveuse qui explique tous les miracles. Un dédoublement, un oubli et en même temps une recrudescence de la personnalité qui fait qu'à moitié mort et par vanité de métier on *serait* quand même !

« J'ai éprouvé cela personnellement vingt fois pendant ce voyage. Et je pense que mes camarades connaissent aussi cet état nerveux, qui n'est autre, je crois, que l'exaspération, l'hyperesthésie de la vanité. L'exaltation du *moi!*...

« Il faut paraître... — Il faut être !.

« C'est de la vanité civique ! »

Et voilà le tableau. Il est vrai comme la vérité. Et dire qu'après ces étapes les comédiens de la Comédie rentrent au bercail pour récriminer et, bravant la veille ces vents coulis et ces microbes, se plaignent le lendemain, rue de Richelieu, d'un pli de rose ! Rachel, malade lorsqu'il fallait jouer pour autrui au Théâtre-Français, jouait deux fois dans une journée lorsqu'elle était en province, *à ses pièces*. Vertu civique aussi peut-être !

Eh ! oui, *vanité civique*, le mot est bien trouvé,

mais l'acteur, citoyen de l'art, se crèverait et se crève pour cette vanité sublime. Comme le cheval éventré dans la *corrida*, il se relève et va au taureau en laissant pendre ses entrailles !

Vanité civique ! Je l'ai portée très haut, comme un panache, cette vanité dont parle Émilie Lerou, l'éloquente fille. Je n'ai jamais promené à travers les provinces — et je n'aurais promené à travers les Amériques — qu'un répertoire, le grand répertoire, celui qui donne une haute idée de nos idées et de nos poètes, et je l'ai joué avec toute ma foi, mon orgueil, ma vanité, si vous voulez. J'en suis resté à la formule du père Hugo — Hugo le Père : — « *Le poète a charge d'âmes !* » Et je ne suis pas de ceux qui disent comme aujourd'hui : « Le poète doit avoir sa charge d'écus ! », quoique tout prêtre vive de son autel, ce qui est juste. Mais quand je lis dans un journal qu'un professeur français allant aux États-Unis reçoit cette confidence des Amis de l'Alliance française pour la propagation de l'Alliance française : — « En quinze jours, le répertoire dit *parisien* qu'on nous a joué naguère, nous a fait perdre quinze ans d'efforts pour notre littérature », je deviens triste. Ce n'est pas la faute des comédiens ou des comédiennes. Ils ont du talent, ils jouent les œuvres qu'on leur apporte. Mais les auteurs, les *chargés d'âmes ! Ahi ! povero Calpigi !*

La France est-elle toujours ce peuple qui, lorsqu'on personnifie dans les défilés des *music-halls* étrangers la patrie de Molière, fait réclamer des figurantes habillées en Françaises ce cri poussé par le public inlassé de nos trémoussements :

— *Can-can !* Le *cancan !*

Comme si le *cancan* était notre manifestation nationale !

Je me rappelle ma stupéfaction lorsqu'aux Variétés, à la fin de l'Empire, les interprètes de la *Belle Hélène* gigotaient en dansant la pyrrhique :

C'est une immense bacchanale !
Par Vénus, Vénus Astarté,
On danse une danse infernale,
Tout est plaisir et volupté !
Honneur, devoir, vertu, morale,
Par le vent tout est emporté !
Tu comprends, tu comprends
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps !

Eh ! non, ça ne pouvait pas durer ! Ça n'a pas duré !... Mais ça a repris !... Ce n'est plus le cancan, ce n'est plus la pyrrhique, mais c'est le cake-wake. Et allez donc ! Les nègres valent Clodoche. Plus ça change, je vous dis...

Et quand je pense encore que dans certains pays, — en Turquie par exemple, — des camarades, gardiens de l'art, comme moi, gardiens du phare au feu

sacré — consentent à accepter les mutilations de la censure sur les chefs-d'œuvre représentés!... *Ruy Blas*, par exemple, *Ruy Blas*, sans aller plus loin, *Ruy Blas* qui ne peut être joué à Constantinople que si l'on y supprime, biffe, passe au caviar, comme en Russie, les mots de *roi*, de *reine*, de *souveraine*... Imaginez cela! Les Anglais interdisent tout net la pièce parce qu'elle met en scène des amours royales, l'amour d'une reine pour un laquais. Le grand Turc fait mieux : il autorise *Ruy Blas*, mais il l'émascule. C'est *Ruy Blas* eunuque, monsieur!

On remplace dans cette version nouvelle ces mots *la Reine* par ce mot *Madame* et *le Roi* devient *Monsieur*...

Madame va passer, là, dans la galerie,

dit don Salluste à Ruy Blas. Et le valet prend tout aussitôt des allures que le poète ne voulait pas lui donner. C'était un héros — c'est un pleutre!

Comprenez-vous ça? Au lieu de s'écrier :

Je suis plus que le Roi puisque la Reine m'aime!

pousser ce stupéfiant cri d'amour :

Je suis plus que *Monsieur* puisque ***Madame*** m'aime!

Au lieu de jouer Ruy Blas, jouer un sous-Pasquin! Voilà comment on arrange le répertoire de mon vieil et grand Hugo au pays de Karaghouz.

— D'où vient cette lettre?
— Madame,
D'Aranjuez, où *Monsieur* chasse...

Et Don Garitan de donner cette consigne à Ruy Blas :

...Il faut
Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine
Pour ouvrir à *Monsieur* s'il venait chez *Madame!*

La rime? *Reine? Prochaine*? Qu'importe!... La censure avant tout. Avant tout la proscription des mots visés!

Grand Dieu, payez, Madame!

Vous vous rappelez le cinquième acte, l'apparition de Don Salluste masqué, tragique :

Il n'est plus temps,
Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne!

Savez-vous comment on traduit ça, là-bas, au pays des houris :

Il n'est plus temps,
Madame n'est plus rien, rien du tout en Espagne!

Et voilà. Oh! mon Dieu, c'est bien simple! comme disait Dupuis!... Et il se trouve des comédiens pour interpréter les chefs-d'œuvre ainsi coupillés, maquillés, maculés! Monsieur, j'aimerais mieux me trancher la main ou jouer *le Donjon des Étangs* devant des paysans, dans une grange, que de jouer *Ruy Blas* ainsi abîmé devant le Sultan. Et vous m'approuvez. Que le Commandeur des Croyants commande à sa garde! Il ne commandera jamais une abdication à Brichanteau!...

Salut donc à ceux qui, par vanité civique, ne capitulent pas devant le texte et n'endossent pas toutes les casaques. On a beaucoup raillé ce grand acteur qui répondait à un auteur illustre : « Je ne peux pas dire cette phrase-là! je ne la pense pas! »

Et je ne trouve pas cela si ridicule!

Mais j'ai mes raisons! *Je suis orfèvre*, comme M. Josse, un pauvre orfèvre, un orfèvre en toc, diraient les camarades jaloux, même de mon

humble renommée. Car j'ai des jaloux, moi, qui n'ai fait sciemment de mal à personne. J'ai été éreinté par des gens que j'avais obligés, moi, pas riche; — et calomnié par des individus qui me traitaient d'abord de *cher et vénéré maître*, puis m'appelaient cabotin par carte postale... Lettres anonymes et shampoings élogieux mêlés!... Est-ce drôle? Il y a tant de méchants dans le monde!...

Ah! y en a, y en a, y en a
Que c'est de la fameuse canaille!

chantait une chanson d'atelier, autrefois. Je les fuis, je les plains, je les oublie!

Et je me dis que ma pauvre petite renommée qu'on m'envie valait pourtant d'être plus reluisante! — J'ai visé trop haut! J'ai manqué le but. A quoi ça tient-il? Il faut avoir la *balle d'argent* de Robin des Bois, celle qui porte. Je ne l'avais pas, voilà!

Vous avez fait de la photographie, du kodak, des *instantanés*, n'est-ce pas?... Tout le monde en fait, comme tout le monde fait de l'automobile. Vous savez qu'on n'obtient de bons clichés qu'avec la collaboration du soleil. Eh bien, on ne décroche le succès, en art, en littérature, au jeu et à la guerre, qu'avec la collaboration de la chance.

Bah! au total, quand on ne peut pas être bon au théâtre, il faut l'être dans la vie. Ce n'est pas tout, non, ce n'est pas tout, mais c'est toujours ça! C'est quelque chose.

Et je n'ai été mauvais ni sur la terre ni sur les planches. On peut songer sans rougir aux quatre planches finales quand, au bout du compte, on peut se décerner ce diplôme et se dire ça au moment de prendre le grand congé et de faire relâche!...

XXI

UNE INTERVIEW

Par un soir de mars, déjà printanier, ensoleillé, l'autre jour, j'ai fait à Brichanteau, « mon vieil ami fidèle », une visite intéressée. Je voulais lui demander de publier ses entretiens et l'assurer qu'en traduisant ses pensées, en évoquant ses souvenirs, jamais l'intention ne m'était venue de railler, de contrister le brave et loyal homme qu'il est. Il le sait bien. Mais je tenais à le lui redire.

Je le trouvai assis dans un vieux fauteuil, sous le portrait de Frédérick Lemaître, relisant *Ruy Blas*.

— Je pourrais dire comme l'autre : je ne lis plus, je relis. Je l'ai même dit par pose. Non, non, je me tiens au courant. Je suis des yeux les jeunes... Seulement pour le moment, je suis pris par la patte!

Il me montrait son pied droit, dans sa pantoufle.

— Oh! ce n'est pas la goutte! Non, pas encore

d'infirmités, Brichanteau! C'est un imbécile de cor qui s'est logé sur mon pouce, un peu déformé. Ils appellent ça un *halus valgus*. On peut le guérir en taillant l'os. Si M. Rostand m'apportait une *Vieillesse de Cyrano*, je me ferais joyeusement opérer et *illico* pour jouer le rôle! D'ailleurs, ça ne m'empêche pas de marcher!

Il est vert et superbe, en effet, toujours, le septuagénaire. Il semble avoir cinquante ans.

— On m'a fendu l'oreille, me dit-il; mais je ne suis pas une ganache! Les vieux sont parfois les vrais jeunes, vous savez?

Et comme je lui disais que ces pages, où il retrouvera ses propos et ses impressions, n'avaient rien de narquois, gardaient, au contraire, à mon sens, un accent d'affection et de pitié :

— Oui, oui, je sais, je sais bien!... On ne se trompe pas sur ceux qui vous aiment. Vous aimez les gens de cœur qui ont bravé les embruns, comme moi, et vous n'êtes pas de ceux qui les gouaillent. D'ailleurs, je suis bronzé. La presse, souvent, s'est moquée de moi. Je n'en veux pas aux journalistes. En additionnant ce qu'ils ont dit de ma personne, je leur dois même une jolie somme de reconnaissance. La presse? Nous en avons besoin, même comme éperon. Elle nous embête, mais elle nous fait vivre. Quand on ne parlera plus de moi, je vous l'avoue,

et que les reporters ne viendront plus sonner à ma porte, je me dirai : Cette fois, c'est fini, fini, mon vieux Brichanteau !

Alors nous évoquâmes encore le passé, l'image de cet autre Brichanteau que Sébastien avait connu, comme il a connu Rouvière et Taillade et Lacressonnière, et tant de disparus :

— Vous vous rappelez Donato?

— Parbleu ! Un camarade. Modèle comme moi pour le *Romain passant sous le joug*, mais modèle de profession, lui, modèle d'atelier. Et beau comme un dieu ! Il a aimé le drame ! Il a joué le drame ! Le brave ami ! J'étais à côté de vous, monsieur, lorsque dans sa petite chambre de Montmartre, le pasteur protestant a dit à son cercueil le dernier adieu. Un temps d'hiver, un temps de neige, comme ceux qui permettent aux directions de rompre l'engagement des pauvres diables. Une chambrette sombre. Il me semblait être dans la cabine d'un navire au moment où l'on allait jeter un homme à la mer. Ah ! les naufragés de notre métier ! Et par la fenêtre nous apercevions Paris, noir, dans la brume, — ce Paris, à qui peut-être Donato, comme Rastignac, comme moi, avait dit : « *A nous deux maintenant !* » Ah ! Monsieur, nos ambitions !... Oui, Donato a été un Brichanteau comme

Brichanteau lui-même! Moi, j'ai échappé au naufrage. Mais quelque jour on frappera à ma porte et ce ne sera pas un reporter, ce sera la Camarde. Toc! toc! Entrez!

— Oh! oh! vous n'en êtes pas là, monsieur Brichanteau.

Il sourit, haussa les épaules.

— Certes non, je n'en suis pas là! Mais je ne crains pas la visite. Quand j'avais dix-huit ans, mélancolique comme Manfred ou Antony ou Rolla, comme tout bon romantique, je me rappelle m'être, à la chasse, mis dans la bouche le canon de mon fusil à deux coups en me disant : « Tout de même, si tu pressais la gâchette, ou si un maladroit te poussait par derrière sans savoir, eh! eh! ce serait fini de tes rêves, Brichanteau! Adieu les couronnes et les rôles! » Je n'avais pas peur.

— Vous étiez déjà *hamlétique!*

— Oui! *To be or not to be...* Mais cela vous prouve que je ne craignais pas la mort — et quand elle viendra (je ne dis pas que je suis prêt, je serai peut-être étonné, ça doit toujours surprendre un peu, c'est la première fois), eh bien! je dirai : soit!

— Et regretterez-vous quelque chose, mon vieil ami?

Il songea comme s'il eût sondé le passé.

— Parbleu! Ma jeunesse d'abord!... Car, si j'ai

eu des cauchemars, j'aurai eu de beaux rêves! C'est ce qui console!

« Et puis je regretterai de ne pas pouvoir lire ma nécrologie, si j'en ai une! Aurai-je ou n'aurai-je pas une bonne presse? Je voudrais savoir. Il y aurait bien des articles qui m'agaceraient, mais ça ne fait rien, je voudrais savoir! Après tout, bonnes ou mauvaises oraisons funèbres, ou même pas d'oraison funèbre du tout, qu'est-ce que ça fait? Et pourtant — ah! l'amour de la réclame! — ces articles-là, je voudrais les lire!... Lire! étudier! C'est ma vie!

Il dit tout à coup :

— La vie? C'est étonnant! Est-ce que ça existe, la vie? Est-ce que j'ai vécu? Est-ce que vous avez vécu, vous, qui êtes là?

Puis, la voix profonde, très grave, harmonieuse, ne roulant plus les *r* :

— Quand je me rappelle mes amours — on dit pourtant qu'il n'y a que cela de vrai au monde, — il me semble, fit le comédien, que j'évoque des ombres vagues, des figures évanouies! C'est qu'ils sont évanouis, en effet, ces visages d'autrefois, ces chers visages où il y a des pleurs que j'ai fait couler et qui ont, eux aussi, amené plus d'une larme sur mes joues. Ah! ma jeunesse! Elles étaient jolies, les jolies filles qui m'ont aimé, que j'ai aimées!

Et si je sais leurs noms, c'est à peine si je me rappelle leur voix, leurs gestes. Brunes? Blondes? Leurs photographies sont là, effacées, jaunies comme les os de mon front. Il en est qui ont leur nom sur quelque pierre moussue, là-bas... Et tout ce chœur de pauvres charmeuses est perdu comme dans une brume! — Je me rappelle mieux mes rôles que mes amours, mes rêves que mes voluptés!

« Et puis les femmes, les amours de théâtre! Les amours au théâtre! C'est à la fois si cruel et si faux! Cela fait trop souffrir!

« Savez-vous, monsieur, une des impressions les plus douloureuses pour un artiste qui sent en soi, en sa poitrine, battre un cœur d'homme? C'est la jalousie qui parfois vous prend en scène — oui, devant le public, notre juge, — lorsqu'on a devant soi un rival, un être détesté et souvent méprisé, qui, de par le droit de son rôle, soupire à l'oreille de la femme aimée des paroles de séduction et d'amour — que dis-je? — qui peut librement, doit même, si la situation l'exige, se livrer à des caresses qui sont, pour celui qui en est le témoin, autant de coups de poignard en pleine âme, en pleine chair.

« C'est un supplice particulier et que connaissent seuls ceux qui ont livré leur vie tout entière au démon des planches. Adorer une femme, monsieur, et la voir embrassée devant toute une foule par

quelque odieux rival ! Il y a de quoi donner au plus calme — et je n'ai jamais été calme, Dieu merci, le calme est la vertu des anémiques, — il y a de quoi faire passer devant les yeux du plus modéré des visions rouges ! La main alors cherche instinctivement une arme invisible, et à l'esprit vous vient le cri d'Hernani regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie de poignard, à l'acte III, scène IV.

— *Quoi! pas même un couteau !*

« L'assassinat paraît un moyen. On y songe. On voit rouge comme Lacenaire. Ne vous moquez ni ne vous effrayez de moi, mais dites-vous que j'y ai songé !...

« Je n'y songe plus, Dieu merci ! Je ne songe qu'aux consolants souvenir de l'Art — ce viatique !

« Oui, je ne pense plus à ces colères, à ces larmes, à ces baisers, à ces folies. C'est drôle, hein ? Et c'est triste. J'aurais pourtant aimé être père après avoir été amant. Père, puis grand-père, c'est la loi. On va chercher bien loin l'immortalité. La nature nous la donne : elle s'appelle maternité, paternité... Quand je pense que je répondais à une pauvre fille qui craignait d'être enceinte de moi : « Ah ! non, point de bêtises, tu sais ! Je suis stérile. Je ne me reproduis pas ! » Imbécile ! C'est se reproduire qui est vivre. J'aurais ici, aux Batignolles ou

à Aubervilliers, quelque tout petit, pour qui, célèbre ou non, je serais un grand homme — qui me grimperait aux jambes et m'appellerait *gra-pé*, comme ces vieux que je rencontre au square et à qui de petites mains tirent les moustaches blanches! — J'aurais un prétexte pour durer! — Et je serais assez bête pour lui enseigner la déclamation en lui disant :

— Sois le grand acteur que je n'ai pas été! Sois ma vivante revanche!

« La revanche! Même les plus heureux la rêvent en finissant, car la vie n'a jamais satisfait personne.

« Mais si je lui enseignais mon art, à ce petit qui n'existe pas, je lui dirais surtout d'être vrai, de regarder la vie, d'observer, d'être simple. Je n'ai pas été assez simple!... Et je regarderais sous la lampe — la lampe bourgeoise, monsieur, la lampe qui a sa poésie aussi, comme la torche de résine — et comme la bouilloire de Dickens — je regarderais ce visage d'enfant penché sur Corneille et épelant ou récitant des vers!... L'enfant, c'est ce qui reste le plus certainement de l'amour défunt. Les auteurs dramatiques, avec leurs éternels satanés adultères, n'ont pas l'air de s'en douter. Ils ne mettent presque jamais d'enfants dans leurs tranches de vie. Et moi-même je ne m'en suis pas douté, puisque me

voilà seul, ayant dépassé le chiffre 7 et remâchant ma vie dans ma chambre vide.

« Bah! il me reste ces autres enfants, mes rôles, ces autres maîtresses, les soirées de bataille!

...Mes maîtresses, hélas!
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne!

« C'est la province domptée, les tournées mêlées de couronnes de chêne d'or et (pourquoi ne pas l'avouer?) de pommes crues — rarement, mais parfois! La pomme cuite ou crue, c'est le biscaïen de la mêlée artistique, la mitraille du comédien en campagne! »

— Les moulins à vent de Don Quichotte, ô Don Quichotte! lui dis-je.

Il y eut dans son regard une vive flamme. Il se leva de son fauteuil en redressant sa taille courbée, bombant sa poitrine comme si elle eût porté une cuirasse :

« — Ah! monsieur, vous ne pouviez pas me donner un nom qui me fût plus cher!... C'est mon héros, le Chevalier de la Triste Figure! C'est mon homme! Et vous me voyez, comme lui, revenu au village — les Batignolles, ma bourgade de la Manche — et revenu des aventures...

— Oh! revenu!... Vous l'avez dit, un rôle encore, un rôle et vous repartiriez!

— Oui, peut-être. Mais vous savez ce qu'*il* dit au bon Sancho : « *Dans les nids de l'an dernier « il n'est plus d'oiseaux, cette année!* » On ne fait plus de rôles pour les vieux!

Il me montra le portrait de Frédérick :

« — Était-il beau, hein? Eh bien! un jour qu'un caricaturiste lui demandait la permission de publier sa *charge*, — Ruy Blas répondit : « *Jeune homme, faites la charge des jeunes, le temps prend soin de faire celle des vieux!* » Et pour qu'on ne fasse pas ma charge ridée et ridicule, je me résigne à ne plus avoir de portraits ni de rôles! Voilà!

« Seulement, dit-il, les vieux peuvent encore servir d'exemple, donner des conseils, remuer les cendres, et quand vous voudrez des souvenirs — et même des idées, car j'en ai, monsieur, j'ose le prétendre, — venez me voir. Ce n'est pas loin, ma petite rue, le Métropolitain est à deux pas, et nous prendrons le café dans mon jardin! »

Son jardin! Il en était fier. Il voulut me le montrer, fleurette à fleurette.

Il se penchait sur les primevères. Il s'extasiait sur un bourgeon. L'Argonaute ne rêvait plus de pommes d'or, le coureur de lauriers se contentait

d'espérer quelque maigre bouquet de lilas sur la branche d'un arbuste phtisique...

« — J'aime les fleurs! j'aime les vers! Je mourrai entre un alexandrin et une marguerite!... En murmurant l'un, en effeuillant l'autre!... »

Il sourit, ironiquement :

« — Sentimental impénitent! Comme si les marguerites avaient encore à me dire autre chose que *bonsoir!* »

Je le quittai, lui disant : A bientôt, au revoir! — et je le regardais contemplant ses humbles plates-bandes.

Il se courbait vers les pâquerettes, puis il se redressait, cherchant, après les lilas, sur son grêle et unique pommier, une promesse de bouton rose...

Il boitait un peu, il toussait un peu; mais sous le feutre hardiment planté encadrant ses longs cheveux blancs il avait l'air encore de quelque hidalgo de la Castille vieille — ou d'une statue du Commandeur allant et venant dans un jardinet des Batignolles!

Et le soleil couchant allongeait sur le sable la grêle silhouette de ce Don Quichotte de l'Art.

1895-1905.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT LES PROPOS DE BRICHANTEAU..... V

I. Un souvenir de Brichanteau..... 1

II. Brichanteau célèbre..... 13

III. Le Maillot..... 25

IV. Le Clou..... 44

V. Le Panache..... 57

VI. Portraits d'acteurs..... 67

VII. Déclamation..... 81

VIII. Comédiens à concours..... 93

IX. Au Conservatoire..... 107

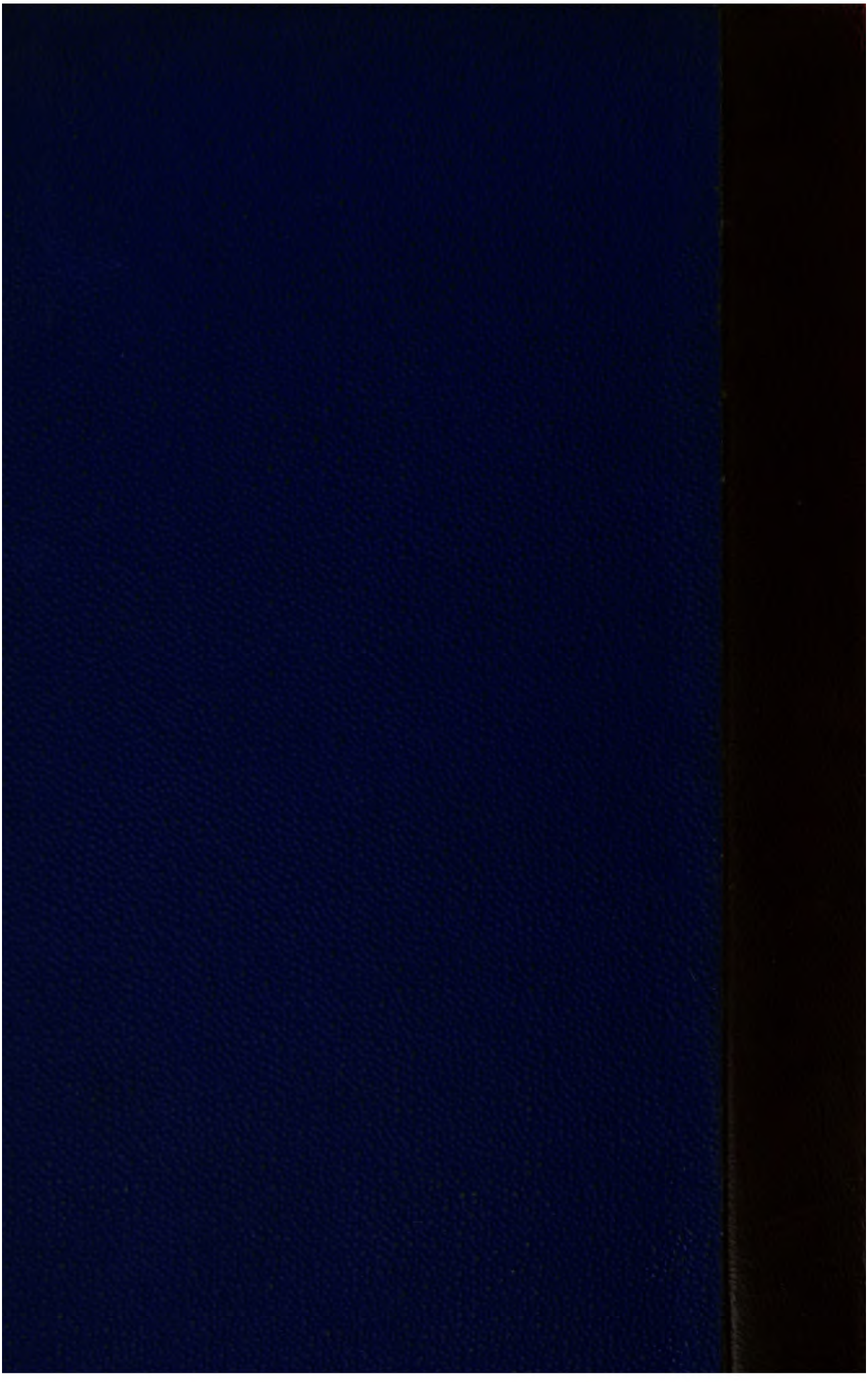
X. Le Déshonneur de Brichanteau..... 126

XI. Monsieur Aristide..... 153

XII. Vieux Comédien..... 167

XIII. Les Retraités du théâtre..... 177

XIV. La Neige..... 192

XV. Le dernier Billet..... 204
XVI. Byronisme..... 214
XVII. La Voiture aux chèvres..... 227
XVIII. La Tournée de Picardet..... 233
XIX. Giboyer..... 250
XX. Confession de Brichanteau..... 269
XXI. Une Interview..... 297

3585. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.